

DUKE
UNIVERSITY



LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Duke University Libraries

<http://archive.org/details/posies00maik>

Poésies

de

Apollon Maïkoff

X

*Cette traduction des œuvres d'Apollon Nicolaewitch
Maïkoff est la seule autorisée en France par ses héritiers.*

Saint-Pétersbourg, le 28 décembre 1901.



APOLLON MAÏKOFF

APOLLON MAÏKOFF

Poésies

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

TANCRÈDE MARTEL et THADDÉE LARGHINE

ET PRÉCÉDÉES D'UNE

INTRODUCTION par TANCRÈDE MARTEL

POÈMES LYRIQUES.

POÈMES ÉPIQUES.

POÈMES DRAMATIQUES.

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902

Tous droits réservés

3
891.71
M219P

INTRODUCTION

Apollon Maïkoff et ses œuvres (1821-1897)

I

« La terre russe est abondante », disait le critique Belinsky, en 1841, au début d'une remarquable étude consacrée aux poésies de Maïkoff, « son sol ne tarit pas en talents. A peine le cœur, exaspéré par des pertes cruelles ou par des espérances déçues, est-il prêt à s'abandonner au désespoir, qu'un nouvel événement attire l'attention et réveille le tremblant espoir... » Après la disparition de tant de puissants poètes : Pouchkine, Lermontoff et d'autres encore, la grande nation slave a pu réparer ses pertes. L'émulation, les encouragements, surtout le développement politique et

social de la Russie ont coïncidé avec l'apparition d'autres poètes lyriques ou philosophiques, parmi lesquels Apollon Maïkoff est de beaucoup le mieux doué, le plus original et incontestablement celui dont la gloire grandira le plus dans l'avenir.

Apollon Nicolaewitch Maïkoff, dont les œuvres n'ont été traduites que par courts fragments dans notre langue, est mort depuis moins de cinq ans ; et déjà la patrie russe reconnaît en lui l'un de ses fils les plus caractéristiques. Devenu classique, dans le sens rigoureux du mot, il a la bonne fortune de servir aujourd'hui d'éducateur moral à toutes les classes sociales de son pays. Mais les artistes en poésie et les vrais écrivains, l'élite, en un mot, l'apprécie mieux que personne pour toutes les belles qualités rythmiques et harmonieuses qui distinguent ses moindres poèmes. Il est le charme de la foule, mais il fait aussi les délices des raffinés. En lui se retrouve et vibre tout entière, avec ses candeurs, ses curiosités et aussi ses aspirations vers l'idéal, la vérité et la justice, cette *âme russe* si peu connue encore, en dépit des commentaires dont elle est perpétuellement l'objet.

Apollon Nicolaewitch Maïkoff est un des types les plus parfaits de sa race et de sa nation. Né à

Moscou le 23 mars 1821, il passa son enfance dans le domaine de son père, Nicolas Apollonowitch Maïkoff, excellent peintre, très lettré, et dont l'enthousiasme délicat influa grandement sur son fils. Les Maïkoff sont une famille de vieille noblesse, déjà connue et appréciée au xv^e siècle. D'un esprit large, libéral, ouvert à toutes les curiosités, ils ont fondé des monastères, créé des théâtres, brillé sur les champs de bataille, dans les arts, les sciences et les lettres. Le père de notre poète était officier dans le régiment de hussards de Grodno. Blessé à Borodino, il fut dirigé sur l'hôpital de Jaroslaw. La contemplation prolongée d'un tableau placé au-dessus de son lit lui révéla sa vocation définitive. Il apprit tout seul à dessiner et devint par la suite un peintre de grande valeur, ce qui ne l'empêcha pas de servir son pays comme officier, de 1813 à 1815. Il se retira à Moscou après sa retraite, y épousa M^{lle} Gousiatnikoff, et son habileté artistique lui valut une réputation méritée.

Son fils Apollon séjourna jusqu'à l'âge de douze ans dans le domaine familial, en plein gouvernement de Moscou, non loin du monastère de Troitsko-Sergniewsky. Là, dans le calme et la simplicité de la vie patriarcale, au sein d'une na-

ture énergique et vivace, loin du tumulte de la grande ville, l'enfant s'ouvrit aux premières émotions. Ce séjour prolongé auprès des bois et des champs a certainement été l'une des causes de la vocation poétique de Maïkoff. Il donne la clé de plus d'une de ses sensations. Vers 1833, à son grand désespoir, il fut arraché à cette existence délicieuse et conduit à Saint-Pétersbourg, où l'un de ses oncles, colonel d'artillerie, se chargea de le préparer à entrer dans une école militaire.

Mais il n'était pas pour rien de cette vaillante et brillante race des Maïkoff. Il apprit en trois ans, sous la direction de son oncle, ce que d'autres n'apprennent qu'en sept ans, tant sa capacité intellectuelle était vaste. En 1837, à peine âgé de seize ans, il entra à l'Université, y faisait les études de droit les plus complètes et en sortait quatre ans plus tard, avec le titre flatteur de « premier candidat », ce qui lui ouvrait la carrière juridique. On a noté aussi, comme une curieuse particularité, qu'Apollon Nicolaewitch aurait pu être un excellent mathématicien.

Ce fut Solonitsine, un ami de la famille, un homme d'une instruction aussi vaste que variée qui encouragea les premières ambitions littéraires de Maïkoff. Il avait reconnu en lui un tempéra

ment idéaliste, en même temps qu'une intelligence apte et ouverte à tout. Vers sa quinzième année, Apollon Nicolaewitch écrivait déjà des vers, dessinait avec un réel mérite, s'exerçait à la peinture. Mais il avait la vue un peu basse; et puis, les conseils de Solonitsine, de Gontcharoff, de sa propre mère, avaient déjà déterminé le jeune Maïkoff à se vouer à la poésie. En 1840, il publia ses premiers poèmes dans *la Bibliothèque de lecture*, revue à laquelle collaborait Solonitsine. Un peu après, il en glissa, et de fort jolis, dans *les Annales de la Patrie*. Ces poèmes, que les étudiants ses camarades surent bientôt par cœur, avaient pour titre: *la Vénus de Médicis* et *la Colère de Dieu...* Du premier coup, Maïkoff s'attaquait aux plus vastes sujets. Enfin, en 1841, parut le premier recueil de *Poésies* d'Apollon Nicolaewitch. La critique littéraire avait alors à sa tête le sévère et intéressant Belinsky, qui prit la plume pour saluer la naissance d'un nouveau et digne héritable aède russe.

Le comte Ouvaroff, ministre du tsar Nicolas I^{er}, présenta le volume à l'empereur. Celui-ci connaissait déjà Maïkoff et lui avait fait présent d'une bague avec diamant, un jour qu'il visitait l'atelier de son père. — « Eh bien! que désire

Apollon Nicolaewitch ? » demanda Nicolas à son ministre. — « Aller en Italie, sire », répondit Oubaroff. Et c'est ainsi que le jeune poète réalisa son rêve, depuis longtemps caressé, d'un voyage en Italie. Nicolas I^{er} lisait volontiers les chantres de son empire, en remontant même aux œuvres du vieux Kantémir, le poète préféré d'Anna Ivanowna. Il n'eut garde de laisser échapper l'occasion de donner une marque d'encouragement aux lettres russes en la personne de Maïkoff.

Pletneff s'associa chaudement aux éloges décernés par Belinsky à l'auteur des *Poésies*. Le nouveau chantre de la vie russe collabora avec assiduité aux deux revues dont j'ai parlé plus haut, sans toutefois renoncer à sa chère palette.

Le voyage de Maïkoff fut extrêmement utile à son développement littéraire. C'est dans la ville même des Césars qu'il écrivit ses *Croquis de Rome*. Il en rapporta aussi le sujet de deux nouvelles en prose qu'il publia plus tard. Le poète voyageait en compagnie de son père. En avril 1843, son frère Valérien et Solonitsine vinrent les rejoindre et tous les quatre se rendirent en France. Apollon Nicolaewitch passa plusieurs mois à Paris. Il suivit même assidument les cours de philosophie de la Sorbonne et ceux du Collège de France. Ce

nouvelles études, auxquelles, en 1849, il ajouta le grec ancien et moderne, ont contribué au beau souffle d'inspiration qu'on trouve dans *les Trois Morts* et surtout *les Deux Mondes*, les plus parfaits poèmes dramatiques que possède peut-être la Russie.

Maïkoff rentra en Russie en 1844. A peine âgé de vingt-trois ans, célèbre, aimé et estimé pour ses admirables qualités morales ainsi que son magnifique talent, la vie lui souriait aussi aimablement que possible. On le nomma conservateur du musée Roumiantsef. Il prenait, en même temps, la place à laquelle il avait légitimement droit dans le cercle des grands écrivains de l'époque. — Il se lia donc avec Grigorowitch, Belinsky, Tourguéneff, Nékrassoff et d'autres beaux esprits. Il eut pour amis intimes Doudichkine, directeur des *Annales de la Patrie*, et le célèbre Gontcharoff¹. D'une conversation charmante, d'une modestie qui avait quelque chose de touchant chez un écrivain d'un tel talent, d'une sûreté admirable dans ses relations, Maïkoff fut hautement apprécié par tous ces hommes distingués.

1. Gontcharoff avait été le professeur de littérature de Maïkoff.

Sa sensibilité se distinguait par je ne sais quoi d'exquis, et son commerce était vraiment délicieux. Ces belles qualités lui valurent de contracter avec Dostoiewsky une amitié qui ne prit fin qu'à la mort de l'illustre romancier.

Apollon Nicolaewitch avait alors uni ses jours à ceux de M^{lle} Anna Stamer, jeune et charmante Pétersbourgeoise et, de plus, excellente musicienne. De ce mariage naquirent quatre enfants. Il ne faut pas oublier que, de même que son excellente mère avait encouragé et deviné son génie, M^{me} Maïkoff prodigua toujours à son mari ce dévouement et cet appui si nécessaires aux grands artistes, les plus sensibles des hommes, comme chacun le sait.

Le second recueil de poésies d'Apollon Maïkoff parut en 1855. Le volume portait ce titre : *L'Année 1854*, et l'on devine bien que le poète y étalait toutes ses angoisses et en même temps ses fiertés patriotiques. Déjà, l'année d'avant, dans une lettre à Pisemsky, que publièrent *les Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, Maïkoff signalait, avec une vraie clairvoyance, « le courant électrique qui venait de secouer toutes les classes du peuple russe ». Le délicat et mélancolique Tutchef partageait ces mêmes patriotiques idées. En confiant à son art la tâche de consoler et d'encourager

toute une nation, Maïkoff obéissait à une tradition qui fut toujours chère aux poètes. Il n'était point un impassible, un sectaire de « l'art pour l'art », et il pensait, comme le pensaient aussi Victor Hugo et Alfred de Vigny en France, comme l'avaient pensé Schiller en Allemagne et lord Byron en Angleterre, que le poète vraiment digne de ce nom *a charge d'âmes*. Le poète porte en lui une voix puissante, une éloquence enflammée, une manière de voir et d'apprécier la vie, que la nature et l'honneur lui commandent de faire connaître aux autres hommes. Le même rôle incombe à l'artiste, dans une proportion peu différente; mais l'un et l'autre, le poète et l'artiste, doivent traduire les sentiments, les aspirations, la joie ou la souffrance de leurs contemporains. En agissant autrement, en se déroband aux jeux du cirque, en tournant le dos à la vie morale et sociale de leur patrie, le poète et l'artiste signeraient leur déchéance. Apollon Maïkoff, dans tous ses ouvrages, lyriques, dramatiques ou philosophiques, ne s'est jamais dérobé à cette règle, l'une des plus implacables, mais aussi des plus nobles de l'art. Il fit sans hésiter *son métier de flambeau*, ainsi que l'a grandiosement écrit de lui-même Victor Hugo.

En 1858, parurent les *Poésies* de Maïkoff, éditées en deux volumes par le comte Koucheleff-Bezborodko. Le grand critique Droujinine écrivit à cette occasion un magnifique article, où il signalait, avec une rare sagacité, les causes de la supériorité de Maïkoff sur les poètes russes ses contemporains. Il le représentait comme planant au-dessus de tous les partis ; comme vrai fils de la race slave ; comme un complet et précieux poète, dont la gloire est de n'enfermer dans ses chants « que ce qui est éternel et universel ».

En cette même année 1858, une bonne fortune échet au jeune écrivain. Sur le désir du grand-duc Constantin-Nicolaewitch, Maïkoff prit part à un voyage en Grèce et dans l'Archipel, à bord de la corvette *Bayan*. A la grande joie de Maïkoff, la corvette toucha à Raguse, à Naples, à Palerme, à Cadix, à Nice. Ces climats différents, ces villes d'un caractère si pittoresque revivent idéalement, pour ainsi dire, dans les poèmes que Maïkoff rapporta de sa croisière.

A la suite de cet épisode de sa vie, calme et unie comme la vie d'un sage, l'illustre écrivain se plongea dans une étude plus complète de la langue grecque, de l'histoire ancienne, des langues vivantes, de la littérature européenne. Il était de

ces esprits heureux qui ne peuvent jamais se lasser d'apprendre. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la traduction de plusieurs poèmes de Gœthe et de Henri Heine. Mais rien, dans les traductions de Maïkoff, n'égale celle qu'il fit de la *Cassandra* d'Eschyle, — véritable tour de force sans précédent dans la littérature russe. Il faut dire que Maïkoff, si habile à manier la langue de son pays, à varier ses rythmes, ses coupes, ses tours, avait un sens très raffiné et très savoureux de l'antiquité hellénique ; et il considérait *Cassandra* comme la plus belle des tragédies d'Eschyle survenues jusqu'à nous.

En 1879, le prince Metchersky publia une nouvelle édition des œuvres de Maïkoff ; mais, cinq ans plus tard, en 1884, Marks donnait son édition, où l'on trouve tant de nouvelles compositions, toutes plus émouvantes l'une que l'autre : *les Echos de l'histoire* (prose), — *le Tribunal des Ancêtres*, *Radoïtsa*, *les Deux Diables* (poèmes), — *les Récits d'histoire russe* (prose), — *la Princesse*, tragédie en octaves, enfin l'œuvre capitale du poète, l'œuvre de toute sa vie, l'admirable poème dramatique *les Deux Mondes*. Le 30 avril 1888, les écrivains de la Russie fêtèrent le cinquantième poétique de l'illustre maître et, à cette

occasion, le grand-duc Constantin, l'un de ses admirateurs et poète lui-même, adressa à Apollon Maïkoff quelques strophes qui équivalaient au plus délicat des hommages.

Depuis longtemps déjà, Apollon Nicolaewitch Maïkoff jouissait de sa gloire. Ses poèmes, traduits dans la plupart des langues de l'Europe, proclamaient hautement la variété et la richesse de nuances et de sentiments de la poésie russe. En France même, M. E. de Saint-Albin avait traduit de lui quelques morceaux dans son recueil des *Poètes russes*, publié à Paris en 1893. Enfin, l'empereur Nicolas I^{er}, pour permettre à ce noble et fécond écrivain d'accomplir son œuvre sans aucun souci matériel, l'avait nommé membre du Comité de Censure étrangère, dont Tutchef fut plus tard président. A la suite de son jubilé, le tsar Alexandre III conféra au poète Maïkoff le titre de conseiller secret.

La vaste intellectualité du maître s'ouvrait à de nouvelles conceptions, à des chants encore plus expressifs que les précédents, lorsque la Mort fit brutalement irruption dans cette belle et sereine existence, véritable et constant exemple d'honneur et de labour...

Apollon Nicolaewitch Maïkoff est mort à Saint-

Pétersbourg, en son domicile de Sadovaïa, 49, le samedi 8 mars 1897, à l'âge de soixante-seize ans. Cette mort mit en deuil la patrie entière. Trois jours après, le mardi 11 mars, tout ce que la Russie compte d'hommes éminents et distingués dans les lettres, l'art, les sciences ou les fonctions officielles, accompagnait jusqu'à sa dernière demeure l'émule de Pouchkine et de Lermontoff. Le cercueil du poète était porté par ses inconsolables fils, son frère, L. N. Maïkoff, vice-président de l'Académie des Sciences, ses neveux, ses plus intimes amis. Le grand-duc Constantin, des ministres, des académiciens, le maire de Saint-Pétersbourg, beaucoup d'étudiants suivaient. Des discours et des poèmes, vibrants de sympathies et de regrets, témoignèrent jusqu'à quel point la littérature nationale souffrait de cette cruelle perte.

Maïkoff dort son dernier sommeil dans la crypte funéraire du couvent de la Résurrection. Saluons son linceul de gloire, et voyons ce que fut son œuvre.

II

Quelle place tient dans la littérature russe, et principalement dans la poésie, l'écrivain dont je

viens de raconter rapidement la vie, vie qu'on doit considérer comme un modèle d'honneur, de dignité littéraire et de dévouement à la patrie russe ?

Cette place est énorme. Apollon Maïkoff est incontestablement le plus grand nom, avec Pouchkine, de la poésie moderne slave ; et je conçois même que les générations nouvelles aient pour lui une préférence aussi marquée que pour le brillant auteur d'*Eugène Onéghine*. On peut dire de Maïkoff ce que Théophile Gautier disait de Lamartine : « Ce n'est pas un poète : c'est la poésie même. » Le sentiment philosophique, les nuances les plus délicates de la tendresse et de la pitié humaines, la profondeur de la pensée, l'éclat du style, la richesse des images et par-dessus tout le don d'émouvoir le lecteur, de le conquérir à son idéal, si puissant et si élevé, — toutes ces admirables qualités, qui font le grand poète, Maïkoff les possède à un degré que personne n'a dépassé. Nul écrivain, dans la littérature de son pays, n'a atteint aussi magnifiquement le sommet de l'art. Et ici, je demande la permission de dire pourquoi la maîtrise de Maïkoff est si complète, pourquoi il mérite d'être considéré comme le vrai initiateur des jeunes générations russes.

Apollon Maïkoff se recommande avant tout par la sincérité, la beauté morale de son œuvre, ce je ne sais quoi qui lui est particulier, et qui donne à l'âme, dès qu'on ouvre au hasard le recueil de ses œuvres, la certitude qu'elle est en présence d'un impeccable artiste en poésie, aussi bien que d'un penseur émouvant et génial. Le poète des *Trois Morts* est un écrivain de la plus rare espèce : il compte au premier rang de ceux qui ont vécu leur poésie, leurs sensations, leurs émotions, leurs rêves, et qui, éloignés de tout espoir de lucre ou d'honneurs, étrangers à toute idée ambitieuse, ont eu pour suprême ligne de conduite de faire partager à leurs lecteurs l'enthousiasme enflammé qui les animait.

Vous ne trouverez point chez Maïkoff cette indulgence pour les lieux communs poétiques qu'on rencontre souvent dans les œuvres de Byron, de Goëthe, de Pouchkine lui-même. Plus que Lermontoff, plus que Tutchef, il a sa manière de voir la vie, de comprendre l'homme et de décrire originalement le cadre dans lequel l'homme lutte. Maïkoff n'a que des sensations neuves, des images tellement adéquates à son procédé artistique et littéraire qu'après lui personne n'oserait s'en servir. Poète d'anthologie, il l'a été dans la pre-

mière partie de sa carrière; il a connu et apprécié la valeur de la rhétorique, l'art de se servir des mots et de les combiner en vue d'un effet puissant. Mais, au fur et à mesure que la vie s'élargissait devant lui, que la Russie, cette *sainte* et *vieille* Russie, qu'il aima tant et exalta à un point tel qu'elle forme le fond et la matière mêmes de son inspiration, obéissait aux destinées qui lui sont assignées, la grande âme du poète s'ouvrait à des émotions plus fortes et plus humaines. Lui, ce merveilleux constructeur, ce puissant artiste qui forgea le vers russe avec autant de charme et d'adresse que Vulcain en mit à façonner l'armure d'Achille, lui, le chantre de la steppe, de la montagne, le coureur de forêts, l'adorateur des lacs, il n'hésita pas à se révéler le plus délicieux, le plus exquis, le plus raffiné des poètes lyriques. Tel poème de lui, pris au hasard du livre ouvert, telle strophe où semble ne tenir que la grâce ou le caprice, arrive, au contraire, à vous suggérer l'émotion la plus intense. Qu'on lise cette admirable composition : *le Concile de Clermont*; qu'on savoure à petits coups le poème de *Polichinelle*, ou bien encore *le Champ*, et l'on saura combien Maïkoff fut grand dans tous les genres. Inimitable dans la description purement pittoresque, pré-

cieux enlumineur de cadres, orfèvre avec raison jaloux de la perfection de ses amphores et des métaux qu'il choisit, il se montre sans effort, sans fatigue, sans transition, un étonnant évocateur des siècles et des sociétés disparus, en même temps que le plus profond, le plus patient investigateur de l'âme humaine.

Et toujours, dans cette âme de poète qui vibre à toutes les sensations, véritable harpe d'Eole de la poésie et de la patrie slave, toujours vous retrouverez le moraliste sévère, le penseur infatigablement attaché aux éternelles lueurs de la raison, de la vérité et de la justice. Maïkoff est de cette éclatante famille de génies où l'art vaut d'autant plus qu'il est une glorification de l'homme, glorification de ses douleurs et aussi de ses courtes joies. Comme Shakespeare, avec lequel il offre des traits de ressemblance que je signalerai bientôt, comme Victor Hugo, comme Alfred de Vigny, comme Musset, Apollon Maïkoff a sucé le lait de la tendresse humaine. Il plaint l'homme, il voit combien chétives sont ses forces, et combien sa destinée lui est contraire et cruelle ; mais il n'hésite pas à le relever, à lui rendre sa propre estime, parce que, si déchu que soit souvent l'homme, il n'en est pas moins l'œuvre de Dieu !

Ce caractère hautain et un peu sévère des ouvrages de la maturité de Maïkoff constitue précisément un de ses originalités. C'est par là qu'il a enrichi le fond intellectuel de sa nation et qu'il mérite l'admiration et le respect des générations actuelles aussi bien que de celles à venir. Je note encore, comme un trait saisissant, comme une marque de plus de la beauté morale de sa physionomie, un déisme d'une sincérité et d'une intensité touchantes. Ce grand penseur proclame à chaque instant, dans son œuvre, la croyance en la vie future, l'existence d'un Être suprême. Non pas que Maïkoff soit un poète purement religieux, un adorateur quand même de l'Éternel, comme l'est souvent Lamartine. Non ! Le déisme de notre poète prend sa source dans un sentiment peut-être plus délicat. Lamartine crie son déisme à tue-tête. Il semble au contraire que pour Maïkoff l'idée de Dieu soit inséparable de la poésie même ; il est trop convaincu, trop croyant pour nous prodiguer des professions de foi ; mais combien puissantes sont les vibrations de sa lyre quand elle touche cette corde sublime ! Il y a dans l'œuvre de Maïkoff un poème, *Qui était-ce ?* où flamboie la fière image de Pierre le Grand, où éclate le caractère de cet habile conducteur de peuples, e

pourtant le poète ne l'a même pas nommé... Il en est ainsi des croyances supérieures de Maïkoff ; elles l'animent, le guident, le conduisent à la variété des couleurs et des sujets, à l'éblouissante richesse des images ; elles inspirent perpétuellement sa poésie. Mais, triomphe suprême de l'art, irrésistible beauté dont sont seuls capables les grands maîtres, Maïkoff, en nous disant toute la splendeur de son clavier poétique, a cette exquise délicatesse de nous faire croire que nous devinons ses chants plutôt que nous ne les entendons.

Je ne sais rien de plus grandiose et de plus original qu'un tel procédé littéraire. Tout dire, et pourtant donner à penser, à méditer ; tout moduler, tout dessiner, et cependant être assez discret pour sortir à temps des réalités étroites ; tout chanter, tout animer, tout agrandir, mais être assez maître de soi pour que le lecteur, flatté autant qu'ému, s'écrie à chaque vers : « Comme c'est bien là ce que je pense ! » — une telle conception du rôle de l'écrivain est le comble de l'art. C'est le plus éloquent et en même temps le plus raffiné de tous les systèmes poétiques ; c'est la collaboration complète des âmes et des esprits. Ce don étonnant, Maïkoff est peut-être seul à le posséder

dans le champ, pourtant déjà vaste, de la poésie russe. Lermontoff, Tutchef et d'autres ne le rencontrent que par accident. Le poète des *Deux Mondes* et des *Croquis de Rome* l'a toujours. Il semble constituer l'un des plus aimables traits de son caractère d'artiste. En tous cas, si quelques poètes slaves ont réussi à transmettre intégralement à leurs lecteurs la fleur de leur inspiration, cette fleur, personne ne l'a offerte au public avec autant de grâce que Maïkoff.

J'ai dit plus haut qu'un des plus certains signes de sa maîtrise, de son empire sur les âmes, est la sincérité. Je tiens à compléter ma pensée, car, en présence d'un poète de cette envergure, l'analyse doit être aussi large que possible.

La sincérité n'est pas toujours la principale inspiratrice des poètes modernes. Beaucoup parmi eux, tout en demeurant de charmants et remarquables esprits, réussissent à faire naître chez le lecteur l'illusion de la sincérité, plutôt que la sincérité elle-même. Voyez Pouchkine, d'ailleurs si brillant, si excellemment doué. Connaissez-vous quelque chose d'aussi achevé, d'aussi complet que ses fameuses stances : *Que je me promène?*... Eh bien ! à la réflexion, et veuillez m'en pardonner, les admirateurs de ce grand poète, on peut se de

mander si Pouchkine n'a point écrit là ce qu'on nomme en rhétorique un simple « développement ». Malgré les derniers vers du poème, vers d'une réelle émotion, on peut en discuter la sincérité. Pouchkine, esprit fantaisiste et encore plus souvent capricieux, s'imposa peut-être une gageure à lui-même. Lisez n'importe quel poème de Maïkoff, et vous n'oserez point agiter avec lui ce délicat et redoutable problème de la sincérité. La conviction, la bonne foi, l'enthousiasme — un enthousiasme débordant et puissant comme un fleuve — tels sont les précieux caractères des ouvrages de Maïkoff. Il vous prend aux entrailles ; il intéresse votre cœur et votre esprit ; il s'impose à votre âme avec tant de persuasion, il entre si bien dans votre mentalité, que douter de lui serait douter de vous-même. Tutchef a, lui aussi, cette remarquable qualité.

Pouchkine, quoique excellent poète et parfait prosateur, n'a pas été autant que Maïkoff ce qu'on nomme un caractère. Chez ce dernier, le génie est vaste, mais l'homme est digne de son génie. Maïkoff possède bien la majestueuse unité morale de l'homme et de l'œuvre, unité extrêmement rare d'ailleurs chez nos contemporains. La vie moderne est trop compliquée, trop brutale pour que l'art

ne terrasse pas ses fervents. Qui oserait se flatter de n'avoir jamais fait de concession aux lois du *struggle for life*? Mais j'avoue que je ressens une admiration plus vive pour les hommes qui, comme Apollon Maïkoff, n'ont pas été écrasés par la sublimité de leur rôle. L'idéal de toutes les religions ne consiste-t-il point dans un prêtre aussi immaculé que son autel? Or, Maïkoff a été un des plus purs desservants du temple de la Poésie. Ce chantre avait en lui une flamme intérieure qui l'éloignait toujours des doutes, des abattements, des défaillances. Le plus beau de son œuvre, ses plus étincelants diamants poétiques sont consacrés à la Russie toujours plus grande, à la Russie indépendante, maîtresse de ses destinées, à la Russie digne enfin d'accomplir sa mission en Europe. Maïkoff ne douta jamais de sa patrie, et la souhaita toujours indépendante dans son art, aussi bien que dans son intellectualité. Goëthe, un jour, ne s'était-il pas demandé s'il ne confierait point ses pensées à la langue de Voltaire? Apollon Maïkoff était incapable de se poser une telle question. Son âme, son cœur, aussi bien que son génie, sont essentiellement russes, et c'est pour cette raison qu'on peut dire de lui qu'il dépasse Pouchkine dans la compréhension de

son pays et de la littérature de son pays. En effet, et la critique l'a loyalement reconnu, ce ne fut que dans les dernières années de sa vie que Pouchkine eut le bonheur de trouver son chemin de Damas. Si Pouchkine lui est supérieur par l'expression et le style, il est incontestable que Maïkoff est supérieur à son devancier par l'impeccable beauté des images, le caractère original de sa vision poétique et surtout l'absolue sincérité de ses sentiments.

Pouchkine est un poète *femelle* ; Maïkoff est un *mâle*, vigoureusement trempé au physique et au moral. Le premier a la ductilité, la faiblesse, mettons, si vous voulez, la complaisance de la cire. L'autre a la majesté, la sérénité, la solidité du marbre. J'avoue que, mérite littéraire à part, une sympathie plus vive m'attire vers Maïkoff, sans que toutefois je dédaigne un seul instant Pouchkine.

Le vibrant et noble esprit dont j'essaye de définir le rôle littéraire tient à l'heure qu'il est, et depuis longtemps, une vaste place dans la littérature de son pays. Sa gloire est destinée à grandir. Plus l'horizon moral du peuple russe s'élargira, et plus il comprendra la nécessité d'honorer ceux qui, comme Maïkoff, ont été les chantres de sa

grandeur et de sa gloire. On admire fermement ces magnifiques poèmes dramatiques : *les Trois Morts*, *Brineguilde*, *les Deux Mondes* ; on apprécie toute la splendeur lyrique et philosophique de ces morceaux significatifs, exubérants, magistralement pensés et écrits : *l'Isba*, *les Sons de la Nuit*, *Dans la Forêt*... Mais combien chère sera la mémoire du poète quand les critiques de l'avenir, plus pénétrants encore que les critiques russes actuels, pourtant si aiguisés, auront montré à la Russie toute la fécondité, l'ampleur du génie de Maïkoff !

On saura enfin combien cet éloquent écrivain méritait les témoignages d'estime qu'on lui donna publiquement, alors que, dans toute la force de l'âge et du talent, Maïkoff travaillait avec tant d'enthousiasme et de conscience à enrichir la littérature nationale. Quand cette force mystérieuse qui pousse la Russie à réaliser son programme d'expansion morale et sociale aura pris fin, quand la puissante nation slave aura enfin accompli sa magnifique évolution, ses écrivains les plus éminents sauront signaler le nom de Maïkoff à l'attention de la postérité. On admirera plus que jamais le poète ; on se découvrira respectueusement devant ses œuvres, mais j'aime à croire que

le précurseur, le *devin* des hautes destinées russes ne sera pas oublié. Peut-être, à ce moment, regrettera-t-on, encore plus vivement qu'aujourd'hui, que ce vaste et énergique penseur ait été prématurément brisé par une mort soudaine. Et les délicats sauront dire aussi, fiers de proclamer une vérité de plus, que Maïkoff est, de tous les poètes dramatiques russes, celui qui s'est le plus rapproché de Shakespeare.

III

Je n'ignore pas qu'en écrivant son *Boris Godounoff*, Pouchkine a voulu mesurer sa force à l'égard de Shakespeare, comme il avait essayé d'en faire autant pour Byron avec son roman en vers, *Eugène Onéghine*. Dans ses poèmes dramatiques, d'une ampleur très vaste, en dépit de leur cadre restreint, Maïkoff n'a pas été guidé par une préoccupation de cette nature. Ici, comme partout, il a obéi à la délicatesse de son tempérament. Il n'a pris la plume que pour nous donner une nouvelle et originale vision de la vie antique.

Les Trois Morts, les Deux Mondes, Brine guilde

comptent parmi les meilleurs titres de gloire de notre poète auprès de la postérité. Nous ne sommes plus en présence d'une page d'histoire découpée en scènes ; c'est en face de véritables drames que Maïkoff nous place. Dans sa conception tragique, il retrouve toujours le meilleur de son âme, c'est-à-dire une incomparable hauteur de pensée. Ses personnages les mieux venus représentent l'élite de la société romaine ; aussi le poète les fait-il parler et agir en maîtres du monde. Ils ont cette allure superbe, cette pleine possession de soi-même qui distinguait le patriciat romain ; ils ont aussi la haute culture sans laquelle le plus intelligent des hommes n'est qu'un inconscient prisonnier de l'univers. Dans *les Trois Morts*, les caractères de Sénèque et de Lucain sont d'une majesté pour ainsi dire extra-humaine, tant le poète a placé sur leurs lèvres les preuves mêmes de la grandeur morale. Lucain, surtout, se distingue par le naturel et la réalité de sa physionomie ; quant à Sénèque, Maïkoff l'a fait revivre plus théâtralement encore que Tacite, car il y eut en Sénèque, il faut le reconnaître, un personnage gonflé de morale plutôt qu'un moraliste, et toujours drapé pour la postérité.

C'est dans *les Trois Morts* qu'Apollon Nico-

Maïkoff a excellemment caractérisé la haute mission qu'il a accomplie dans la littérature russe. En dépit de leur détachement d'eux-mêmes et de la discrétion propre aux puissants esprits, il arrive toujours un moment où la nature de l'homme se substitue à celle de l'artiste. Maïkoff, qui, toute sa vie, fut admirablement équilibré, possédait le sens critique dans la juste proportion où cette faculté ne saurait nuire à l'imagination, le premier des dons de l'artiste. Ayant à définir le caractère de Lucain, il l'a fait conscient de sa force poétique, orgueilleux, et à juste titre, de ses poèmes si impressionnants. Et Maïkoff s'écrie, dans une superbe envolée, égale à ce moment au vol d'aigle de Shakespeare : « Est-ce le pur hasard qui a mis une lyre entre mes mains? Non! mille fois non! cette lyre recélait une des forces intelligentes qui guident l'univers. Mon sort et ma mission ont été de formuler la pensée de tout un peuple, de prêter des paroles foudroyantes aux sentiments qu'il agitent, d'embrasser l'univers entier dans l'essor de mon âme, de parler au nom de tout ce qui vit... »

Les étonnants personnages de Shakespeare ont seuls cette admirable précision, cette pénétrante et savoureuse expression dans l'examen de leur état

d'âme. Il semble que l'aveu de Lucain soit la profession de foi poétique d'Apollon Maïkoff, car ces magnifiques vers, dont la traduction permet d'entrevoir à peine la beauté et la fermeté de langage, ces magnifiques vers définissent avec une étonnante exactitude l'imposante tâche accomplie par lui dans le domaine de la poésie.

Dans *les Deux Mondes*, la pensée est plus vaste peut-être que dans *les Trois Morts*, et nous nous trouvons en présence d'une conception dramatique plus nettement dessinée. Je suis convaincu qu'une adaptation des *Deux Mondes* à la scène française y obtiendrait un grand et légitime succès. Maïkoff, il faut le dire, a dans son esprit et sa méthode de travail un tel sentiment des nuances et des proportions que ses moindres poèmes sont toujours magnifiquement exécutés. A ce point de vue, il se rapproche de nos grands poètes français, Victor Hugo et Alfred de Vigny. Comme eux, il aime la composition *bien ordonnée*, celle où il y a autant de régularité et d'harmonie que de liberté et de fantaisie; il est de cette délicate race de poètes qui mettent *le plus d'air possible* — si je puis ainsi parler — dans leurs ouvrages, de quelque importance qu'ils soient. Quand le public français se sera familiarisé avec les œuvres de Maïkoff, il en résultera pour ce poète

une admiration plus intense, et plus raisonnée surtout, que celle que ce même public accorde à Pouchkine. Et il me semble bien que Mérimée ne penserait pas autrement.

Je ne crois pas non plus que le mélancolique Tutchef, le hautain et fougueux Lermontoff, le bilieux et colérique Nékrassof puissent jamais rencontrer en France autant de sympathie que le poète accompli des *Deux Mondes*. Cet ouvrage fut, d'ailleurs, l'ouvrage préféré du maître. A divers moments, depuis la date de sa première publication, Maïkoff remania ce poème dramatique, où il comptait mettre le meilleur de son âme et toute la fleur de sa pensée. Après avoir donné aux lecteurs, toujours avides de ses œuvres, quelque recueil d'intimités, de paysages, de rêves et de légendes, le poète revenait à ses chers *Deux Mondes*, comme on revient à l'enfant de prédilection, comme Goëthe revenait à *Faust*, Shakespeare à *Hamlet* et Hugo à la *Légende des siècles*. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette excessive probité des grands artistes littéraires? Le public, à qui l'on donne à savourer la manne poétique, ne se doute jamais de l'extraordinaire labeur qui la prépara. Ah! combien ingrats sont les hommes — j'entends ceux qui ont une

culture et une conscience, — combien ingrats sont ils de ne pas tout tenter, tout essayer, pour adoucir les souffrances de l'artiste et du poète et débarrasser leur route des moindres obstacles !

L'empereur Nicolas I^{er} avait compris l'immense portée artistique et sociale de l'œuvre d'Apollon Maïkoff et, lorsqu'il fit donner à ce noble poète un emploi administratif qui le mettait à l'abri du besoin, et par conséquent des servitudes vulgaires, le tsar interprétait la volonté et la conscience de toute la nation russe. Cette nation, depuis le grand-duc jusqu'au dernier des moujicks, depuis le gentilhomme jusqu'au laboureur, se glorifie de n'avoir jamais été aussi bien comprise, aussi idéalement encouragée que par Apollon Nicolaewitch. On l'a bien vu, le 30 avril 1888, au moment où l'on fêta son cinquantenaire de poète. Ce jour-là, l'acclamation du pays tout entier parvint droit à l'âme de l'aède. Maïkoff, reconnaissant, se préparait à de nouveaux ouvrages quand la mort l'a terrassé en pleine maturité intellectuelle.

L'heure n'est pas éloignée, j'aime à le croire, où l'admiration de la Russie ira vers lui sous sa forme la plus significative. De même que la nation russe s'incline devant la statue de Pouchkine, elle rendra le même hommage à Apollon

Maïkoff, l'un des plus glorieux enfants de Moscou et le chantre le plus sincère et le plus émouvant de l'âme slave¹.

Et maintenant, si mes lecteurs français veulent bien s'intéresser à cette traduction du poète Maïkoff, ils me seront reconnaissants, j'ose l'espérer, de les avoir mis en face d'une admirable et parfaite âme d'artiste. Ici tout est sincère; tout respire le parfum pénétrant de la vie et de ses mystères; tout reflète l'image de l'éternelle Beauté. Nul n'hésitera à reconnaître en Maïkoff une des plus magnifiques manifestations poétiques de tous les temps et de tous les pays.

TANCRÈDE MARTEL.

Paris, octobre 1901.

1. Un mot sur cette traduction. Nous l'avons faite aussi littérale que possible, tout en conservant la couleur et le relief, la grâce et l'énergie de l'original. Pour rendre l'allure du texte, la vraie pensée du poète, nous n'avons pas hésité à nous servir fréquemment d'inversions, et à employer une ponctuation et des coupes de phrases particulières.

(Note des Traducteurs.)



POÈMES LYRIQUES



DÉDICACE ¹

A toi à qui furent chers mon premier babillage, mon premier vers, toi qui dans ces faibles et simples sons as pressenti des forces somnolentes, toi qui d'un cœur ému suivais comme mon don se fortifiait dans le feu de la science, — c'est à toi que j'ai consacré les sons de mes libres inspirations.

Salue-les d'un sourire et bénis-les d'une parole de paix et d'amour pour une nouvelle voie, par un chemin glissant et vacillant.

Ainsi apporte aux dieux leur admirateur les dons modestes de ces dieux mêmes — des paniers de fruits choisis. Et les ayant arrosés d'un vin doré, il regarde comme de la pierre s'élève la fumée en priant les dieux d'accepter ses dons.

1842.

1: A sa mère.

GENRE ANTHOLOGIQUE

L'OCTAVE

Ne t' imagine pas que tu découvriras le mystère divin du Vers dans les livres des savants.

Erre seul au hasard sur le rivage des eaux somnolentes. Écoute de toute ton âme le murmure des roseaux, les voix de la forêt; médite, et pénètre-toi de ces sons étranges... Malgré toi, de tes lèvres couleront des octaves rythmées, pleines de l'harmonie du Vers et sonores comme la musique de la forêt.

LE SOMMEIL

Quand l'ombre se couche en nuages transparents sur les jaunes guérets, couverts de gerbes, sur les bois bleus, sur l'herbe humide des champs : quand sur le lac blanchissent les colonnes de vapeurs et dans les maigres roseaux le cygne dort d'un sommeil léger, se balançant lentement et se reflétant sur l'onde, je me retire sous mon toit de paille dressé à l'ombre des acacias et des chênes : et là, à l'heure convenue, le sourire aux lèvres, bienveillante avec sa couronne d'étoiles tremblantes et de sombres coquelicots, des hauteurs mystérieuses, par le sentier aérien, la déesse paisible, apparaissant auprès de moi, inonde ma tête d'une lueur pâle, et, en me fermant doucement de sa main les yeux, en ramassant ses boucles, elle se penche sur moi et m'embrasse en silence la bouche et les yeux.



Sur ce promontoire sauvage, couronné de pauvre
saïche, couvert de chétives broussailles et de la
verdure des pins, le triste Menix, un pêcheur âgé,
a enterré son fils noyé. La mer l'a nourri, et c'est
encore elle qui l'a reçu dans son vaste sein et a
apporté avec précaution son cadavre sur le rivage.
Ayant pleuré son fils, le père lui creusa une tombe
sous un saule branchu, et, l'ayant recouverte d'une
pierre, il suspendit au-dessus d'elle une nasse
tressée des branches du saule. — Pauvre monu-
ment de leur triste misère !

1840.



Dans un cahier oublié un mot oublié, et j'y revois tout le passé. Oh ! c'est étrange, je suis confus et charmé de me reconnaître dans une ancienne image... C'est ainsi qu'un voyageur revient après plusieurs années sous les voûtes paisibles du toit paternel. Le mur s'est recouvert de verdure et les laisses des chiens sont oubliées près de la porte. L'ortie pousse dans le jardin entre les rosiers et les hirondelles ont fait leurs nids au-dessus des fenêtres. Mais dans le silence qui l'entoure, il lui semble que l'ancien esprit qui habitait là vit encore.

1838.

*
* * *

Tout nourrit dans mon âme la pensée intime.
Oh ! les forêts sauvages où habite la brume, et la
grotte mystérieuse, d'où ruisselle entre les pierres
un fil d'eau, qui gronde, lance des écumes et saute
tantôt comme un serpent, tantôt murmure comme
un fil de diamants entre les racines d'un large orme,
et puis après avoir brisé tous les obstacles des
pierres et des troncs, il court au milieu de longues
herbes, à l'ombre des sombres saules séparés dans
leurs racines et liés de leurs branches...

Il me semble apercevoir dans l'épaisseur de la
forêt, couverte de mousse, les dryades parées de
feuilles de chêne, un vieillard couronné de laîche
et penché sur une urne, un sylvain avec des faunes
tressant des corbeilles et le bonhomme Pan, qui
suspend près du ruisseau des guirlandes de roses
et de lierre, à l'entrée secrète de sa sombre grotte.

L'ART

Je me suis coupé un roseau, tout près de la mer tumultueuse. Muet et oublié, il restait dans ma cabane chétive. Un jour, un vieillard, par hasard, s'étant arrêté chez nous pour passer la nuit, le vit. (Il nous paraissait étrange et merveilleux dans notre pays reculé.) Il tailla le roseau, y fit des trous, les porta à ses lèvres. Aussitôt le roseau se remplit d'harmonie merveilleuse, dont il s'anima au bord de la mer, quand soudain le zéphyr ridant les ondes effleurait le roseau et remplissait le rivage de sons mélodieux.

1841.

LA SOURCE DE LA MONTAGNE

D'où roules-tu, ô source de la montagne, tes eaux mugissantes ? Qui vous a évoquées des abîmes noirs, vous, larmes pures de la terre ? Est-ce le rayon ardent, sur les cimes montagneuses, qui a fondu l'écorce des glaces ?

Est-ce du cœur de la terre la source bouillonnante, qui s'est creusé des issues secrètes ?

D'où que tu viennes, il est doux à la naïade de rêver dans tes ondes argentines, ou de baigner en cachette sa figure dans tes eaux ; les bergers de la plaine se plaisent à sonner de leur corne près de tes eaux, et les jeunes filles plongent dans tes flots leurs cruches bruyantes.

Ainsi tu es, ô vers du poète ! Toi aussi, d'où viens-tu ? et pour qui ?

Qui t'a évoqué dans l'abîme du monde ? Qui cherches-tu là ?

C'est un mystère pour tous, mais tous se plaisent à écouter ton harmonie, à aimer ton rythme, ton balbutiement disert, à puiser en toi le délice.

L'ÉPITAPHE

Ici, dans la plaine de la douleur, dans une demeure paisible, la terre nous reçoit : le pauvre habitant du monde trouve son lit de repos sur la poitrine maternelle. Bientôt la mousse couvrira l'inscription sur la tombe et le nom s'effacera ; mais le naufrage du temps est impuissant contre ceux dont le souvenir nous plonge dans la méditation et arrache de nos cœurs de douces larmes.

1841.

LA PENSÉE DU POÈTE

O pensée du poète ! tu es libre comme la chanson de la libre galcione ! tu contiens toi-même tes lois, par toi-même tu es gracieuse ! Qui pourra dire à l'éclair : de tes sillons ne déchire pas les ténèbres de la nuit ? qui pourra dire à l'aigle des montagnes : ne plane pas dans les cieux, ne regarde pas fièrement le soleil et n'effleure pas les ondes de la mer de tes ailes sombres, à l'éclat de la rose aurore ?

1839.

*
* *

J'aime à passer toute une journée dans les montagnes et les rochers..... Ne pense pas qu'alors je réfléchisse à la miséricorde des cieux ou sur la grandeur de la nature et que, guidé par son harmonie, je fasse mon vers. Distrait, je contemple les ondes somnolentes du lac de la forêt et les cimes des sapins touffus, les jaunes rochers dans leur morne silence. Sans pensée, paresseux, je regarde comme les théories des oies et des cigognes se traînent en revenant des champs et comme les canards sauvages se plongent avec bruit dans l'eau ; stupidement je regarde ma ligne dans les flots tremblants, en oubliant la prose et les vers.....

Mais beaucoup plus tard, quand je suis loin de ces charmants tableaux, la nuit, je sens que ces chères visions se dressent devant moi, qu'elles vivent, se couvrent de couleurs, se meuvent ; je salue leurs ombres, je reconnais les forêts et les gradins des lointaines montagnes et le lac..... Alors j'entends comme bouillonner en moi la sainte extase, mon sang brûle, mon vers jaillit tout seul et l'idée germe...

CROQUIS DE ROME

FORTUNATA

Ah ! aime-moi sans y réfléchir, sans tristesse, sans pensée funeste, sans reproches, sans vains doutes ! Qu'y a-t-il à réfléchir ? Je suis à toi, tu es à moi !

Oublie tout, abandonne tout, donne-toi tout entier ! Ne me regarde pas avec tant de tristesse ! N'essaye pas de deviner ce qu'il y a dans mon cœur ! Mais abandonne-toi et suis-le !

Je ne mesure et ne compte pas l'amour ; non, l'amour — c'est tout mon être. J'aime, — je ris, je jure et je crois... Ah ! mon cher, que la vie est belle !

Dans l'amour crois que le bonheur ne s'en ira jamais, crois comme moi, ô homme fier, que nous ne nous séparerons jamais, que jamais ne prendra fin notre baiser...



Dis-moi, as-tu aimé dans ta patrie? Avoue-le-moi, était-elle plus charmante que moi, plus belle?

— Oui, elle était belle...

— T'aimait-elle avec autant de passion que moi? Oh! dis, avait-elle un mari, un père, un frère, de la surveillance duquel vous vous êtes moqués? Raconte-moi tout... Comment à minuit elle descendait pour te rejoindre dans le jardin touffu... Pouvait-elle comme moi t'enlacer avec autant de passion de ses bras, forts comme des serpents? Ses lèvres jamais assouvies de baisers s'unissaient-elles avec autant de chaleur aux tiennes? — Si on vous avait découverts pendant ces nuits secrètes, aurait-elle eu assez de force pour déclarer ouvertement, sans crainte, à la face de tous, que tu lui appartiens, que tu es sa vie, son sang, son âme? Aurait-elle regardé le jugement sévère des hommes d'un regard tranquille et téméraire? Aurait-elle été fière de la honte de son amour?...

Tu souris... Tu penses à elle...

Oh! elle était belle... et son image odieuse je ne puis pas l'arracher de ta mémoire!

— Ah ! ne l'insulte pas ! Profondément et sans calcul nous nous sommes aimés. Mais, crois-moi, pas une seule fois nous n'avons osé parler de notre amour. Elle paraissait être froide avec moi ; de notre amour nous étions intimidés et honteux : à peine un soupir mal dissimulé ou un regard furtif le trahissait. Notre conversation était insignifiante, des choses futiles et ordinaires ; mais je ne sais comment il se faisait que dans ces paroles nos âmes devinaient un autre sens et que nous sentions le cri des souffrances secrètes. Et une seule fois seulement, mes lèvres effleurèrent sa main : j'en fus honteux après, et j'en souffris quand, silencieuse, elle tourna sur moi son regard plein de larmes et de reproches et de tristesse...

Et ce regard m'a tout dit ; il demandait grâce... Il me disait : il est temps, il faut nous séparer...

— Et vous vous êtes séparés ?

— Nous nous sommes séparés. Je voulais lui dire quelque chose, elle semblait le vouloir aussi ; mais on est entré — et nous dûmes nous taire...

— Aimer ! se taire !... Et vous vous aimiez ?... Dieu !...

1845.

PENSÉES DE LA VIE

LES HARPES D'ÉOLE

Quelle sécheresse !... l'air dort... et les cieux se taisent...

La rangée des harpes d'Éole est silencieuse...

Ces harpes, ce sont vous, les chanteurs de ma patrie !

C'est l'image de vos âmes, remplies de tristesse, de rêves lointains, de tristes reproches !...

Elles se taisent comme ces harpes par cette chaleur.

Mais si un génie, un ouragan, avait passé près d'elles, et si un esprit de vie avait soufflé dans mon pays natal, de quels sons n'auraient-elles point retenti aux forces nouvelles, aux nouvelles révélations !...



Comme les légendes des voyageurs intrépides, venus de pays lointains, je lis dans mon âme les souvenirs des jours passés.

Comme un rêve brillant je vois des monts, des statues, de beaux palais, de sombres cathédrales ciselées, des villes antiques...

Des chants gais résonnent à la table amicale, dans un brouillard doré je vois défiler des jeunes filles ceintes de couronnes de roses...

Mais les cris des convives, les sourires des filles ne me réjouissent plus, et les charmantes sautes d'autrefois ne me tentent plus...

Mon cœur demande un autre bonheur... Déjà les flots familiers le vent pousse mon canot vers l'autres ondes; la vague mugit.

La face de la nature s'assombrit, et d'étoiles l'une autre lueur la voûte mystérieuse des cieux se parsème...

Mon regard avide est entraîné vers elles, mais leur air calme, leur lueur froide et désespérante ne glacent l'âme!

Je tremble pour tout ce dont mon cœur vivait autrefois, et en abandonnant le gouvernail, je regarde avec tristesse dans le lointain nébuleux.

Et l'ange blanc ne vient pas prendre le gouvernail à côté de moi dans mon canot, comme au jours d'autrefois quand, intrépide, il le conduisait au milieu des vagues.

1857.

FANTAISIES

L'OS ANTÉDILUVIEN

Je regardais cet os d'un autre temps en frémissant... Le même sort nous attend aussi : la race même de l'homme disparaîtra...

Le bruit de notre gloire mourra; le souvenir même des hommes s'éteindra; tout ce qui fait la force et la gloire de notre esprit n'entrera pas dans les nouvelles créations.

Comme une étoile couverte de glace, ou comme un volcan éteint, la terre parcourra, tel un vaisseau abandonné, l'océan céleste.

Errant parmi les mondes, un esprit passager se reposera sur la carcasse de nos villes muettes comme le granit...

Ainsi la raison nous apprend les mystères de la création... Mais notre cœur bat, gardant le vague espoir que peut-être la fière raison se trompera !

UN RÊVE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Longtemps, hier, je n'ai pu m'endormir. Je me levais, j'ouvrais la fenêtre... La nuit muette me brûlait, me faisait languir et m'enivrait de l'arome des fleurs.

Mais, tout à coup, les buissons tressaillirent sous ma fenêtre; avec bruit s'ouvrit le rideau... Un beau jeune homme s'élança vers moi, la figure resplendissante comme s'il était un rayon de lune.

Les murs de ma chambrette s'écartèrent et derrière eux apparurent des colonnades; et dans des pyramides de roses, des théories de feux s'allumèrent en des vases d'albâtre.

L'hôte merveilleux s'approchait de mon lit et me parlait avec un timide sourire: — Pourquoi, devant moi, plus vite qu'un petit poisson effrayé, t'es-tu plongée dans les coussins?

Retourne-toi! je suis le dieu des visions et des rêves, l'ami secret de la vierge pudique, et c'est moi qui le premier t'ai apporté les délices célestes... pour toi, pour ma reine...

Il me parlait et de ses mains, il attirait vers lui mon visage; il embrassait avec chaleur ma joue et sa bouche cherchait la mienne.

Sous son haleine je défailis ; mes bras s'ouvrirent sur ma poitrine ; et, comme des sons lointains de harpe, mes oreilles me criaient ces mots : Tu es à moi, tu es à moi !

Les heures coulaient... J'ouvris les yeux : ma chambrette était déjà inondée par l'aurore... Je suis seule, je tremble... mes cheveux se sont défaits... je ne sais pas ce qui m'est arrivé...

1861.

EN LIBERTÉ

LE PRINTEMPS

Bleue et pure petite fleur, ô primevère! Et à côté, transparente, ô dernière neige...

Dernières larmes d'un chagrin passé et premiers rêves d'un bonheur nouveau...

1857.

*
* *

Le champ ondoie de fleurs... Dans le ciel
coulent les vagues de lumière...

Les espaces bleus sont pleins de chants
d'alouettes printanières.

Mon regard se perd dans l'éclat du midi...

La lumière m'empêche de voir les chanteurs...

Ainsi les nouvelles espérances réjouissent mon
cœur.

D'où viennent leurs voix ? je ne le sais...

Mais, en les écoutant, je lève en souriant mes
regards vers le ciel.

SOUS LA PLUIE

T'en souviens-tu ? Nous n'attendions ni pluie ni tonnerre, quand une averse nous surprit loin de la maison. Nous nous hâtâmes pour nous abriter sous un sapin touffu. Et alors notre joie et notre peur n'eurent plus de limites !

La pluie tombait à travers les rayons du soleil ; et sous le sapin couvert de mousse nous restâmes comme dans une cage dorée.

Sur le sol, autour de nous, on eût dit que sautillaient des perles ; les gouttes de pluie, en glissant des épines, tombaient brillantes sur ta tête, ou coulaient de tes épaules dans ton corsage...

T'en souviens-tu ? Comme notre rire devenait toujours plus bas... Tout à coup, il nous sembla que le tonnerre grondait tout au-dessus de nous... tu t'es serrée contre moi, peureuse, en fermant tes yeux... O pluie bénie !... orage d'or !

LES SONS DE LA NUIT

O nuit sans clair de lune!... Comme un amoureux je reste debout et j'écoute, charmé par toi.

Quelle musique sous ton manteau !

Autour de moi le murmure cristallin des sources vives ; par là — une feuille a tressailli sous une goutte de rosée. Plus loin — le sifflet monotone d'un oiseau des champs. Les libellules battent comme une montre dans les broussailles. Au bord de la rivière, dans les roseaux des îlots humides, résonnent les chœurs des grenouilles, comme les accords sourds et bas d'un orgue lointain.

Et cette harmonie nocturne est dominée, tantôt plus forte, tantôt plus faible sous le vent, par le bourdon sourd du moulin lointain...

Et les étoiles... Mais non... et là aussi, dans ces espaces bleus, dans leur éclat métallique et dans leur mouvement, je crois entendre le froissement de leur marche éternelle.

DANS LA FORÊT

Elle sonne, elle bruit, la source de la forêt, en coulant en cristal étincelant autour des branches du sapin desséché, qui est depuis longtemps couché dans ses eaux.

La forêt tout autour est sombre, l'air est humide ; je m'avance en comprimant à peine ma peur...

Non ! c'est un monde à part ici, un monde vivant et j'ai troublé sa vie...

Tout ce qui s'accomplissait ici s'est arrêté en ma présence, et tout me guette et attend en murmurant contre moi en silence. Et comme un regard curieux se dardant sur moi de tous côtés, j'entends un reproche muet... mon esprit est oppressé et troublé.

LES NUAGES

En fils légers, d'une vaporeuse blancheur, transparents sur l'azur, les nuages courent sur le ciel en folâtrant avec le vent.

J'aime à les suivre de mon regard...
Plus haut — c'est l'éternité, Dieu !
Sans eux le regard n'aurait rien où s'arrêter.

O passions du cœur ! ô rêves de l'espérance !
O délire de l'inspiration !
Sans vous le monde eût été étranger et terrible
au cœur !

Oh ! si on vous arrachait du ciel de la vie, —
toute la vie alors ne serait plus que forces aveugles,
lois éternelles, éternelle lutte !

PAN

Il dort, il dort, le grand Pan!

Marche doucement, sinon tu le réveilleras!

La chaleur du midi et le doux arôme des herbes mûries ont fatigué le dieu — il dort et il rêve, et il voit des songes... Dans les trous obscurs les bêtes se sont cachées; dans l'herbe immobile s'est couché le serpent; les troupeaux se taisent, et même le bois, le bois sonore est calme et se tait...

Il dort, il dort, le grand Pan!... Au-dessus de lui bourdonne et résonne, brille et luit, en haut, en bas, un essaim étincelant d'abeilles et de scarabées; les ailes argentées, une bande de colombes plane en cercle au-dessus du dieu endormi; et plus haut — en rang ou en triangles, pareilles à une armée, s'envolent en traversant le ciel une légion de grues; et encore plus haut, dans le haut ciel, partout dans l'azur épais, se fait à peine entendre la voix de la garde invisible...

Tous ont l'air de veiller sur le sommeil profond, le sommeil merveilleux du dieu — quand devant lui le ciel s'est ouvert et il voit les dieux, ses confrères; et comme des fleurs, des essaims

Les visions lui jettent en souriant de l'Olympe les
béatissimes sœurs...

Il dort, il dort, le grand Pan!

Marche doucement, mon enfant, sinon tu le
réveilleras...

Ou plutôt asseyons-nous dans l'herbe touffue,
pour écouter comme il dort, — écouter comme il
respire. Vers nous aussi vont descendre, du plus
haut des cieux, les mêmes rêveries que rêve Pan,
le grand Pan!

1870.

LES HIRONDELLES

Mon jardin se fane tous les jours ; il est chiffonné cassé et désert, malgré le buisson flamboyant de capucines qui y achève sa belle floraison.

Je suis triste ! tout m'irrite, et la lueur automnale du soleil, et la feuille qui tombe du bouleau et le bruit de la sauterelle tardive.

Quand, par habitude, je regarde sous le toit j'aperçois un nid vide au-dessus de ma fenêtre ; je n'y entends plus le babillage des hirondelles le vent a mis à nu sa mousse et sa paille.

Mais je me rappelle avec quel soin deux hirondelles le construisaient. Comme elles joignaient les petites branches à un peu de terre et le remplissaient de duvet !

Qu'il était gai et adroit leur travail !

Comme elles furent ravies quand cinq petites têtes bien vives se firent voir par-dessus le nid.

Et toute la journée, les bavardes causaient comme des enfants...

Après, elles commencèrent à voler, les volages!
Je les vis ensuite beaucoup moins.

Et voici que leur nid est abandonné!

Elles sont dans un autre pays, très loin, très
loin, très loin...

Oh! si je pouvais, moi aussi, avoir des ailes!

1856.



Les feuilles d'automne tourbillonnent dans le vent.

Les feuilles d'automne gémissent avec angoisse :
« Tout périt, tout périt ! Tu deviens noir et nu,
ô notre bois bien-aimé, l'heure de la mort a sonné ! »

Le bois royal n'entend pas leurs alarmes.

Sous l'azur foncé des cieus sévères il est lié par
un sommeil puissant, et dans son sein mûrit une
force nouvelle pour le printemps.

1864.

DE MON JOURNAL



J'aime quand, ta tête doucement appuyée à mon épaule, tu me regardes avec amour m'absorber dans ma pensée, que tu t'efforces de deviner. Épris de toi, je tourne mes yeux vers toi et je rencontre ton regard; nous nous sourions sans rien dire, comme si dans ce doux silence nous nous unissions en pensée et nous disions beaucoup par ce silence et ce regard.

1850.



Sachant maîtriser les élans de tendresse, tu es avare de caresses. Toujours maîtresse de toi-même, tu couves ton sentiment en silence dans le sanctuaire de l'âme malade et chagrinée... Je sais que ta passion se nourrit de larmes. Mais quand, lassée par des rêves jaloux, en surmontant le doute, l'angoisse et la fierté, tu te rends à ton cœur comme un faible enfant, et me serres dans tes bras en sanglotant, oh ! je sais, ma chère amie, qu'une autre ne pourra jamais aimer comme toi !

Il n'y a pas de paroles plus tendres que les tiennes, rien n'est plus sincère que tes larmes et tes serments muets, rien n'est plus éloquent que tes aveux et tes reproches ; un regard plus profond et plus reconnaissant n'existe pas, et il n'y a pas de baiser plus fort que ton baiser, par lequel ton âme voudrait me dire combien tu aimes, combien tu as souffert.

*
* *

Pareille à une colombe au printemps radieux, tu es envahie d'une tendre joie... Pour la première fois, peut-être, tu t'es livrée de toute ton âme à la passion longtemps comprimée...

Alors qu'enivré de l'harmonie du bonheur je veux silencieusement contempler cet instant — rayon de soleil dans la brume,

Et que je me tais pour ne pas perdre un seul des sons qui vibrent dans nos cœurs, je te vois subitement te taire, l'angoisse au cœur, et tes larmes coulent une à une.

A mes prières de me dire quel doute t'a troublée, de quoi ton cœur fut percé, tu réponds : Je ne suis pas faite au bonheur, il m'effraie — est-il de bon augure?...

Eh bien ! que les tempêtes reviennent ! C'est le soleil encore qui les suivra... Nous bénirons alors encore une fois et nos souffrances et nos larmes.

VOYAGES

*
* *

O Océan toujours grondant et morose !

Dans une lutte fière avec les dieux éternels, titan enchaîné autrefois de chaînes éternelles, et portant seul son ancien désespoir, tu t'es apaisé... est-ce pour longtemps ? Oh ! un seul instant, et terrible se dressera subitement le vieillard ; et rageant contre tout, contre le soleil doré, contre les chants des Néréides, contre la douce lueur des étoiles, contre le bonheur qu'a éprouvé le poète, qui avait trouvé le repos dans son repos sacré, — il secouera ses vagues, en maudissant le sort implacable, et exigeant, plein de menace dans sa fierté exaspérée, que ni l'homme, ni Dieu, n'ose regarder comment il supporte son chagrin dans son isolement.

Biarritz, 1859.

DE L'ALBUM NAPOLITAIN

Quel matin ! les tonnerres se sont tus, largement ruisselle le rayon de soleil, les tas des nuages argentés flambent, se perdant derrière les montagnes.

Quel matin ! la mer de nouveau reprend sa surface de miroir, tandis que son sein bleu est encore secoué par un profond soupir.

Et comme preuve du courroux apaisé — le ressac bouillonne par-ci, par-là, et on entend son grondement étouffé le long des rives escarpées...

Je vogue envahi d'un doux bonheur, et mon rameur le ménage : silencieux, à peine glisse-t-il sur l'onde avec sa rame étincelante...

Il garde le silence et seulement me regarde en souriant, quand la brise, à peine sensible, nous apporte du rivage les aromes des fleurs.

On dirait qu'une bande de sylphes joyeux, en se précipitant des rochers, en respirant la chaleur, s'est élancée, tout odorante, et se baigne dans l'air marin.

INTIMITÉ

LE CHAMP

Je suis sur la lisière du camp, — un étroit sentier couvert de trèfles et d'arroche... De quelque côté que je regarde — partout du seigle touffu ! J'avance, l'écartant avec peine de mes mains. Les épis reluisent, bruissent devant moi et me piquent la figure... J'avance, la tête baissée, comme si je me défendais des abeilles importunes, quand, ayant sauté par-dessus la haie des saules, tu passes à travers les pommiers dans le rucher.

Oh ! quelle bénédiction de Dieu ! Comme il est réjouissant de s'étendre à l'ombre du haut seigle, où il fait frais et humide ! Pleins de soucis, les épis au-dessus de moi tiennent entre eux une grave conversation. En les écoutant je vois, sur toute l'étendue de la plaine, les moissonneurs et les moissonneuses, qui plongent comme dans une mer, lient déjà joyeusement les lourdes gerbes ; là-bas au grand matin battent les rapides fléaux ; dans les granges l'air est plein d'une odeur de miel et de roses ; les chariots grincent partout ;

au milieu du peuple tumultueux on charge les sacs dans les ports ; le long de la rivière, à la file, comme des grues, passent les bourlaks, baissant leurs têtes, en appuyant avec les épaules et en battant l'onde de leur long câble...

Oh ! Seigneur ! tu accordes à ma patrie la chaleur et une abondante récolte, dons sacrés du ciel, mais en dorant de blés ses vastes plaines, donne-lui aussi, Seigneur, du pain pour l'âme ! Déjà sur le guéret, où les semences de la pensée ont été jetées par Toi, le printemps a soufflé et les grains que l'hiver n'a pas fait périr ont promptement germé. Oh ! donne-nous le soleil ! envoie-nous le beau temps pour que leurs tiges mûrissent sur les gras sillons ! Pour que vieux, nous appuyant sur nos petits-fils, nous puissions venir respirer un peu dans leurs champs fertiles et que nous puissions nous écrier, en oubliant que nous les avons arrosés de nos larmes : « Seigneur, quelle bénédiction ! »

NUIT DE MOISSON

— L'ombre s'épaissit et des champs s'en vont les moissonneuses... Déjà s'éteignent au loin les pleurs et les rires des enfants, l'aboiement des chiens et le babil des femmes.

— La caravane des travailleurs s'en est allée et le calme a envahi les champs!... comme un immense camp guerrier, de tous côtés se dressent les meules des gerbes.

— La rosée commence à fumer sur tout l'espace des jaunes guérets, et la nuit est montée dans le ciel allumant doucement ses étoiles.

— Voici que paraît la jeune lune... transparent comme une buée dans la solitude du ciel, un petit nuage passe devant elle.

— On dirait qu'un être d'un monde inconnu, sous une robe blanche et la tête couronnée, se lève au-dessus des champs de labeur, une faucille d'argent à la main.

— Et qu'il envoie sa bénédiction sur les champs dans les éclairs d'été, pour que la peine des moissonneuses soit récompensée par la terre mouillée de leurs sueurs.

EXCELSIOR

L'ANACHORÈTE

Et l'ange me dit : Va, quitte leurs villes, cache-toi dans le désert, pour que la flamme de la lampe qu'on te confia, tu puisses la garder jusqu'à la fin. Quand, ayant compris la vanité des choses, ils auront soif de la vérité et de la lumière, ils pourront alors rallumer leur flambeau !

1883.

*
* *

Les cygnes blancs, les envoyés du clair printemps, ont passé, le cœur de la terre a tressailli, les ondes réveillées ont brillé, encore un instant et les fleurs perceront... Oui, c'est bien le printemps, la joie !

— Comme ces cygnes, les idées passent comme des visions dans mon âme, le cœur tressaille dans la poitrine... Des larmes d'extase paraissent : je sens — ils s'approchent — je les saisis et je les vois — les vers !

1891.

*
* *

— Pourquoi revêtir de notre image fragile les saintetés des mystères éternels et peupler les déserts des cieux, pareils à notre pauvre monde, par l'imagination ?

— Pourquoi enrichir de couleurs et de sons les traits de la beauté spirituelle ? pourquoi des tableaux de l'éternelle souffrance et les fleurs magnifiques du paradis ?

— Parce que le mortel ne lève ses regards vers le ciel que quand l'arc-en-ciel y brille à ses yeux émerveillés !

*
* *

L'œuvre, achevée, m'est déjà odieuse.

Comme si quelqu'un murmure toujours : Attends ! ton œuvre principale, elle est encore dans l'avenir, c'est pour elle que tu ramasses des forces !

C'est à peine si elle luit comme un petit nuage d'aurore pour effacer tout plus tard, toutes les joies passées ; — elle est bien plus loin la sainte Jérusalem, et tout ce qui fut — n'était qu'Antioche.

1887.

A S. A. I. LE GRAND-DUC CONSTANTIN

— Pourquoi troubler ma vieillesse? au repos je me suis disposé, j'ai fait la récolte de mes champs, j'ai abattu mes forêts, et si parfois une nouvelle branche pousse des vieilles racines, ce n'est qu'une chétive végétation qui n'a plus ni la grandeur, ni la passion des jours passés...

— Tout autour s'ouvre l'horizon sans limites, et caché autrefois par le feuillage, le ciel seul est au-dessus de moi dans sa splendeur silencieuse... Inattendu, votre vers arrive chez moi, dans ma solitude, et taquine le vieillard, comme le souvenir du printemps en hiver.

1887.



Tout ce qui faisait autrefois tressaillir le cœur dans la poitrine du poète ; tout ce qui lors de sa création a réduit en cendre son âme brûlée dans les tempêtes de la création, qui ne rencontrait de la foule égoïste du monde que des reproches, tout meurt, tout se flétrit, comme un bûcher qui s'éteint...

Si par hasard le vent, pour un instant, souffle un charbon par-ci par-là, le poète ne reconnaît presque plus lui-même ses œuvres... La joie de la première création, leur vigoureux élan, leur éclat, leur arôme, tout a disparu, et dans ce silence leurs titres mêmes résonnent comme des inscriptions sépulcrales !

Taciturne, confus, rongé par les doutes, le poète passe comme une ombre au milieu des meneurs de ce siècle froid, ayant presque honte des inspirations et des révélations des jours passés.

Mais de la génération suivante arrive un jeune homme, un poète : une seule parole de sympathie et le dieu s'est réveillé et la lumière a jailli ! Les images et les personnages se dressent, les paroles s'animent ; les peuples, les races, leurs voix, leurs triomphes, l'esprit qui les enflammait autrefois

tout — l'Éternité elle-même — tout s'anime — et l'âme du confrère aîné y reconnaît bien son descendant !

Oui ! La pierre solide s'éventera, par la rouille le métal sera rongé, mais dans le vers, versée, la flamme du cœur a trouvé une image éternelle.

O toi, choisi des Muses, ne crée qu'en écoutant les voix merveilleuses du cœur ; crée sans te disputer avec l'idole du jour et ne sois sévère que pour toi-même ! Ton esprit libre et ta personnalité se refléteront dans tes œuvres comme le type général de la famille des poètes.

1888.

AQUARELLES

LES VAGUES MORTES

La tempête a passé, mais terrible la mer de plomb gronde encore.

Les vagues, pareilles aux guerriers quittant le champ du combat, ne peuvent se calmer ; elles courent en désordre, se devançant l'une l'autre, et se vantant chacune de ses trophées : des lambeaux du ciel bleu, de l'or et de l'argent des nuages en déroute, des reflets de la rose aurore.

1887.

L'ORPHELINE

Aux sons des cloches matinales, quand les prairies sommeillaient encore dans la pénombre et que le ciel s'éclaircissait déjà, elle traversait le champ. Son cœur, dirait-on, chantait son hymne du dimanche, et le ciel et la terre semblaient lui répondre, — et elle leur souriait... elle chuchotait avec l'oiseau qui volait autour d'elle, et échangeait de tendres regards avec l'étoile du matin...

L'étoile orpheline est donc un peu sa parente ! Son éclat est d'une lueur aussi pure et mystérieuse que son âme ; perdue quelque part entre le soleil et les autres étoiles, elle ne brille de tout son éclat dans sa couronne d'or que quand elle est seule dans le ciel.

Dieu les protège toutes les deux — la petite sait bien que du haut du ciel l'archange invisible veille sur elle et que si un homme méchant ou un démon s'approchait d'elle, tout de suite il porterait sa main à la poignée de son glaive.

AU BORD DE LA MARMARA¹

Tout — les montagnes, les îles — tout est voilé par les vapeurs du matin... Comme d'un béat sommeil, comme d'un clair enchantement argenté le monde semble paré et rêve le bonheur... et avec le ciel la mer unie dans un commun éclat secoue à peine les perles des vagues alourdies. J'aime à m'enivrer dans l'espace de ce mirage et j'appelle avec délire mon canot impatient.

1887.

1. La mer de Marmara.

L'ALBUM D'ANTINOÛS

FRAGMENT DU POÈME DRAMATIQUE : *ADRIEN ET ANTINOÛS*¹

I

Un haut palmier, couvrant les toits d'un pauvre village...

Le soir, sur ce palmier un essaim de claires colombes arrive se nicher dans les branches.

Mais le jour à peine venu, d'un seul élan les colombes tressaillent et, pareilles aux perles tombées par terre, s'envolent de tous côtés dans le lointain sans bornes.

Mon âme — c'est le palmier, l'essaim des colombes — mes rêves dorés, qui, la nuit, de tous côtés, arrivent vers elles².

1. Dans le poème, Antinoüs est supposé être natif de Syrie, où passèrent diverses doctrines religieuses et philosophiques, en laissant leurs traces dans les esprits des habitants. C'étaient les doctrines de l'Égypte, de Babylone, de Judée, de la Grèce, etc.; toutes ces influences se reflétèrent dans l'âme impressionnable d'Antinoüs et dans son album, où il inscrivait tout ce qui frappait son imagination et où il notait aussi ses propres réflexions. (*Note de l'auteur.*)

2. Il existe, sur le même sujet, un délicieux *ghazel* de Théophile Gautier.

II

— Seul, sans forces, dans le désert brûlant, j'étais prosterné dans une angoisse mortelle. C'est alors que je vis ta sublime, ta tranquille image.

— Et je bondis : mon coursier et ma cuirasse ! Je suis fort de nouveau, je redeviens guerrier ! Où est l'ennemi ? à sa poursuite ou à sa rencontre ? Où est le laurier ? la couronne...

III

Au-dessus d'une rivière aux ondes rapides deux papillons voltigent, tournant l'un autour de l'autre ; ils ne voient que l'un l'autre. Une branche est portée par la rivière : ils se mirent dessus ; par de lents mouvements de leurs ailes ils tiennent à peine l'équilibre, ne se préoccupant que de leur amour.

— Mon amie ! la rivière — c'est le temps ; la branche — c'est le monde ; les papillons — c'est nous !

IV

Il n'y a pas de mort! — Hier Adonis était mort; hier les pleureuses sanglotaient sur lui; tout se couvrit de tristesse funéraire. — Aujourd'hui, splendide, il parcourt le ciel, et la terre se réjouit, en criant au dieu triomphant qui passe : Il n'y a pas de mort.

V

— Vous vous êtes perdues, brebis égarées; mais entendez-vous quelque part les clochettes des troupeaux, la corne du berger! Il paraît être près... Confiez-vous à celui qui vous appelle! Il vous conduira aux abondants pâturages! vers des sources limpides!

VI

— Tu ne vis pas pour la première fois en portant l'image de l'homme; tu renaîtras et tu mourras encore, en te purifiant de siècle en siècle. Enfin tu atteindras par ces migrations à la beauté sublime de la nature humaine; tu seras alors un fruit mûr et tu t'élèveras au-dessus de nous, comme une nouvelle étoile parmi les astres, au rang des dieux.

VII

Il était prosterné dans le désert brûlant, je partageai avec lui mon eau ; après, en marchant, il me tint des discours merveilleux. Il y a longtemps que cela eut lieu. J'étais bien jeune. Je ne me souviens plus de ses paroles. Une seulement vibre encore dans mon âme, — c'est qu'il faut aimer son prochain en s'oubliant soi-même et être à tout moment prêt à sacrifier pour lui son âme. Il me semble maintenant que cet étrange vieillard portait aux hommes la clef du mystère de la vie.

Brûlé par le soleil, il marchait pieds nus, couvert de haillons : je cheminai longtemps avec lui et je n'ai pas remarqué comment je suis entré dans une ville ; — là on m'introduisit avec lui dans une maison ; la table était servie, beaucoup de cierges, — et la maison était pleine de monde, et les visages rayonnaient d'un doux orgueil, et tous chantaient, — et je me sentis chez eux comme chez moi.

VIII

Regarde, oh ! regarde les cieux, quel saint mystère y passe silencieux et resplendissant, ne découvrant de ses splendeurs nocturnes que ce qu'il en faut pour que notre esprit cherche à sortir de sa captivité ; pour qu'il se grave dans notre cœur qu'ici tout est mal, mensonge et trahison, proie de la mort et de la pourriture, et que la félicité éternelle — n'est que là-haut.

QUESTION ÉTERNELLE



La liberté pour eux n'est qu'une vision...

Elle passe dans un brouillard doré, ils se pressent derrière elle pour l'atteindre et ce n'est qu'en elle qu'ils espèrent le salut des peuples...

Mais ce qu'elle est, la liberté, où se trouve-t-elle, ce qu'il y a de caché sous le voile d'or, — fascinés par le mot ils ne s'en préoccupent pas ! la vague les entraîne.

Ils perdent la vue et l'ouïe et c'est en vain que le Crucifié, en vue de tous, leur parle : « La liberté — n'est que dans le domaine de l'Esprit. »

CROQUIS

*
* *

Expérience ! dis-moi, de quoi es-tu si fière ?
qu'es-tu ? tu n'es que le fruit des erreurs et des
larmes, le souvenir des forces épuisées.

*
* *

Le vin nouveau fermente : il ne faut pas en con-
trarier la fermentation ; mais il exige des soins
sages, il lui faut des outres solides.

*
* *

Partout on entend : « Qu'y a-t-il de nouveau ? »
Mais réfléchis donc avant sur le passé ! tu y trou-
veras beaucoup de nouveau, crois-moi !

*
* *

La perfection de la forme, mon ami, dans l'art
ce n'est pas encore tout : il faut qu'une âme pure
m'éblouisse du dedans.

*
* *

Abandonne au temps le soin de venger la calomnie, le mensonge et les offenses : il a dans chaque âme des agents secrets.

*
* *

Mon ami ! les savants ne sont pas de tels dieux comme ils paraissent être.

Notre ignorance, — voilà ce qui souvent fait leur force.

*
* *

Tu dis que tu n'as pas d'ennemis — excuse-moi, je ne le crois : à combien du bien as-tu fait ? à combien as-tu aidé ? combien en as-tu sauvé ?

Sache-le, la reconnaissance aux âmes viles est un fardeau insupportable. — Et quant aux âmes élevées — en connais-tu beaucoup ?... Compte-les !

O MÉMOIRE DU COEUR !

TU ES PLUS FORTE QUE LA TRISTE
MÉMOIRE DE LA RAISON¹...

*
* *

O mer ! il existe quelque chose de plus sonore que toi, et de plus fort, de plus profond peut-être... Oui, le chagrin de mon âme t'attendait, te désirait — et enfin je suis seul dans le désert rempli par toi seule... Tu es en colère... Toute mon âme est ébranlée, quoiqu'il y ait dans la mystérieuse terreur une douce langueur, une révélation et un appel à quelque chose de nouveau...

Voici en ligne sombre une vague immense : en secouant, par-ci par-là, sa crête de perles, elle s'avance en brillant, avec fracas se précipite sur le rivage, s'effondre et recule déjà avec un grondement méchant de pierres et de cailloux, en étincelant des lambeaux de l'écume agile... Une autre lui succède et elles se suivent sans fin, et conti-

1. Pouchkine.

nuel est leur éclat, continuel est leur bruit... Je regarde, j'écoute, et mon esprit est abasourdi, impuissant à lier une idée, presque inconscient, se perdant dans ce bruit et cette splendeur...

O mon cœur ! si toi aussi tu pouvais laisser le fracas des vagues te débarrasser de ton chagrin, de tout ce qui gémit si douloureusement en toi, et devant quoi la mer elle-même, malgré tout son triomphe, dans son immensité, — est impuissante...

1887.



Passant en brouillard par devant les étoiles argentées, et devenant tout à coup transparente sous les rayons de la lune, une bande diffuse de nuages légers vogue dans le ciel à l'heure paisible de minuit... A cette heure tranquille, quand le fougueux élan des désirs et des aspirations s'apaise et que des essaims de souvenirs passent devant mon âme fatiguée, diffus comme ces nuages, venant Dieu sait d'où, de l'obscurité, de loin, des gouffres du passé, une vision après une autre. Mais au travers d'eux, toi seule, éclairant tout, toi chaste et pure, tu resplendis au-dessus de moi, comme la Providence vigilante, comme le délice de mes regards — seule comme la lune dans le bleu firmament, immobile au-dessus de cette vanité, au-dessus de ce mouvement stupide des nuages...

D'APOLLODORE LE GNOSTIQUE

I

— L'esprit du siècle est votre idole ; mais votre siècle n'est qu'un court instant. Les idoles tombent dans l'oubli, dans le néant...

— Insensés ! Votre esprit n'a-t-il donc pas compris qu'au-dessus de tous les siècles — il existe l'Éternité !...

II

Je crois en la raison et en la sainteté du Grand Esprit, je l'appelle Dieu. Je crois aux esprits innombrables évoqués par Lui à l'existence. Le monde est créé pour qu'ils puissent, étant incarnés, acquérir une force nouvelle dans la lutte passagère avec la matière, dans le chemin vers la perfection.

III

— Des chers qui sont morts, conserve dans ton cœur les claires images.

— Ils seront autant d'anges qui te protégeront dans les tempêtes de la vie.

IV

— Ne dis pas qu'il n'y a plus de salut, que par les chagrins tu es épuisé : d'autant que la nuit est plus noire, d'autant plus brillent les étoiles; d'autant que la douleur est plus profonde, d'autant Dieu est plus près...

V

— La Nuit Éternelle s'approche... Le cœur dans la crainte a tressailli... Je commençais à regarder plus fixement dans ces ténèbres terrifiantes... Tout à coup une étoile s'y montra, après une autre, une troisième, et enfin tout le firmament s'enflamma d'étoiles. Chacune d'elles me découvrait à tout instant une nouvelle beauté, et me pénétrait plus profondément l'âme, ainsi que je les pénétrais davantage... Chacune avait prononcé une parole, et chaque parole, je le sentais avec joie, trouvait un écho dans mon âme; elles disaient toutes que plus loin, quelque part, existe un Soleil Éternel, le Soleil dont la lumière leur donne et l'éclat et la beauté...

— Oh! que tu es pâle à côté de Lui, soleil de ma jeunesse! Comme il est futile et mesquin l'hymne que nous te chantions!

VI

ÉPITAPHIE

COPIÉE SUR UN TOMBEAU

— Le sort de celle qui repose ici ne fut point semblable au sort qui échoit aux autres mortelles. Oui ! Elle est morte — et elle vit en contemplant la lumière intarissable, toujours vivante pour ceux qui vivent ! Et celui qui la considère morte est mort, en vérité, lui-même !... O terre ! pourquoi t'étonner de cette ombre pour toi nouvelle ? que signifie ta peur ?

1882.

VII

O lumière douce du coucher, ô fin d'un jour sans nuage — n'es-tu pas pour nous le symbole d'une nouvelle phase de l'existence ?...

Le regard charmé s'émeut devant ton déclin, mais le monde des astres s'allume et brille toujours plus fort au-dessus de lui... Les pâles rayons de la conscience terrestre s'éteindront, — mais la nuit qui vient n'est qu'une interruption de l'existence : l'esprit, délivré des chaînes, regagnera son image primitive, et la mort, en vieille amie, soulèvera le rideau des mystères éternels, et lui rendra la vue, à travers les obstacles de la matière, de tout ce qui est spirituel dans la création ; bonheur auquel dans sa captivité charnelle il osait à peine rêver.

VIII

— Plus haut, plus haut dans le tréfonds du ciel
envole-toi, ô mon aigle, pour que le monde ter-
restre et étroit disparaisse de tes yeux !

— Soulève-toi dans ces parages, où, comme des
idées endormies, reposent les prototypes de la
création, dans la beauté de leur pureté.

— Dans le monde clair où résident les âmes
telles que le Créateur les a créées, des âmes qui
n'ont pas connu l'exil dans la chair humaine !..

1887.

IX

La poésie — c'est le sommet de la science, le triomphe sur le mal et la passion; c'est elle qui éclaire toute la création.

En elle — la Divinité.

Sentir une fois sa splendeur — c'est oublier pour toujours tout ce qui est terrestre et passager.

Ne vivre que d'elle.

Ne connaître qu'un seul délice : celui de sentir l'esprit se pénétrer toujours davantage de la plénitude et de la perfection de ses beautés.....

Le voici déjà presque envahi par elle; il ne reste qu'un instant pour recouvrer la vue, renaître là en s'unissant avec elle, — mourir ici !

X

Vous êtes en fêtes et réjouissances; le temple est brisé... Mais pourquoi, au clair de la lumière lunaire, ne passeras-tu pas sans terreur devant ses ruines?

Pourquoi, ému, devant le silence des cieux, attends-tu qu'il surgisse des apparitions ou des miracles d'une force ténébreuse et sans nom?...

1889.

XI

« A bas les idéals ! » — menaçante clameur, —
« c'est fini avec le mensonge de l'outre-tombe et
la peur ! Notre siècle n'est grand et glorieux, que
parce qu'il coupe tout à la racine et d'un seul
coup ! le monde n'attend le salut que de nous —
en avant donc — et sans pitié !..... »

Alors, comme un homme ivre, comme un
homme à peine réveillé, tu t'es proposé de tout
détruire en confondant le symbole avec la vérité
même... Enfant !... Ayant cassé le jouet, tu
rages de n'avoir rien découvert dedans !

Tu profanes l'altar et l'autel et le calice, —
mais est-ce donc en cela que le monde voit le
gage de l'Espérance, de l'Amour et de la Foi ? Ils
sont dans notre âme, comme l'esprit de la vie est
caché dans la semence de la fleur, et que peuvent-
ils contre eux, ton glaive couvert de rouille et
ton bras d'enfant ?...

XII

Des gouffres de l'Éternité, des profondeurs de la Création, aux questions brûlantes et à tes doutes, tu demandes, mortel, des réponses à l'instant même, et tu pleures et tu maudis le ciel, en fureur, parce qu'il ne répond pas aux cris de ton âme... Mais le ciel te regarde en souriant, comme une mère regarde son enfant capricieux, en souriant, — car il connaît tout, tous les mystères, et il sait qu'il est encore trop tôt pour toi de les connaître !

1892.

XIII

DERNIERS VERS D'APOLLON MAIKOFF

— Ascète ! autrefois dans le désert, devant la grandeur de la divinité, tu as prononcé en extase des paroles qui sonnent encore aujourd'hui : « La vie — n'est qu'un rêve, qu'un songe, qu'un mirage dans les sables nus ; dans la mort seulement — l'oubli complet de tout ce mensonge, le repos, le sommeil dans le sein de Dieu — et sans rêves. »

— Tu as raison, ô sage : tout ce monde est pourriture, tout est mensonge... Mais il y a donc quelque chose en nous, ce qui a soif de lumière, ce qui déteste tout ce mensonge, ce qui s'efforce d'entrevoir l'Éternité... Je sais qu'à toutes nos prières, le Temps, sans nous répondre, porte devant nous les événements, les générations, et qu'en nous enlevant dans son élan, il nous rejette dans l'abîme à l'instant suivant ; jusqu'à ma tombe je ne suis que la victime de ce jeu enragé — un Rien devant la Raison et la Force, qui ont lancé dans l'espace les mondes ; — mais une voix secrète me dit que ce n'est pas en vain que mon âme a aimé et lutté ici, qu'elle a en elle son *moi* vivant !

et que la vie n'est pas un rêve ou une vision. Non!
C'est un saint flambeau qui m'a éclairé pour un
instant le monde du ciel et de la terre, — et la
mort n'est pas la destruction de ce *moi* vivant, qui
est en moi, mais un nouveau pas, une ascension
vers les sphères plus élevées de l'existence!

1893.

POÈMES ÉPIQUES

LES ÉCHOS DE LA VIE

LE POLICHINELLE

A Naples — quand Naples était encore elle-même, quand elle était le paradis des lazzarones, des philosophes et des bandits expérimentés, des bandits de toute espèce, qui assassinaient et qui châtiaient, des bandits avec tonsure ou sans tonsure, dans cette Naples des temps passés, vivait un nain merveilleux... Tout petit, bossu, avec une grosse tête de lion, mais avec les pieds d'un enfant. Il ressemblait tout juste à un petit garçon qu'on aurait mis dans un grand masque comique : on voit beaucoup de ces figures sur les fresques de Pompéi.

Sa maman est morte de chagrin, en voyant dans la difformité de son fils un châtiment de Dieu pour les péchés des pères... Quant à son père, qui fut un sage d'un esprit quelque peu voltairien, quoique le hasard du sort lui donnât une profession douteuse (il guidait les étrangers dans l'étude de la beauté vivante de Parthénopée), il avait une manière de voir toute différente sur son fils.

Il disait que cet extérieur était un don de la fortune : avec elle Peppo arrivera sûrement à être premier majordome auprès d'un duc, page du roi ou jouet de chambre de la reine, — et il mourut dans cette persuasion, mais sa prophétie ne se réalisa point.

Peppo se nourrissait en copiant des rôles, ce qui lui donnait l'accès des coulisses dans les théâtres, et toute la journée il la passait à la bibliothèque. Et tout ce qu'il a lu, Dieu le sait. Ainsi que tout ce qu'il n'a pas lu ! Il étudiait tout : les historiens, les poètes, mais surtout le théâtre de l'Italie. De toute son âme il se plongea dans les mondes des Cléopâtres, des Assurs, des Mithridates, et il s'appropriâ l'élan, la passion, la grandeur, le pathos de ces dieux de la scène ; il a profondément senti, réfléchi sur toutes les positions, sur tous les mouvements du cœur, il a compris tout le sens, tout l'être de la tragédie, — de sorte que, quand il récitait, dans le cercle de ses clients, de pauvres diables comme lui-même, tous ces dieux devenaient toujours plus petits, plus petits...

Mais, en revanche, un seul personnage grandissait en proportions colossales, un personnage sans physionomie, sans forme, sans parole qui, muet, les détruit froidement, irrésistiblement, et que dans les tragédies on appelle la Fatalité. Et c'est à ce Moloch impersonnel, comme le disait un abbé, qui aimait l'écouter parfois, que Peppo vouait

une sympathie particulière; l'abbé plein d'enthousiasme disait maintes fois : « Toi, *caro mio*, tu aurais été sûrement le plus grand tragédien du monde, si seulement tu avais été créé dans des dimensions ordinaires, sans de trop grands défauts et sans excès; mais avec ces singularités, tu n'es bon qu'au rôle de Polichinelle. »

Que faire ? La misère ou — peut-être — la soif, comme il disait, de la scène et des planches, décidèrent de son sort — et Naples acquit en lui un Polichinelle tel qu'on n'en a pas vu depuis des siècles ! La foule se pressait dans le théâtre, la cour, la noblesse y allaient. Les prix étaient triplés. L'impresario jubilait. Dans toute la ville on ne parlait que de Polichinelle. Certainement le Vésuve n'a pas entendu à ses pieds un rire pareil, depuis les jours où il est devenu une menace continue pour la ville, et qu'il répète tous les jours aux hommes : « Amusez-vous et riez, tant que je vous en donne le temps ! »

Cependant, voici en quoi consistait l'énigme de ce rire. Peppino n'avait jamais l'intention de faire rire ! Dans son bonnet bouffonique de Polichinelle il jouait toujours ses rôles aussi sérieusement que si c'étaient les rôles d'Ajax ou d'Achille. Il abandonna la farce, donna une âme au Polichinelle. (Étant avec cela un merveilleux improvisateur, il intercalait dans ses rôles des tirades vibrantes, pleines de sentiment sublime, de pathos

et d'images gigantesques, dignes du pinceau d'un Michel-Ange!) Il était sincère, mordant et passionné, mais tout cela, avec sa laideur terrible avec ses jambes tordues, avec ses petits bras, sa bosse, ne provoquait dans le parterre que des éclats de rire!

Il s'oubliait, s'abandonnait tout entier au torrent des sentiments, à l'idée dominante et s'attendait à provoquer des larmes, de l'extase, peut-être même un repentir général; mais ce n'était que ce rire imbécile, ces cris fous! La police elle-même ne s'indignait pas, quand il parlait dans ses vers ardents de la noblesse du cœur, de la « sainte » liberté! Parfois, tout triste, avec pitié regardait-il dans le parterre, comme dans un gouffre rempli de mille monstres rians, et sa tristesse, sa pitié s'exprimait en lui avec une telle grimace que les rires et les cris du parterre redoublaient; alors, n'étant plus maître de lui-même, il se jetait vers la rampe et, dans sa fureur, il commençait à menacer et injurier la foule: « O gouffre grondant de banalité! Monstres! Non! Jamais je n'aurais échangé votre difformité contre la mienne »; il criait et on riait plus fort! Alors, en dépit des ignorants, il se mettait à faire des cabrioles, des sauts, et les applaudissements n'en finissaient plus! A peine le rideau tombé, le directeur le reçoit dans ses bras: « C'est bien, maëstro, c'est cela! Injuriez-les et pleurez! Sur-

— tout pleurez beaucoup ! Tant mieux : la recette est immense ! nous serons des richards ! » Il a juste le temps de jeter au directeur : « porco ! » que cent bras l'enlèvent déjà, et il a beau se débattre, ruer ; mais avec des chansons, des flambeaux, on l'emporte jusqu'à sa locanda, où, enfin, retrouvant sa liberté, il se jette sur sa pauvre couche et pleure, pleure amèrement de chaudes larmes !

Naples s'extasiait. On raconte même que les membres de l'Inquisition venaient souvent l'admirer clandestinement, dans des loges grillées, et riaient de bon cœur, d'un rire bénin. Mais lui, l'idole et la divinité de la foule, Peppo, de toute son âme, se mit à détester et Naples et la scène ; et il l'aurait depuis longtemps abandonnée, si elle ne lui procurait pas la possibilité d'injurier la foule en face, de lui répéter chaque jour qu'il n'y a qu'une chose qu'elle comprend, absorbe et adore : les macaronis !

Ainsi il le disait lui-même, mais peut-être y avait-il un autre nœud secret, mais puissant, qui l'attachait à la scène : — c'était la charmante, l'angélique Colombine, qui, elle aussi, avait un beau et vrai talent. C'est lui-même qui a déniché cette Colombine au San-Carlo, parmi de simples figurantes ; il l'a instruite, il l'a formée ; en un mot, comme on le dit, — il l'a créée ! Seule, Colombine, parfois, ne remarquait pas sa monstruosité : Oh ! les merveilleux moments !... Elle

reste à demi couchée sur un sofa et lui, il lit : la chambre se transformant, petit à petit, en un palais, se remplissait de héros, de rois, de reines, quelque chose de surhumain ou de divin les fait briller d'une majesté colossale au-dessus du crépuscule de la vie ordinaire.

Et tout à coup, dans ces forces gigantesques, elle entend quelque chose de familier — l'amour, qui voltige comme une colombe au-dessus d'un précipice... son cœur se serre plein d'angoisse, elle le regarde toute fiévreuse, et, en le suivant, elle ne voit plus le lecteur... Seulement, quand il a fini, quand le mirage brillant s'est lentement dissipé, et que la mer fougueuse de passions s'est retirée — à la place de la beauté, de la splendeur, de la majesté, elle aperçoit subitement devant elle ce nain absurde et quelconque; alors de ses lèvres, involontairement, s'échappe presque avec douleur et regret : « Ah! Peppo, pourquoi es-tu si vilain! » — « Fatalité! » — lui répond-il.

Oui! c'était une terrible fatalité! Il sentait que si une fois il se laissait aller et, de sa propre personne, lui parlait de son sentiment vivant, pleine de dégoût Colombine s'exclamerait et s'écarterait de lui comme d'un reptile! Il a compris que seulement en s'effaçant complètement, il pourrait rester auprès d'elle, et il s'est fait en effet tout à fait indispensable : il devint son précepteur, son ami, son domestique; derrière elle

il portait son châle, faisait ses commissions, même plus il lui servait de femme de chambre, assistait à sa toilette, lui serrait le corset, et chaussait le plus gracieux des pieds. Il supportait sa migraine, ses caprices, en un mot il fut pour elle ce que Naples et l'impresario furent pour lui-même, et aussi il l'aurait pu appeler la « méchante Colombine » comme on l'appelait le « méchant nain » : il recevait aussi des coups d'éventail et de soulier comme lui-même lançait des pierres dans la rue, ou des mots sur la scène, qui lui attiraient parfois des pierres ! D'elle il supportait tout avec résignation, presque avec délice, de sorte que ses souffrances, sur la scène, s'effacèrent jusqu'au dernier plan.

Il ne pouvait pas supporter une seule chose, une fantaisie de sa souveraine ; il concentra toutes ses haines sur l'arlequin. Cet arlequin était toujours, grâce à la même fatalité, doué d'une belle prestance, d'une négligence élégante, qui sied tant à l'artiste, et d'une perpétuelle haute opinion de sa personne. Il rendait folles toutes les femmes ; — pour lui des marquises, des duchesses se disputaient, pour faire avec lui une promenade sur la Chiaja dans un brillant phaéton... ce n'était rien encore tout cela ! Mais Colombine ne voyait et ne rêvait que de ce chérubin ! En vain le malheureux nain lui répétait que l'arlequin était un fat sans talent, un vantard, qu'il était bête, colossalement

bête!... « Écoute seulement comme il chante! où met-il les accents? Oh! horreur! Sur les prépositions et les conjonctions! N'est-il pas évident qu'il manque de cœur! Et s'il te fait la cour, diva, c'est parce que Naples est folle de toi, que tu y es reine, c'est parce que les ducs, les nobles et les banquiers ne demandent qu'à dissiper avec toi leur fortune. »

Mais tout fut inutile! La passion ne lui donne pas de repos! On ne l'écoute pas; on lui ordonne de suivre partout l'arlequin, comme une ombre; la tenir au courant de ce qu'il fait, à qui il a parlé, lui arranger des rencontres avec lui et faire le troisième personnage à ces rendez-vous. Ah! tout ce temps il vivait dans la crainte d'une tempête. — Quand parfois il apportait de mauvaises nouvelles — « tu mens, tu mens! » criait Colombine: « vous vous mettez tous contre moi, diables, monstres! Je t'étranglerai, monstre! Retire-toi de ma vue! » Et la diva, comme une tigresse, se jetait sur Peppo: « Va-t'en, vaurien! » On court après lui, on le met à la porte, et de l'escalier on lui jette une pantoufle dans le dos... lui, du reste, restait en bas dans le porton, car il savait qu'on viendrait le chercher et il apparaissait: on faisait nuit dans la chambre; la diva était dans le lit, prête à mourir tout de suite dans des crampes terribles: des pleurs et des gémissements. « Voilà, lui dit-on, dans quel état tu me mets, cœur de pierre. »

Comme un chien, qui se sent fautif, rampe vers son maître en tournant sa queue, en baissant la tête, il se glissait tout doucement vers Colombine, demandant pardon, se mettant sur un petit tabouret, la consolant, la suppliant de ne pas attenter à ses jours, justifiant l'infidèle, et jurant que c'est lui qui a menti, qu'il est la cause de tout, qu'il ira le chercher tout de suite, qu'il le trouvera et l'amènera... Et la diva revenait à elle. Les pleurs cessaient et une main se tendait vers lui... Il partait chercher le bellâtre, l'amenait et la diva les recevait déjà bien portante, coquettement vêtue, resplendissante de sa beauté, comme le soleil après la tempête — et Peppo devait se réjouir comme elle !

Enfin le jour de leur mariage fut fixé. Toute la troupe y prenait part. Tout ce qui faisait rire Naples, tout riait. Mais le convive le plus bruyant était le Polichinelle ; à la santé des nouveaux mariés il portait des toasts, il lut un épithalame composé par lui-même en leur honneur ; il riait, mais, quand les convives s'en allaient, il s'est esquivé dans une ruelle quelconque. Il marcha à droite, à gauche, ne sachant pas où il allait, ne voyant rien dans la nuit, jusqu'à ce qu'il fût près de la mer orageuse, et là, près des vagues grondantes, il s'arrêta...

Que fit-il là ? Les ténèbres l'ont caché : la nuit était noire comme une tombe et dans l'obscurité

on n'entendait que le fracas de la mer; un vent brûlant soufflait de l'Afrique, on eût dit des milliers de démons et de furies qui se précipitaient dans les maisons, ployaient les arbres, hurlaient et, à leur aide encore, volaient des gouffres de la terre, du cratère du Vésuve, dans des cascades de flammes et des nuages de fumée, les forces infernales... Tout autour les lazzarones s'enfuyaient de leurs gîtes sur le rivage et longtemps après gardaient souvenance de cette nuit d'enfer, « Notte d'inferno ». Dans les hurlements de la tempête ils entendirent des gémissements et des malédictions terribles; et seulement à la protection de la sainte Vierge ils devaient leur salut. Que faisait donc Peppo, là, sur la terrasse qui donnait sur la mer? Même lui-même ne l'a jamais pu dire... Comme si son esprit flottait dans l'espace, dans ces souffles africains, en voulant briser tout, la terre et la mer, et seulement vers le matin retourner dans le petit corps... Il vit, autour de soi, des barques brisées et les lambeaux des herbes marines éparpillées sur des rochers humides et sur le sable mouillé. Les ondes se calmaient. Et une fraîcheur venait en brise du nord, pleine d'aromes suaves des champs et des villas fleuries du Pausilippe, et un voile argenté couvrait la ville, le lointain et le ciel.

Quand, aux cris des ânes et des vendeurs, Naples s'est réveillée pour prendre le café, Peppo, tout souriant, se présenta le premier à l'heureuse Co-

lombine avec ses félicitations et un immense bouquet. La journée se passa comme une fête. Les visites affluèrent. Pour le dîner on est allé à Capri. Peppo avait l'air de célébrer une grande victoire... ensuite tout rentra dans l'ordre habituel, comme avant. Il était devenu pour Colombine peut-être même encore plus indispensable dans les soucis pénibles que lui donnaient le ménage et le mari. Il était le parrain et la bonne de ses enfants... Mais, malgré toute la peine qu'il se donnait, il n'a pas pu à la charmante diva créer le bonheur ; elle maigrissait, elle pâlisait et enfin elle dut s'aliter. Son époux ne se conduisait pas trop bien. Il ne pouvait pas se ranger et ne voyait pas dans le mariage des liens pour son cœur volage. Il ne vivait presque plus dans la maison. Le Polichinelle restait seul, nuit et jour, au chevet de la malade.

Une nuit, elle se trouva plus mal que d'habitude. Avec effort elle s'adressa à lui : « Tu n'abandonneras pas mes enfants ? » dit-elle. Elle lui tendit la main et lui sourit... Oui ! Elle sourit comme jamais elle ne lui souriait ! Peut-être sa vue se couvrait déjà d'un voile et ce n'était plus un nain. — Non ! c'était son âme qui se présentait à son regard spirituel — et le pauvre Peppo faillit étouffer de bonheur... Mais, ô Dieu ! voilà que sa main devient plus froide dans la sienne... le regard est immobile... un silence... il attend... elle ne prononce plus un mot... La lueur de la lampe se pose

si tranquille et douce sur sa pâle figure... pas un cheveu qui remue, pas une boucle de ses cheveux éparpillés sur l'oreiller.

Vite il tâte le pouls, approche de ses lèvres un miroir... elle ne respire plus ! Le doute n'est plus possible ! Colombine, sa vie, sa gloire, sa divinité — est morte ! il bondit comme un fou. Un cri furieux sort de sa poitrine, il se précipite à droite, à gauche, à tout renverser, à tout briser, tout !... les candélabres, les miroirs, les porcelaines... Enfin, au milieu de ces débris, il s'arrêta devant le corps refroidi, et joignant en désespoir ses mains, subitement il s'écria : « Comme je t'aimais ! » Et sur la place, au pied même de son lit, il tomba sans connaissance et on ne le retrouva que mort. Naples les pleura, mais peu après tous se calmèrent quand la science eut déclaré que Colombine était morte de « phtisis » et lui de « ruptura cordis » !

LA GRAND'MÈRE ET LE PETIT-FILS

Dans la bible de la grand'mère, une fois le petit-fils aperçut une fleur : — « C'est un petit souvenir que vous avez là », dit-il en souriant.

Si, toutefois, il pouvait parler, peut-être tout un roman pourrait-il me narrer... Il y aurait un mari tyran,

Une nuit, un rossignol et la lune, d'un rendez-vous l'heure fugitive... Dans les temps d'alors il y avait donc aussi beaucoup d'aventures ?

— C'est un péché de se moquer de la vieillesse, répond la grand'mère au petit-fils ; qui aurait pu me la donner, cette fleur, si ce n'est ton grand-père ?

— C'est une fleur du grand-père ? reprit le petit-fils ! Je l'ayoue, jamais je ne l'aurais pu deviner ! grand-père ! un homme si sévère !

— Il était jeune, le défunt !... Et moi donc alors... le vent soufflait dans mes idées !... J'étais jeune aussi...

Une fois, au printemps, nous sommes allés à la pêche des sterlets, près de notre moulin, dans le bois... mon père avait avec lui beaucoup d'invités...

Je restais sur le pont ; autour de moi les jeunes

gens me parlaient de ma beauté; que pouvait-il venir à l'esprit? Le torrent sous le moulin tremblant bouillonnait, furieux, en vagues écumantes. j'ai peur en y pensant même maintenant.

Voilà que dans l'eau je jette une fleur! — « Celui disais-je, qui se jette du pont dans le torrent et ma fleur me rapporte;

Celui-là sera mon cavalier!... » Tous se mirent à rire autour de moi; seul un officier tout droit du pont se précipita dans les vagues!

Je faillis m'évanouir. Les gens se jetèrent vers les barques, vers la rivière... Mais tout à coup nous le voyons qui surnage en tenant ma fleur dans la main...

Il me la tendit: Je suis prêt, dit-il, à vous donner ma vie!... Voilà comme il était brave! Oui, il n'aimait pas à plaisanter!

C'est alors que je connus ton grand-père... peu après je l'épousais... C'était un homme!... Oui!...

D'un siècle passé il était un des piliers, c'était un grand seigneur! Combien de domaines il avait, de villages! Beau et bien fait

Il portait sa tête haute, comme un aigle! Partout il fut le premier! Combien de monde il nourrissait! Et lui-même il vivait comme un roi...

S'il m'emmenait en visite, d'or, de perles et de soie, comme une reine, il me couvrait toute, comme si c'était pour la montre!

Six beaux chevaux avec peine on tenait par la ride, le cocher était un gars des plus forts, et les eiduques !...

Ainsi je vivais près de lui, que jamais personne n'osa offenser, même d'une simple parole : il n'aurait pas vécu, l'impertinent !

Oui, c'était un homme !... Maintenant la race n'est plus la même ! Ce n'est plus le même siècle, les gens sont devenus petits...

— Grand'mère, interrompit le petit-fils, j'ai souvent entendu les vieux parler de grand-père ; il n'était pas tout à fait comme vous le dites.

Il était un hautain richard ! Il vivait en pacha asiatique ; juge et bourreau en même temps, la nuit il s'en allait parfois en brigandage.

Plus d'une fois la justice l'accusa de meurtre ; certes, dans ces temps, chez nous le puissant se moquait de la loi !

Il s'enivrait nuit et jour ! à la maison vivait tout un harem ! Quant à vous, toute votre vie sous clef, vous trembliez de peur devant lui.

Comme si vraiment il vous aimait ! Mon Dieu ! comme un forcené il a mangé votre vie et celle de vos enfants !

Pour un mois ou deux il s'est adouci : pendant le premier temps de la passion, il fut tendre avec vous, comme un lion avec sa jeune lionne !

Mais après, quand la passion fut apaisée... grand'mère ! mon cœur se déchire quand j'y

pense... que de souffrances vous avez supportées

Croyez-moi, je vous aime comme une mère pour votre vie pleine de douleurs. Pourquoi me le cacheriez-vous? Mon grand-père était un méchant homme!

L'aïeule secoue sa tête et répond à ces paroles

— Qu'ai-je à parler avec toi? Tu n'y comprendrais rien!

Elle tricote, la vieille, son bas; elle tricote et se tait, et sur la fleur desséchée, elle jette à la dérobée des regards attendris.

Le petit-fils regarde la grand'mère... il est bien étonné en voyant tout à coup des larmes couler lentement de ses yeux ternis...

Enfant dans la vie, il ne sait pas encore comprendre le cœur! Il n'a pas encore eu le temps d'éprouver comment le cœur peut pardonner;

Comment à travers les douleurs passées, les chassant comme des ténèbres, seul le doux moment, toujours plus doux, de loin l'éclaire;

Et, comme un saint idéal, auréole l'image de celui qui tortura le cœur qui l'a tant aimé.

LES SIÈCLES ET LES PEUPLES

LE CONCILE DE CLERMONT

Ce n'est pas pour célébrer une noce, un festin, ce n'est pas, à un tournoi guerrier, pour briller de leurs armures et de leurs chevaux, qu'à Clermont et montueux sont accourus les preux de toute la terre. Comme un champ parsemé de fleurs, toute la place, pleine d'hôtes, se soulevait en masse humaine comme en vagues roulantes. Le rayon du soleil faisait briller les bannières, les écharpes, les panaches, les chasubles, les armoiries et les rubans, les devises et l'azur, et la pourpre et le métal.

Sous un baldaquin enrichi d'or, au milieu du clergé, en souverain, le pape siégeait, tiare en tête; près du trône — les ducs, les barons et un rang de cardinaux rouges; autour d'eux — la défense des faibles — se tiennent en foule les chevaliers: en cuirasses bigarrées, les Italiens, le lourd Teuton, et le Breton roux et le Gaulois, sybarite téméraire, et avec des casques empanachés les Espagnols; à

l'écart se tient un vieillard qui a osé secouer les liens de la papauté : c'est l'hérétique converti de la Toulouse fanatique ; ici un rang de Normands audacieux, comme masqués de leurs casques pesants, avec leurs lourdes hallebardes. Sur les toits s'étant massé, le peuple les appelle tous par leurs noms : ce sont des lions, des léopards, des aigles, des ours, des faucons ; on dirait que la nature même leur a forgé ces surnoms terribles pour immortaliser leurs prouesses !

Au-dessus d'eux, comme une volée de cygnes descendus sur un rivage vert, brillent tout autour, dans les loges, les femmes, en soie, en dentelles crénelées, en diamants, en perles laiteuses. A peine on entend un murmure dans l'assemblée. Depuis longtemps une rumeur extraordinaire portait à travers le monde des paroles mystérieuses et des légendes obscures. On voyait une croix dans le ciel. Un gémissement venait de l'orient. L'aurore, — d'un fleuve sanglant avait l'aspect. Au milieu des pâles étoiles, comme humaine était la face de la lune et versait des larmes, et autour tourbillonnait une fumée enténébrée... On attendait quelque chose de terrible, on se préparait à écouter la voix de Dieu — et les cloches de toutes les églises sonnaient une alarme menaçante.

Tout à coup le son des cloches a cessé, et sur les marches du trône du pape, un humble

pèlerin fléchit le genou. Avec amour le béni de la sainte croix le pontife... Après avoir interrogé le ciel, le pèlerin parle aux foules :

« Un humble mendiant, un captif évadé, se trouve devant vous, ô puissants de la terre ! Obscur et médiocre est mon sort ; mais une autre volonté me meut. Ce n'est pas moi que vous couturez, ô rois ! Dieu lui-même, régnant sur nous, s'est abaissé vers ma pauvreté et m'a ordonné de me présenter devant vous pour vous raconter, dans la simplicité de mon cœur, la captivité et les souffrances que j'ai éprouvées et que j'ai vues. Toute ma chair est déchirée, le dos garde les traces de la courroie et les plaies n'ont pas de guérison ! regardez sur mes bras, les fers, les bracelets sanglants. Dans les prisons obscures et humides, sans consolation, sans aucune pitié, j'ai passé les années de ma jeunesse ; j'ai creusé des fossés en faisant sonner ma chaîne. J'ai traîné des pierres par le désert brûlant, parce que je croyais au Christ ! Voici mes mains... Mais en silence vous baissez vos yeux ; sur vos visages sévères, je vois rouler une larme de compassion... O hommes, hommes ! Ces plaies vous ont troublés pour une courte heure ! Oh ! enfants impressionnables ! comme les larmes sont faciles chez vous ! Faut-il donc pour vous toucher que les souffrants se présentent à vous en mendiants ? Pour vous persuader faut-il laisser vos doigts

toucher les plaies? C'est alors seulement que de ces douleurs surhumaines, de ces souffrances inouïes, de ces tortures cruelles vos cœurs seront émus!... Et il y a des millions de ces martyrs dont vous n'entendez pas les gémissements, et vers lesquels l'horrible musulman arrive comme auprès d'agneaux tremblants, et en emmène sans empêchement des foules en esclavage; devant les yeux d'un frère il étrangle le frère, il égorge dans le sein des mères des enfants pas encore nés, et des bras de leurs mères arrache les filles pour la débauche...

« J'ai vu des malheureux, désarmés, traînés à travers les sables; j'ai vu des vieillards retardataires, des femmes malades, qu'on fouettait avec un fléau sur les jambes; et le Turc courait dans le désert comme un conducteur devant son troupeau. Mais un moment — qui est encore présent à ma mémoire, moment béni de ma vie — quand à travers les brouillards transparents du matin apparurent à nous, couverts de chaînes, les temples sacrés de Jérusalem privés de leur croix! l'angoisse et les gémissements se sont calmés, et en oubliant que nous n'étions que poussière et corruption, nous glorifiâmes Dieu en vue des anciens murs de Sion, où nous attendaient l'esclavage et la honte. Unis par l'angoisse, par l'exil, le Latin et le Grec s'embrassèrent tout comme des fils de la même famille, jurèrent de souffrir avec

résignation. Et le Grec nous donna un grand exemple. Un Turc sauvage sautant de son cheval trappa d'un fouet strident un prêtre qui chantait un psaume : il continua de chanter et ne sourcilla point ! Le misérable renversa le martyr et lui arracha la barbe..... Nous secouâmes nos chaînes en gémissant — et le martyr par les paroles de l'Évangile glorifia le triomphe du Seigneur ! Les assassins jetèrent sur nous son corps découpé en morceaux : nous les avons gardés pieusement, et, en priant pour son âme, dans la prison où nous souffrions nous-mêmes, avec nos mains nous avons creusé une tombe et dans le sein de la terre sacrée nous avons enseveli ces tristes débris. Le martyr ne se dressera pas devant vous pour mettre à nu ses plaies, pour obtenir de vous une larme de compassion et l'amour ! hélas ! Les saintes victimes de la férocité infernale n'ouvrent pas leurs cercueils !

« Non, cette race ne viendra pas vivante auprès de vous, de ses coreligionnaires, le peuple priant le Christ ; seul, le peuple porte le fardeau de la croix, seul il porte l'épine du Christ ! Comme l'esclave de l'Évangile, couvert de blessures, il reste prosterné dans le désert, exténué, sans forces... Attendez-vous donc qu'un samaritain étranger lui donne à boire tandis que vous, guerriers, ayant des paniers pleins de vivres, vous passeriez devant lui comme des aveugles ? Mais non, ils sont sacrés encore

pour nous, l'amour et la justice sur la terre ! Je vois l'effroi se montrer sur votre noble et vaillant front !

« Lève-toi, ô armée du Christ ! Guerre implacable aux musulmans ! Qu'avec fracas s'effondre en poussière — l'édifice du mal et de l'astuce — leur royaume si pesant aux épaules des chrétiens ! Brisez les fers des enfants du Christ, donnez-leur à respirer une nouvelle vie ; ils vous attendent, pour vous embrasser et baiser le bord de vos vêtements ! Allez-y ! comme des anges de vengeance ! En chassant du temple avec un glaive flamboyant les troupeaux de mécréants, rendez à Dieu la maison de Dieu ! Les peuples y chanteront pour vous des psaumes de reconnaissance, et pour vos morts les anges tresseront en couronnes les palmes du martyr ! »

Il se tut. En réponse ce fut comme si des tonnerres roulaient dans les montagnes. C'était une même clameur dans toutes les bouches : « Allons, laissons nos femmes et nos maisons ! » Et dans un attendrissement pieux, tout autour les durs barons pleuraient, en extase, comme des femmes ; l'ennemi embrassait son ennemi, le vaillant serrait la main du vaillant, comme un lion ayant soif de combats. Pour le triomphe de la cause sacrée les dames arrachaient de leurs mains l'or et les perles ; les mendiants même donnaient leur obole ; la joie de tous était radieuse ; les timbales l'an-

nonçaient et dans les cieux la répandaient les cloches de toutes les églises.

C'est ainsi qu'autrefois les peuples latins, au nom de la fraternité et de l'amour, allaient dans des guerres lointaines. Le courage bouillonnait dans leur sang. Méprisant Judas et Crésus, ne respirant que l'amour de la gloire, sous cet acier et ce fer habitait une grande âme. Et les hommes créés par elle nous semblent autant de colosses, dont ni le glaive ni la foudre ne briseront les poitrines de pierre. Alors nous ne prenions pas les armes pour nous mettre dans les rangs de l'armée sacrée. Isolément, loin des frères, nous faisons séparément notre croisade. Déjà le sein sans fond de l'Asie, comme un volcan s'embrasant, nous envoyait des millions de ses fils : un ouragan brûlant soufflait ; le steppe se démenait comme un océan : — c'est que l'Orient était gros de Tchinguiskhan ! La Russie était alors la seule sentinelle d'avant-garde de l'Europe et son sang coulait déjà pour la foi... Pas pendant longtemps le cri « Jérusalem » n'émouvait profondément les chevaliers ! Le gémissement de l'Orient chrétien s'assourdissait toujours pour eux ! La Russie périssait : elle implorait en détresse les chrétiens ; mais comme Joseph aux Agariens elle fut vendue par ses frères ! Byzance tomba avec fracas ; la famille des royaumes slaves la suivit ; on érigea des colonnes avec les os et les crânes des

héros ; — pour la gloire du Saint-Évangile les fils de Louis le Saint n'allaient plus sauver Byzance. Du frère s'est détourné le frère...

Nous, nous sommes des Croisés dès le commencement ! La horde tartare nous déchirait en lambeaux, elle nous brûlait, mais mieux valait la mort que la honte ! Sur le sang des martyrs la Russie grandissait et croissait ; en vengeresse elle s'est levée, et, fidèle à elle-même, elle part aujourd'hui pour la guerre dont elle a fait vœu. Pourquoi donc ses frères de l'Occident, oubliant leurs prouesses d'autrefois, lui envoient-ils des folles malédictions, pareilles au grincement des démons ? Pourquoi donc avec ennui et inquiétude nous regardent-ils de travers ? Pourquoi donc leurs flottes partent-elles contre nous, menaçant de nous anéantir ? Pourquoi?... Parce que nous avons grandi, que dans leurs élèves ils ont aperçu des rivaux, que ce n'est plus une plaisanterie : que parmi eux nous exigeons témérairement les droits de citoyens ! Nous ne sommes pas des intrus. Nous construisons un temple encore inconnu aux siècles ; dans un espace immense nous en avons posé le fondement ; devant lui pâlissent les puissances anciennes. Des forces nouvelles, et de la nouvelle gloire, le jeune soleil les effraie !

Pour achever ce temple nous avons le courage, nous avons la foi, il y a une force en nous ; tous les biens de la terre, nous sommes prêts à les

sacrifier pour lui... Notre destin est d'achever ce que l'Occident a commencé, et dès maintenant Dieu nous a choisis pour accomplir sa sainte volonté, car sous l'étendard de la Croix nous ne faisons pas les hypocrites et d'un baiser de pharisien nous n'embrassons pas le Christ ! Et peut-être nos ennemis prévoient-ils que, de la Russie glaciale, une race inconnue de géants fondra sur eux avec une soif inassouvissable d'immortalité, de gloire et de bien, — géants comme le monde en a vu un, jadis, en la personne gigantesque et justicière de Pierre le Grand.

1853.

JAMAIS !

PREMIÈRE RENCONTRE DES SLAVES ET DES ROMAINS

Le rapide Danube roule ses vagues, largement il a répandu ses eaux ; près du Danube une ville claire s'est perchée sur une haute montagne. Le roi romain établit son camp devant la ville ; en rang, sans fin, les tentes blanchirent les rives. Sur le trône le roi est assis en manteau de pourpre ; autour du trône, comme une forêt, se dressent les lances et les haches.

De son trône le roi romain parle à des ambassadeurs ; des gens inconnus se trouvent devant ses yeux, l'un plus beau que l'autre : les cheveux d'or bouclés tombent en abondance sur leurs épaules, les yeux sont bleus. Tous se ressemblent de la même beauté et de la même force, comme si à tous la même mère a donné naissance. La naissance leur a donné une même mère — la terre natale, qui par les versants de la Tatre s'avance jusqu'aux vagues du Danube et, de l'autre côté, jusqu'à une autre mer, à mi-nuit et vers l'orient, où, dans le saint espace, elle a préparé des prés, des vallées

et des forêts, comme un saint berceau pour une gloire immense !

Une tribu slave les a envoyés, ayant décidé en conseil de rencontrer le roi romain en bienvenu et avec amitié. Ils ne sont pas prosternés devant lui dans la poussière, ils n'embrassent pas ses pieds dans une peur servile ; mais ils lui offrent le don de Dieu — le pain et le sel de leur pays. Et au grand roi, ils tiennent un semblable discours :

« Tout notre peuple, les anciens et les princes nous ont envoyés pour que nous te souhaitions, ô roi, la bienvenue. Tu es notre hôte, dès que tu franchis notre seuil ; nous sommes des Slaves ; ce pays nous est donné en apanage par Dieu. Largement il est par Lui pourvu de l'abondance venant du ciel : celui qui n'est pas paresseux y trouve son morceau de pain. Beaucoup ou peu — ce que nous possédons nous suffit, pourvu que nous semions sur nos terres à nous et récoltions ce que nous avons semé.

« S'il vient un étranger chez nous, pourquoi et d'où il vient, nous ne lui demandons rien, au nom de Dieu la porte lui est ouverte ! Sois le bienvenu ! Qu'il soit des nôtres ou étranger, toujours est prêt pour l'homme passant, sur la table, le don de Dieu. Tous vivent librement ici ! une loi est donnée par Dieu aux Slaves : grand péché est d'être esclave, mais plus grand est le péché d'être seigneur ! Ces péchés n'existent pas chez nous, il n'y en a pas

dans tout le peuple ! à tous est ouverte la voie vers la gloire et la liberté !

« Certes, comme au printemps les neiges tombent dans la vallée, l'ennemi féroce envahissait notre pays, comme tombé du ciel ; il s'établissait ici et croyait pour toujours nous tenir en esclavage, semer et labourer des champs par nous et faire paître sur nos champs ses juments — mais c'était une illusion ! toute la terre se soulevait d'un bout à l'autre ! et demandait : où sont ceux qui ont forgé des chaînes pour nous ? Où sont-ils ? demande-le ! Nous sommes là, et eux — ils ont disparu ! Telle est la loi établie inébranlable dans les siècles : n'importe qui soit l'ennemi, l'étranger, et d'où qu'il vienne le conquérant du monde, — ici s'arrêtera son cours, ici, dans la terre slave, il se bâtira lui-même son cercueil !

« Tu te trouves maintenant, ô roi, près de notre frontière. Que nous apportes-tu dans ta main, le glaive ou la paix ? Si c'est le glaive, des glaives nous en avons aussi ; et s'ils sont bien tranchants que Dieu te préserve de l'apprendre ! Mais si tu arrives chez nous comme hôte, avec la paix, avec une bonne parole, nous te recevrons avec gloire et te reconduirons avec honneur ! Nous t'offrons le pain et le sel et te prions de les accepter aussi honnêtement, comme à toi, ô roi, nous les offrons. »

Le roi refusa le pain et le sel et sa face s'as-

sombrit ; une colère vive s'alluma fièrement dans ses yeux ; aux ambassadeurs slaves, de son trône doré il adressa, en levant sa tête, une telle parole : « Le soleil marche sur le firmament, et vers lui se tournent tous les yeux ; de lui vient toute la vie et la lumière, sans lui — les ténèbres de la nuit. Entre lui et la créature il n'y a ni discussion ni négociation ! Comme le sort, pour tous son pouvoir est inévitable. Le souverain du monde — c'est Rome, et moi — je suis le souverain de Rome ! Parmi les peuples de l'univers, y en a-t-il un seul qui, ayant osé un moment lui résister, n'ait pas disparu de la face du monde ? Tous s'inclinent devant lui et en puisent leur vie. Inclinez-vous donc aussi ! J'arrangerai votre pays : ici j'installerai des Romains ; et vous, je vous emmènerai avec moi, les anciens à Rome et les jeunes tout droit dans mes légions ; soumettez-vous et vous aurez la paix, l'honneur et les lois. Sinon je vous chasserai tous avec vos familles devant moi, comme un troupeau ; je vous attellerai aux charrues et je labourerai la terre avec vous ! Comme des chiens je vous attacherai aux chaînes près des portes, par milliers je vous jetterai en pâture aux lions ! Malheur sera, je vous le dis, à vos enfants et à vos femmes ! tremblez si je crie : « Malheur aux vaincus ! » Tremblez ! ce cri romain est plus terrible que la foudre de Dieu !... J'ai dit. Telle est ma réponse ! transmettez-la chez vous ! »

Le roi romain a fini son discours; tout se taisait autour de lui. Comme une foudre inattendue tomba sa parole sur les Slaves; ils dirigent sur le roi leurs regards douloureusement étonnés; tout d'un coup, comme si de leurs yeux jaillissaient des flèches, comme si des éclairs avaient passé sur leurs faces, leurs glaives en sortant de leurs fourreaux brillèrent ensemble et le même cri sortit de toutes les poitrines : « Jamais ! »

Autour du roi les hommes s'élançèrent et eurent à peine le temps de lever leurs boucliers pour le protéger... Le roi descendit tout de suite du trône... Les trompettes sonnèrent et aussitôt le camp se leva. Voilà qu'arrivent les Numidiens, un peloton des immortels, un peloton des Parthes, les Gaulois, les Ibériens et, les lances basses, l'infanterie romaine, qui entourèrent les héros; et le travail commença! Comme un ours que cernent des chiens furieux la poignée de héros combat contre des armées entières; avec fracas tombent autour d'eux les cavaliers et les chevaux, les lances se brisent, les casques et les cuirasses résonnent... La poignée de héros combat, mais elle diminue, hélas! voilà qu'il n'en reste que trois : la mort plane au-dessus d'eux dans l'éclat des épées et des lances... il n'en reste plus que deux — plus qu'un... et celui-là tombe...

Et autour des massacrés dans le combat, les vainqueurs restent tout ébahis; il y a un grand

vide dans les légions; on entasse une montagne de morts et de blessés... César lui-même arrive, avec sa suite cosmopolite, sombre et confus. Il désire contempler lui-même ces barbares, à qui sa parole semblait si déshonorante... et cependant cette parole est écoutée par tout le monde, par tous les rois de la terre! « Que sont-ils donc ces gens? pense-t-il, qui sont-ils? »

Tout pensif, vers les montagnes il dirige son regard sévère; il regarde au-dessous des nuages les sombres montagnes. Une nuée noire d'aigles s'avance au-dessus d'elles. On dirait que des tonnerres lointains se font entendre... Le roi regarde, et tout à coup il ordonne de lever son camp guerrier et de faire repasser le Danube à ses légions...

LE RÊVE DU PRINCE MARCO

Je vois — un champ, couvert de sang; triste la lune regarde ce champ... Le glorieux paladin Marco, le prince, est étendu blessé parmi les morts.

Les esprits des montagnes planent au-dessus des cadavres en cherchant toujours quelqu'un — voilà qu'ils découvrent et emportent avec précaution Marco du champ de bataille dans les montagnes.

C'est dans les hauteurs nuageuses, dans une grotte qu'il a appris la défaite de son pays natal; — il se leva brusquement, tira son sabre et, le brandissant au-dessus de sa tête, de la pointe frappa le rocher...

Il frappa pour le briser, et sur le rocher le sabre ne se brisa point, mais s'y enfonça jusqu'à la poignée.

Quant à Marco lui-même, d'une force miraculeuse dans ce moment, subitement il tomba comme foudroyé dans la grotte, et son esprit se plongea dans un profond sommeil.

Très haut dans les Balkans se trouve cette grotte; les esprits des montagnes en gardent toutes les issues, en jouant autour avec la foudre et les éclairs, en chantant des chants turbulents avec les vents.

Cette grotte n'est connue que des bergers — et aux bergers les esprits ont dit : « A son terme le sabre sortira de la pierre, Marco se lèvera et se vengera des ennemis! »

Depuis ce temps les bergers montent en cachette vers la grotte, à travers les rochers : pendant trois cents ans le sabre ne bougea pas, Marco dormit trois cents ans d'un sommeil profond.

Dans le pays serbe des mosquées s'érigèrent; le fanatisa, dans la foule, en plein jour, sur les bazars, écrasait les femmes sous le sabot de son coursier arabe.

Le roi et le royaume, la cour somptueuse et les princes, les fêtes et les combats — passèrent du domaine des rêves, comme une vision claire, dans le domaine des royaumes disparus de la terre.

Soudainement il semble qu'un bruit souterrain a résonné. Toute la montagne sous Marco s'agita; Marco, qui dormait, tressaillit brusquement et le sabre sortit un peu du rocher...

Ce bruit — ce fut le tonnerre des canons de Poltava. Depuis, le sommeil de Marco devint agité et inquiet. Voici que volent les aigles de Catherine et tout le Balkan retentit d'un ébranlement.

Le monde qui ne vivait plus que dans la chanson semblait sortir de la terre, tel qu'il a été dans les temps anciens : les mêmes heiduques, les mêmes vayvodes, les mêmes popes portant l'épée et à cheval !

En unissant la vieille gloire à la nouvelle, les bardes parcourent tout le pays : l'ennemi par Georges ou par Miloch est-il battu — tout de suite dans leurs chants ils les célèbrent...

Et voilà que de nouveau les sons des cloches résonnent dans le pays serbe. Enfin le drapeau qui déshonorait Belgrade est descendu pour toujours de son Kremlin.

A chaque heure le sommeil de Marco devient plus faible, et du rocher le sabre continue à sortir, — on raconte qu'il y tient à peine, qu'il se courbe déjà... Qu'attend-il ? Oh ! que ne tombe-t-il enfin !

LES ÉCHOS DE L'HISTOIRE

QUI ÉTAIT-CE ?

A travers la forêt épaisse, impénétrable, par des sentiers et des mousses, chevauche un cavalier, se frayant un chemin vers les rives blanches de la Néva.

Soudain, il voit une chaumière de pêcheur ; debout, près du fleuve, se tient un vieillard qui regarde un canot délabré, et soupire, et murmure.

Le cavalier est tout près de lui — mais le vieux ne le regarde même pas. Le cavalier lui dit : « Bonjour, grand-père ! » Mais le vieux en colère tourne à peine la tête en réponse à cette salutation.

Il grommelait entre ses dents : « Attends qu'il fasse ici un beau jour, les temps ont bien changé, ici... il ne reste qu'à attendre au bord de la mer le beau temps.

« Tout cela ne vous touche pas de près, vous autres, les boyards, mais le canot pour le pêcheur est autant que le fuseau pour une femme ou le cheval pour un cavalier.

« Sont-ce les Suédois ou bien les nôtres qui passèrent ici ce matin? je n'en sais rien; tous maintenant sentent le tabac!... Le péché court le monde!

« A peine aperçois-tu au loin quelqu'un, sauve-toi au plus vite dans le bois... Quelle abomination! Il les gênait donc bien, mon bateau, qu'il leur a fallu le défoncer...

« Ah! oui, il est devenu joli ce pays sous le tsar d'à présent! Nous venons, vois-tu, d'au-delà de Pskow, travailler ici pendant l'été... »

*
* *

Le cavalier saute à bas de son cheval et sans rien dire se met à l'ouvrage. La chose ne traîne pas avec lui et en une demi-heure tout est fini.

C'est comme si la hache avait marché d'elle-même et le ciseau avait coupé tout seul — et le canot sortit de ses mains tout neuf, quoiqu'il fût cependant percé comme une écumoire.

« Maintenant, vieux, tout est réparé et tu peux aller même sur le Ladoga, et essaye donc de jeter tes filets à la fortune de Pierre. »

« De Pierre! En voilà un nom bien sonore! » pense le vieillard. — Était-il adroit avec sa hache... mais d'après ses paroles... Qu'en faut-il penser?

Et, tout étonné, le vieux ôte son chapeau et regarde dans le bois, regarde longtemps du côté où l'hôte mystérieux a déjà disparu...

1868.

TABLEAU

(APRÈS LE MANIFESTE DU 19 FÉVRIER 1861¹)

Regardez : dans l'isba où brille une lumière vacillante, autour d'une fillette, une enfant, tout un cercle s'est rassemblé.

Péniblement, en suivant du doigt un mot après l'autre, l'enfant lit un imprimé aux pauvres moujiks.

Les moujiks, profondément songeurs, écoutent en silence, si ce n'est, parfois, que l'un d'eux crie aux femmes de faire taire les marmots.

Les femmes leur donnent le biberon pour leur fermer la bouche, pour pouvoir, ne serait-ce que du bout de l'oreille, entendre aussi quelque chose de ce qu'on lit.

Même du poêle, d'où il n'est descendu depuis bien, bien des années, avance sa tête et regarde le grand-père, quoiqu'il soit sourd.

1. Ce manifeste proclamait l'affranchissement des serfs.

Pourquoi donc écoutent-ils ainsi la fillette? Est-elle donc si savante? Non! seule dans la famille, elle sait lire.

Et c'est à elle, enfant, que le devoir est échu de lire aux vieux la nouvelle précieuse de la liberté tant désirée.

Le sens de la nouvelle même est encore obscur pour eux comme pour elle, mais tous entrevoient au-dessus d'eux l'aurore de jours nouveaux...

Elle s'allumera, oh! mes frères, cette aurore! l'obscurité va vers sa fin! Vos enfants verront déjà la lumière en face!

Que la nuit domine encore, mais le jour se lèvera puissant! D'un regard prophétique, j'entrevois déjà briller le premier rayon.

Il brille déjà sur la tête, il brille dans les yeux de la mignonne savante avec le livre dans ses mains!

La liberté, frères — ce n'est qu'une première marche dans le domaine de la pensée, où respalendit la lumière infinie!

ÉCRIT PENDANT LA GUERRE DES ANNÉES 1877-1878

De nouveau l'Orient est en flammes ! Encore du sang et des gémissements, des champs brûlés, le viol, la mort et les malédictions ! De nouveau — des femmes et des enfants errants dans les montagnes, les mains tendues, nous suppliant au nom du Christ !

L'Europe, cette fois, entend leurs plaintes... Mais leurs regards sont tournés vers la Russie lointaine ; c'est là — le Tsar sacré ! il est là — le stratège de l'Orient ! C'est lui qu'en mourant Byzance a indiqué...

Et la Russie en a conscience... Elle a accepté un devoir, qui fut pour elle ce qu'est le phare pour le marin. La grande idée grandissait en elle et se fortifiait, et dans l'esprit des Tsars et dans les espérances du peuple...

Déjà tout près du but fut Nicolas... Mais Dieu encore en a reculé le jour... Ce jour serait-il donc venu ? Ce que l'esprit puissant du père n'a pu accomplir, le sort ne le désigne-t-il pas au cœur du fils ?

LE JUBILÉ DE SHAKESPEARE

Les légendes du Nord nous montrent un dieu, siégeant bien haut, au-dessus du domaine des tonnerres : calme, de son palais resplendissant, il voit la terre, les mers, le mouvement des nuages, le vol aérien des oiseaux, la marche puissante des baleines, le cours rapide de la gazelle ; de son regard il perçoit comment se forment le cuivre et l'or dans les montagnes, comment le chêne grandit, comment pousse l'herbe, comment dans l'esprit des hommes l'idée prend naissance, se développe et mûrit... tu es pareil à lui, ô toi, Shakespeare !

Comme l'Odin du Nord, tu regardais l'humanité des hauteurs au-dessus moins nuageuses ! tu la connaissais, et au timon du pouvoir et dans les loques du pauvre, dans le vice, dans la haine ; en dessinant d'un pinceau hardi ses passions, tu laissais deviner partout l'idéal suprême, qui resplendissait devant toi dans une splendeur divine et éclairait le monde obscur des hommes, avec leur haine et leur méchanceté, comme le soleil éclaire l'abîme orageux des mers...

Et trois cents ans ont passé — et cet idéal est devenu

maintenant familier à tous les peuples. Avec tout l'attirail de masques, de costumes, de décors, avec la foule des rois, des princesses, des bouffons, des fées, des Grâces, par les foires bruyantes, par les villes et les bourgs, en triomphateur tu as passé par toute la terre. Partout la foule enthousiaste s'élançait vers toi et te suivait, en ton vol d'aigle, dans les profondeurs du ciel. De ces hauteurs, tu l'enseignais à regarder le monde!

Heureux, heureux est le peuple dont tu es le fils, dont la force et l'esprit téméraire ont élevé ton génie! Comme il est fier, ce jour, au bruit des éloges du monde, qui s'élèvent vers toi, géant de l'art! Mais dans les jours où tu florissais, où le drapeau britannique parcourait déjà librement avec courage les mers étrangères, vaguement tu entendais parler de la froide Russie, de la magnificence du roi moscovite, des boyards vêtus d'or, des palais étincelants, où est gardé le trône d'ivoire, où siège le souverain des pays arctiques — entouré de silence et de gloire...

L'ami d'un fort ne peut être qu'un fort. Des peuples efféminés l'art nous est étranger! Toi, sévère connaisseur des cœurs humains, toi plein de vérité, comme nôtre en Russie tu es reçu par tous! Dans les villes russes, sur des scènes demi-sauvages, les applaudissements n'acclament pas en vain tes œuvres grandioses et les muses russes se pressent sous ton ombre! Tu es à nous par la

puissance de ton vaste élan ; tu es nôtre, parce que nous ne tremblons pas devant la vérité, parce que sans frayeur nous regardons les précipices et qu'avec assurance nous regardons dans l'avenir.

1864.

A POUCHKINE

Ils ont ramassé la Russie et l'ont unie et lui ont forgé une cuirasse, les gens de toutes classes et de tous rangs, sous la main de ses tsars.

Des hommes voués à Dieu, pénétrant dans des contrées sauvages, implantaient dans l'esprit du peuple l'image pure du Christ...

Que poussera-t-il sur le champ commun?... La Russie a déjà beaucoup donné en grandissant en Empire, à l'ombre de l'aigle byzantine...

Que poussera-t-il? Le bysse et l'or ne sont l'idole que des âmes basses! Seules les créations de l'esprit sont éternelles, l'esprit seul qui y vit est éternel.

Ne disparaîtront jamais les victoires dans le pur royaume de la beauté, les sons des chants pleins de vérité et de pureté...

Pouchkine! Dans tes œuvres, le premier, tu nous as révélé tout ce que l'esprit russe cache de profondeur et de force fraîche ¹.

1. Traduction littérale des mots russes *swejaia sila*. Le pluriel est *swejia sili*, mais nous n'avons pas d'équivalent français pour le son final de *sili*, qui est très dur.

Dans le Panthéon universel ta figure s'est déjà érigée. Tu es honoré et glorifié par chaque peuple, par toutes les langues.

Mais nous, les derniers venus parmi les peuples, nous qui nous sommes reconnus pour la première fois dans tes œuvres, nous te saluons comme notre gloire — comme un gage de ces miracles, que peut-être dans notre complète floraison il nous sera donné de montrer à tous !

1883.

POÈMES DRAMATIQUES

LES TROIS MORTS

DRAME LYRIQUE

PERSONNAGES

LUCAIN, poète.

SÉNÈQUE, philosophe.

LUCIUS, épicurien.

UN DISCIPLE DE SÉNÈQUE.

Un Centurion.

Esclaves de Lucius.

Disciples de Sénèque, etc.

(La Rome de Néron.)

LES TROIS MORTS

DRAME LYRIQUE

*Dédié à Nicolas Apollonowitch Maïkoff*¹.

Le poète Lucain, le philosophe Sénèque et l'épicurien Lucius sont condamnés à mort par Néron, à propos de la conspiration de Pison.

Une salle dans un style antique ; au milieu, une table couverte de mets ; près d'elle, Lucius, l'épicurien, est couché seul et dinant. Sénèque écrit son testament, Lucain est absorbé dans ses pensées. Au fond de la scène, un groupe d'amis et de disciples de Sénèque.

LUCIUS (qui vient de laver ses mains dans un vase, servi par un esclave).

Le sage diffère du sot parce qu'il réfléchit jusqu'à la fin. Eh bien, j'observe longtemps et je trouve que la mort frappe avant tout l'appétit. Il y a une heure que je mâche, que j'avale, mais je ne trouve de goût à rien et je ne suis pas rassasié!...

1. Le père du poète.

Essayons le vin ! Peut-être la source vivante de Bacchus réveillera-t-elle l'estomac engourdi...

Qui boit donc avec moi, amis ?

Lucain ! on dirait que tu as la fièvre !

Le sévère stoïcisme de Sénèque lui a depuis longtemps détruit l'organisme ! et, si vous êtes pris de défaillance, il n'est pas étonnant qu'à cette heure mon esprit sain vous agace !

LUCAIN

Il est indécent de plaisanter à l'heure de la mort.

LUCIUS

Mais il est mieux de mourir en plaisantant que de pleurer et se regimber comme un enfant, inutilement !

LUCAIN

Les opinions sont sujettes à différer : celui qui a voué sa vie à la gourmandise n'y perd pas grand'chose !

LUCIUS

Eh ! mon cher ! ne juge pas si sévèrement ! Quant à moi, je l'avoue, j'aurais encore vécu et je meurs à contre-cœur...

Mais, pour franchir ce pas avec honneur, c'est dans tes vers, mon ami, que je puise le courage.

L'Épître à la mort, t'en souviens-tu? il y a là des traits sublimes! Du squelette de la mort tu as enlevé avec hardiesse les fleurs de la fantaisie terrestre... te souviens-tu?

(Il déclame.)

« Amis! pourquoi la mort nous épouvante?

C'est qu'il nous semble que nous ne mourrons pas tout à fait, d'un seul coup ;

« Que nous verrons notre cadavre, le sourire immobile des lèvres, et les yeux avec la pupille immobile ;

« Et les mouches aller et venir, sans respect pour le défunt, sur ses joues et sur son front ;

« Qu'avec dégoût s'éloigneront de toi les parents, les proches et les amis, pleins de frayeur... »

LUCAIN

Terrible image ! Comment ai-je pu ?...

LUCIUS

Attends ! Dans la fin il y a une sage leçon.

(Il continue à déclamer.)

« Que même à travers la terre humide, ton ouïe continuera à suivre la vie folâtre de la terre ;

« Et quand au-dessus de toi le printemps étalera son tapis et les champs se couvriront de fleurs,

« Les vers t'attaqueront et se mettront à dévorer avidement tes joues et tes flancs... »

LUCAIN (en l'interrompant)

Mais cesse donc !

LUCIUS (continue)

« Et éternellement tu t'efforceras de t'échapper de cette obscurité suffocante vers la lumière, mais le couvercle est solide !

« Mais sache-le, mortel ! ta peur est vaine, car de tes funérailles tu ne seras pas le spectateur !

« Avec la foule d'amis tu ne te pleureras pas et tu ne déposeras point des fleurs sur la tombe ;

« Par la mort, tu t'es mis en dehors des soucis ; tu es devenu une énigme, comme Dieu, et ton âme subitement a trouvé avec joie le repos que la vie terrestre ne nous présente pas, le repos del : non-existence ! »

Magnifique ! Chaque vers est pénétré d'Épictète !
S'il vous plaît — donnez foi aux poètes !

Leurs rêves et leurs croyances sont plus mobiles que les nuages dorés !... Vous ressemblez tous à une cloche, que peut faire sonner sur la place chaque passant !

Tantôt il appelle la mort, tantôt il veut vivre ; après, de nouveau à la vie il est indifférent...

C'est un problème, bien vrai, de vous comprendre !...

LUCAIN (en rougissant)

Que veux-tu dire, que je suis volage ou lâche?...

SÉNÈQUE (en cessant d'écrire, retient Lucain)

Cessez la dispute ! Est-il décent de consacrer aux paroles insensées vos derniers moments ?

La mort — c'est un pas grave.

(A Lucius.) Crois-moi, ami, il y a une pensée dans la doctrine de Platon : — la mort est un moment de régénération. Que la maladie me tue ici, mais pareille à une lueur de l'aurore, à l'encens pur des lis, aux chœurs majestueux des lyres, une autre vie nous rencontrera là ! Dans l'âme, derrière ces limites terrestres, se réveilleront, apparaîtront au jour d'autres sentiments qui manquent ici d'organes.

Nous sommes des dieux, enchaînés par le corps, et pendant cette crise miraculeuse, quand j'abandonne la terre, je retrouve mon ancienne image en entrant dans le ciel comme une divinité.

LUCIUS

Je ne veux pas discuter, Sénèque ! mais pour-
quoi le monde est-il ainsi fait que, là où il y a deux
hommes — il y a deux opinions sur un même
objet ?

Ta parole est puissante comme une massue,
mais je me persuade de toute autre chose... De mon
esprit je ne puis concevoir une autre existence.

Regarde les lauriers — leurs feuilles, chacune
à son tour, changent chaque année ; — les unes
tombent, les autres poussent, mais le laurier est
toujours vert, toujours frais, et les feuilles semblent
être toujours les mêmes... Ainsi Lucain, Sénèque
et votre serviteur nous mourrons... Des feuilles
tombées ! Mais la race de l'homme, comme avant,
continuera sa vie ! Un autre chanteur viendra,
d'autres vont vivre et se disputer, souffrir, aimer,
discuter les mêmes problèmes que nous discutons
avec toi, ô sage !...

Mais admettons qu'après la mort nous vivrons
(je veux te faire cette concession !) et tout de même
nous ne pourrons pas nous forcer d'abandonner
la vie sans regrets ! Le changement nous est
désagréable.

Voici ce que l'on m'a raconté un jour :

Dans une île quelconque vivait un philosophe

de la secte de Diogène; de pauvres haillons vêtu, il dormait n'importe où, il lui arrivait de se coucher auprès d'un mur; il marchait pieds nus, entouré de misère.

Je ne sais par quel hasard, tout le pays a eu la fantaisie de l'élire comme roi. Eh bien, en endossant la pourpre royale et en rejetant ses vieilles loques, il soupira profondément et regretta son sort modeste en disant : Il faisait cependant chaud sous cette toge cynique!

N'en est-il pas de même de la vie terrestre?

En atteignant la limite éternelle, on regrette d'abandonner ce corps — la couverture usée et pauvre!

Tu prétends que nous vivons de la même vie que les dieux? Mais encore est-elle meilleure? et si parfois, en regardant comment nous passons notre vie, les dieux et les déesses claquent des dents comme des loups!

En regardant comment le mortel boit et mange, ou se délecte avec sa mortelle bien-aimée — les dieux, peut-être, se lèchent-ils les lèvres!

Que m'est-elle leur vie sans émotions!

Le plaisir de gouverner les mondes? d'y changer les décors et pour toute distraction de jouer avec les hommes comme avec des pions, comme avec des mauvais acteurs, sans nullement être charmés ni d'eux, ni de la pièce ennuyeuse? Non! ma parole, je ne suis pas du tout bon pour être dieu...

LUCAIN

Non, ce n'est pas l'énigme de notre avenir, qui m'effraie!

Je regrette d'abandonner les belles œuvres inachevées et tout ce qui vivait dans ma poitrine, ce qui me fut plus cher que tout, ce à quoi j'ai consacré ma vie! Je m'horripile en pensant — pourquoi donc tant de forces ont bouillonné en moi?

Pourquoi alors ces forces se développaient, grandissaient et aspiraient au triomphe!

Est-il possible que le titan qui menaçait les cieux se change en une poignée de cendres!

Impossible! où serait donc alors la raison dans les dieux? où serait la raison suprême? la Providence?

Prendre, tout d'un coup, un homme dans les forêts, l'élever dans le monde, lui donner une importance pour le briser sans regrets comme une forme d'argile, le réduire en poussière!...

Fut-ce par un hasard qu'avec le don des chants la lyre m'a été donnée?

Non, elle contenait une des forces de la raison du monde! Donner à la pensée des peuples une forme, une parole enflammée et sonore comme leurs sentiments, embrasser l'âme de l'univers, parler pour tout ce qui vit, voilà mon destin! voilà mon pouvoir!

Quand je forgeais du verbe une image à la

vérité sans asile, qui vaguement apparaissait dans les cœurs humains, et quand alors la horde aveugle des ennemis l'attrapait, en rageant et aboyant comme des chiens attrapent un os, tout ce qui fut rejeté par la foule, tout se réjouissait avec moi en regardant leur colère pitoyable!...

Et la colère des sombres fanatiques, des hypocrites, des bouffons, des faux dévots dont j'arrachais les masques!

Enfant, je les faisais souffrir et je les effrayais! Je pouvais forcer les pères de la patrie à flatter tous mes caprices, parce que d'un vers je pouvais les glorifier ou les déshonorer!

J'osais me disputer avec Néron, et qui donc pouvait le contredire! Il se rongait les ongles, il remuait son trône, quand après lui je déclamaï et qu'un murmure passait dans la salle... Eh bien! n'étais-je pas plus fort que lui, quand ne pouvant plus se maîtriser et renversant d'un coup de pied le trône il sortit, plus blanc que la toile?

Voilà ma vie! eh bien! est-il possible de mourir tout d'un coup? Est-ce là le but des travaux, de grands commencements! le laurier victorieux, le couronnement de mes aspirations!...

O dieux! non! ce n'est pas possible!

Non! je sens que je vivrai encore! par un miracle, oh! je crois aux miracles!

Mais il faut que je vive — et je vivrai!

(Un centurion entre avec un rouleau à la main.)

LUCIUS (en désignant le centurion)

Et voici le sauveur! jusqu'à présent le miracle n'est pas encore très grand. (Au centurion.) Quelles nouvelles?

LE CENTURION (en lui donnant le rouleau.)

Le décret du Sénat.

LUCIUS

Le Sénat nous envoie son salut! Respect au pouvoir!

LUCAIN

Lis donc.

LUCIUS

Attends! qui devinera si c'est la vie ou la mort? acceptez-vous un pari?

LUCAIN

Je t'aurais déchiré en morceaux pour ces plaisanteries!

(Il lui arrache des mains le rouleau et lit le décret, où, entre autres, il est dit que César, dans son incalculable clémence, les délivre d'une exécution honteuse, et leur accorde le droit de choisir le genre de leur mort et d'achever eux-mêmes leur vie; le terme est fixé à minuit. Le centurion est chargé de s'assurer de l'exécution du décret et de faire le rapport de ce qui aura lieu.)

LUCIUS

Le style n'est pas mauvais. Ils savent écrire !

LUCAIN

Les assassins ! les monstres !

LUCIUS

En plus ils comprennent bien les finesses de la bienséance — qu'il n'est pas convenable à un homme de se faire servir par un bourreau...
(Au centurion.) Mais pourquoi regardes-tu Sénèque ?

LUCAIN

Tu es touché ! Tu as baissé ton regard ! Sur ta figure je vois des traces d'hésitation ! Oh, crois-moi, c'est l'inspiration des dieux ! Sauve-nous la vie ! tu seras béni par les peuples ! Tu vois devant toi un sage vénérable, il est pur comme une vierge, comme Socrate !

LE CENTURION

Mon devoir...

LUCAIN

Ton devoir ! eh bien ! et vivre déshonoré, en faisant périr pour un sauvage caprice des hommes

la patrie, soi-même, vivre comme un aveugle dans cette boue sanglante !

Oh ! si le devoir n'a pas encore tout tué dans ton cœur — conduis-moi au Sénat ! Comme dans un champ de bataille, comme à un guerrier qui va mourir, permets-moi de dire mes dernières prières ! Laisse-moi, avant que de mourir, admirer sans mensonge, à la face de l'univers, tout ce que je me suis habitué à considérer comme la sainte, l'immuable vérité !

(Le centurion, ne faisant pas attention à Lucain, s'éloigne au fond de la salle. Lucain continue avec une forte émotion.)

Je leur dirai : — ils n'ont pas d'honneur !

Leur esprit est enveloppé de ténèbres !

La patrie et la gloire, tout cela n'est pour eux qu'un assaisonnement aux discours pompeux !

La grandeur d'un peuple réside en ce qu'il porte dans son cœur ; en tuant en lui la grandeur et la vertu, en le forçant d'oublier la différence du bien et du mal par les jeux et les fêtes, en n'implantant dans les cœurs que la terreur et en se défendant contre la vérité par les supplices, en ne se glorifiant que devant les esclaves, ils s'imaginent éviter pour toujours le jugement et le châtement...

Je leur dirai — qu'ils préparent eux-mêmes leur condamnation ! Enivrés par les flatteurs et pensant vivre seuls dans le monde, ils s'érigent

les statues, sur les places, comme à des divinités...

Mais leur temps passera : leurs propres enfants briseront les statues des pères et, en les maudissant, ils les piétineront dans la poussière ! Les siècles n'effaceront pas des têtes des pères les malédictions des enfants...

SÉNÈQUE

Lucain ! laisse, laisse en paix les aveugles !

LUCIUS

Quelle fantaisie t'a pris de regarder avant de mourir des cyclopes, des marsupiaux et des pies ? de leur prendre une leçon de dilemmes, de figures et de tropes ?

LUCAIN

Mais comment lâcher tout sans combat !...

Si je pouvais au moins m'adresser au peuple !

Rome perd son poète ! Sénèque se meurt ! et le peuple se tait ! Mais non le peuple ne le sait pas !

Le peuple apprécie et chérit celui qui ne laisse pas sommeiller en lui la pensée !

LUCIUS

Oui, il le chérit, comme un papillon de nuit, tant qu'il n'a point brûlé ses ailes en volant au-

dessus du feu... C'est ton peuple qui le premier plus tard t'appellera imbécile.

LUCAIN (en se couvrant la face avec les mains)

Mais César!... autrefois nous grandissions et nous jouions ensemble avec lui, comme des frères! Il se souviendra du temps des jeux de l'enfance et arrêtera sa condamnation. Il a du cœur... il n'est donc pas un tigre... Rome est médisante parfois... Que suis-je pour lui ? mes rêves, mes chants — ne sont que mes soucis à moi!

LUCIUS

Mon pauvre garçon, on voit bien qu'avec la vie tu n'as pas réglé tes comptes!

(Un des disciples de Sénèque entre dans la salle. Il est suivi d'un esclave. Il parle en chuchotant.)

LE DISCIPLE

Amis — pas de bruit — il y a de l'espoir!

LUCAIN

Le pardon?

LE DISCIPLE

La maison a une issue : j'apporte deux vêtements de femme. Il faut gagner le Tibre, se

mettre dans une barque, et à Ostie! Sauve-toi avec Lucain, je resterai ici avec l'esclave. Il ressemble à Lucain par son air et sa stature; moi, j'ai les cheveux blancs, j'ai l'air d'un vieillard... Fuyez! vous en avez encore le temps. Vous serez déjà loin quand, le matin, on nous trouvera ici.

LUCAIN

Je disais bien que je ne mourrai pas!

SÉNÈQUE

Fuis, toi, Lucain! Moi, avec mes cheveux blancs, il ne me sied pas de reculer devant l'ennemi.

LUCIUS

C'est grand dommage. Je voudrais bien voir comment tu portes une robe de femme.

LE DISCIPLE

Ta perte est devant toi! La mort frappe dans toutes les maisons! Rome entière est comme un cirque. On traque les hommes par les bêtes. Posthume est assassiné par son esclave; Pison s'est ouvert les veines; Caius est écrasé entre deux planches. Qu'attendez-vous?

SÉNÈQUE

Mon ami, on ne meurt pas deux fois ! Une fois
— c'est une fête !

LE DISCIPLE

Mais avec toi tout va périr ! Il y a beaucoup de
choses qui te restent à nous dire.

SÉNÈQUE

Tu trouveras toi-même ce que je n'ai pas
achevé. Pense seulement, en restant fidèle à la
vérité.

LUCAIN

Maître, je te supplie !

LE DISCIPLE

Tu es donc la dernière lumière dans les ténèbres
du mensonge !

SÉNÈQUE

Laisse-moi. Je n'ai besoin ni de prières, ni de
flatteries.

Crois-moi — je connais bien chaque pas que je
fais

LE DISCIPLE

Je le savais... je te connaissais ! O malheur ! qu'allons-nous devenir !... vivre dans l'obscurité, en pleurant et regrettant que la lumière, ayant à peine passé devant nos yeux, se soit éteinte !...

Tu as l'âme élevée ! tu nous es inaccessible, Sénèque ! Ah ! c'est vrai ! Il y a quelque chose de supérieur dans le cœur d'un homme, il y a un dieu !...

Je suis encore ému, comme un jeune homme, de ce que je viens de voir tout de suite... je traversais le forum. Le peuple dans un étonnement sauvage entourait un brancard ; le cadavre d'Epiharide s'y trouvait...

Sous prétexte des fêtes de Cypride, Pison rassemblait ses amis chez elle ; et hier, sur la roue, dans des souffrances terribles, elle n'a rien avoué, elle n'a trahi personne ! ses os craquaient, le sang coulait... Elle parvint à faire avec sa ceinture un nœud dans le brancard et s'y étrangla. Le centurion lui-même s'écria : « Dans les esclaves s'est logé l'esprit des Catons ! »

Et Rome ? le Sénat ? ils sont tous devenus ou des espions, ou des bourreaux !

LUCAIN

Epiharide ?

LE DISCIPLE

Oui, elle-même, l'âme des folles saturnales !

LUCIUS

Certes, l'on voit des temps d'un genre tout particulier. Ce n'est pas bien difficile de se tuer, mais ayant compris la vie, avoir encore le courage de vivre, je jure que cet héroïsme n'est pas petit !

LUCAIN

Elle tenait dans ses mains la mort de la moitié de Rome et elle n'a trahi personne ! Elle pouvait vivre couverte d'or, adorée sur les places en bronze et en marbre, comme une mère de la patrie ! O dieux !

Sénèque ! J'ai honte de regarder ton image — sévère comme la conscience ! mais aurai-je donc pu vivre comme un lâche ! Non, non ! je jure que nul ne me reprochera d'avoir eu moins de courage qu'une femme. On se souviendra de nous comme des derniers Romains.

O Rome ! une louve était ta mère ! je le crois... il y a du vrai dans l'ancienne légende... Licteur je suis prêt... Je suis étranger ici, dans cette auberge pourrie d'assassins et de voleurs !

La mort n'est pénible qu'aux esclaves ! Pour vous — c'est le triomphe.

(Il embrasse Sénèque et ses amis et parle en levant le regard au ciel.)

O dieux ! dieux ! vous m'avez dévoilé les visions de la blanche antiquité et les palais olympiens, pour que mon vers puissant les annonçât aux mortels !...

Je reste maintenant comme un sculpteur dans son immense atelier. Devant moi — tels que des géants, sont mes rêves inachevés ! Comme le marbre, ils attendent un seul trait créateur pour vivre...

Adieu, rêves dorés ! je n'ai pu vous réaliser ! Oh ! je meurs comme un dieu au milieu de sa création inachevée !

(Lucain, ayant embrassé Sénèque et Lucius, s'en va accompagné des spectateurs.)

SÉNÈQUE (veut le suivre, mais s'arrête au mouvement de ses disciples, qui se précipitent vers lui et, s'étant passé la main sur le front parle lentement et gravement.)

J'avais dans ma vie un seul but et je marchais vers lui par un sentier pénible. Toute ma vie jusqu'à présent n'était qu'une école de morale ; la mort y est une nouvelle leçon, une nouvelle lettre dans l'éternel et miraculeux alphabet, un gage de science plus élevée, infinie ! Le Créateur m'a donné une raison sévère, pour que je puisse étudier tout l'univers, et que je puisse connaître ce qu'il y a en moi et en lui — afin de le transmettre comme

science aux descendants de nos fils. Il a envoyé à ma rencontre la méchanceté, l'immonde et monstrueuse débauche, pour que je puisse, comme un chêne sur le sommet, sous les orages, me fortifier dans une lutte savante, pour que je puisse imprimer dans la masse des œuvres et des exploits mon image !

J'ai tout accompli. Mon image est prête. Encore un dernier coup de ciseau — et fière elle se dressera dans les siècles. Le ciseau ne tremblera pas. La peur ne vaincra pas ma main. Le chemin est fait ici, — mais mon esprit perfectionné et élevé par la vie terrestre entre dans l'éternité... Devant moi la porte est ouverte — et je vois l'aurore d'une nouvelle existence...

(Les amis embrassent avec des pleurs les genoux du philosophe. En les regardant, il continue.)

La vie est belle, quand dans le monde nous sommes un anneau indispensable, vivant avec tous à l'unisson; quand je ne suis pas de trop à la fête, quand allant avec le peuple au temple je vénère avec lui les mêmes dieux... Mais alors que la foule, séparée de toi et s'étant érigée elle-même en divinité, guette avec méchanceté les mouvements de ton cœur; quand elle te montre au doigt t'apercevant au loin, oh ! croyez-moi, mes amis, il n'est pas facile de vivre en vagabond répudié : restes de meilleures générations, avec leur ancienne vertu dans la poitrine, nous passons comme des

spectres, comme des ombres, comme des bouffons sur la place.

Et peu à peu le vent nous noiera dans les vagues de la mer, comme les débris stupides des vaisseaux victorieux...

Notre temps est passé. Notre terme est arrivé. D'autres gens sont venus dans le monde; ils ont apporté avec eux d'autres sentiments, d'autres idées.....

Il se peut qu'en nous obstinant de croire aux traditions de notre jeunesse, nous refroidissions, comme le vent malsain, la vie renouvelée des hommes.

Peut-être... la vérité n'est pas avec nous! Notre esprit ne la saisit plus et avec des yeux affaiblis regarde en arrière, mais pas en avant, ne voit pas l'éclat de la vérité et gémit: « Il n'y a pas de salut! »

Et il se peut qu'un autre viendra, qui dira aux hommes: « Voici où est la lumière. »

Non! Il est temps! Ouvre-moi les veines!

O le plus grand des bonheurs, la mort! tu es maintenant dans mes mains! Socrate! mon maître! cher ami!

Je vais vers toi...

(Il sort suivi de ses disciples.)

LUCIUS

Tu as bien fini, Sénèque! tu t'es bien tenu! Eh bien! un héros de moins! Je rage en regardant

l'homme ! Que résultera-t-il de ta mort ? Que ton esprit n'a pas faibli jusqu'au dernier moment ? Tu as donné des thèmes au bavardage et à la calomnie de Rome pour deux jours ! Voilà ton œuvre !

(Il regarde par la fenêtre le ciel et les montagnes lointaines.)

Comme tout est tranquille là-bas ! Les montagnes sont pures... Ainsi les dieux regardent avec indifférence le genre humain ! Mais qu'y a-t-il à voir ?

(Se retournant en regardant la salle.)

Quelle chose terrible vivre ici, mais non seulement mourir ! Et il ne me reste plus longtemps à vivre !... A quoi servirait de donner à la sévère Némésis encore une heure entière ? Pour de grandes actions il faut du repos, un esprit gai et un bon souper... La gloire après la mort ne nous profite guère ! Et quel bonheur pour toi, d'être un jour cité par un rhéteur barbu comme exemple aux écoliers !... Le mystère de l'avenir ne me regarde pas ! Qu'ici s'achève ma vie, ou que mon âme vive sans corps — j'aurai cessé d'être un homme ! Quant à présent, tant que j'ai des forces, avec honneur je puis congédier mon corps — vieux serviteur...

Holà ! esclave !

(Entre un esclave.)

LUCIUS

Prépare-moi dans ma villa, au bord de la mer, un souper somptueux, dans l'amphithéâtre, sous

les montagnes ! orne ma couche de fleurs ; amène un ballet de bacchantes, un chœur de faunes... Des lyres, des tympanons... mais un chœur différent du dernier : un beugleur comme première basse ! Ouvre partout dans les jardins les fontaines ; voici une clef — là, dans une cave reculée tu trouveras des coupes grecques ciselées, — sers-les. Et envoie au plus tôt les esclaves inviter les amis. Que ceux qui vivent viennent ! Va toi-même chez Marcellus et prie-le respectueusement. Il conserve depuis longtemps un vin ; dis-lui que ton maître le prie de ne rien lui refuser, qu'aujourd'hui il va mourir ! C'est tout... tu étais un esclave fidèle et tu n'es pas oublié dans mon testament.

(L'esclave se prosterne devant lui.)

Sois généreux, ne marchand pas, que le souper soit fabuleux ! Ah ! j'oublie le principal... Frappe au palais de la nonchalante Pyrra ! Porte-lui des corbeilles de fleurs, et qu'elle vienne, insouciant et rieuse, plus claire que le printemps, chez moi, à mon souper, bien vite.

(L'esclave sort.)

Sur les genoux d'une fille chérie, avec toute la force de la vie vibrante, pour la dernière fois j'enivrerais mon âme de l'arome des herbes, de la mer somnolente, du soleil se couchant dans les ondes et de la beauté radieuse de Pyrra !...

Quand, ne sachant rien, je serai rassasié jusqu'à l'excès, elle-même m'offrira en souriant tendrement la boisson mortelle dans du vin et je mourrai en souriant moi-même, sans bruit, en vrai sybarite raisonnable, qui, après avoir fait à son raffiné appétit les honneurs d'un repas somptueux, s'endort paisiblement au milieu des aromes !

(Le rideau tombe lentement.)

LES DEUX MONDES

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

DECIVS, chevalier romain.	LÉLIUS, jeune patricien.
JOB, vieillard chrétien.	GALLUS } avocats.
MARCELLUS.	HIPPARQUE } avocats.
GLAUCUS.	ENNIUS, grand prêtre.
EUMÈNE.	FABIUS.
CYNIQUE, philosophe.	PUBLIVS, vieux consulaire.
MIRTIŁ, eunuque.	LYDA.
DAVUS, intendant.	MÉNIPPA, vieille.
GÈTE } esclaves.	CAMILLE, veuve.
DACE } esclaves.	DIDIME, fillette aveugle.
TÉRENCE, questeur.	AGNÈS, chrétienne.
UN PRÉTEUR DE PROVINCE.	TULLIA } courtisanes.
HARIDEM, philosophe.	LESBIE } courtisanes.
ASPICIUS, sénateur.	Esclaves et clients.
CORNÉLIUS, élégant.	Patriciens et épicuriens.
JUVÉNAL, poète.	Chrétiens et chrétiennes.
UN VIEILLARD AVEUGLE.	Enfants chrétiens.
PAUSANIUS.	Gladiateurs.
ARCADIUS.	Danseuses, etc.
CLAUDIUS.	

(La Rome de Néron.)

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Je trouve indispensable de dire quelques mots à propos de la tragédie *les Deux Mondes*. Il y a de cela longtemps, encore au temps de ma jeunesse, je fus frappé par la collision qui se produisit entre le monde gréco-romain, au moment du complet développement des principes formant sa base, et le monde chrétien, qui apporta un principe tout nouveau des rapports des gens entre eux. J'ai tenté alors même de représenter ce tableau dans un poème, *Olymphe et Esther*. Ensuite suivit le poème *les Trois Morts*, dont la seconde partie, la rencontre avec les Chrétiens, resta inachevée. En 1863, cette partie parut dans *le Messager russe*, sous le titre, *la Mort de Lucius*. Plus tard, en approfondissant davantage l'étude de l'un et l'autre monde, je sentais toute l'insuffisance, la superficialité des traits dont je caractérisais ces deux mondes dans mes essais, et vers 1872, le poème se recomposa complètement.

Dans *la Mort de Lucius*, le héros, le représentant du monde gréco-romain, était un épicurien ; il m'a semblé que ce n'était pas assez. Le héros devait contenir tout ce que le monde ancien a pro-

duit de beau et de grand : ce devait être un grand patriote romain, puissant d'esprit et en même temps un Romain qui s'est déjà pénétré de toute la grâce et de la beauté de la civilisation grecque. L'épicurien restait bien en arrière de ce type. J'ai tâché de concentrer autour de mon nouveau protagoniste, que j'ai appelé Decius, pour rompre définitivement avec l'épicurien, toute la diversité de éléments de la société romaine contemporaine de l'époque de la décadence, comme un fond sur lequel devait se dessiner sa figure. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour représenter le monde païen mais pour concevoir le monde chrétien, non seulement dans ses idées abstraites, mais dans ses images vivantes, raisonnées, dans ses personnalités séparées, j'ai rencontré beaucoup plus de difficultés à surmonter que dans le monde païen. Un sentiment intérieur, incontenté, m'inquiétait toujours et je n'ai laissé passer rien de ce qui pouvait me faire connaître davantage l'esprit, l'image et l'histoire des premiers chrétiens, en tâchant toujours de puiser aux sources venant, non des secondes ou tierces mains, mais directement dans la littérature, en tête de laquelle se trouvent les saints Évangiles. Ainsi, petit à petit, sans m'en rendre compte, il s'est amassé chez moi un « matériel » qui m'a permis d'exécuter en entier ma première idée et même sur le plan composé en 1872. Ce plan est tel : Le poème doit comprendre trois parties

actes. La première partie contient deux scènes, dont l'une doit servir d'introduction au monde chrétien et l'autre au monde païen. Les deux scènes furent écrites tout d'abord. La seconde partie devait introduire dans le monde chrétien même, le monde qui avait son centre à Rome, dans les catacombes. Elle fut plus longue à venir et ne paraît que maintenant. La troisième partie comprend le destin chez Decius, l'arrivée de ses amis, les chrétiens Marcellus et Lyda, et sa mort. Il s'ensuit donc que la seconde partie de la tragédie, telle qu'elle paraît maintenant, est complètement nouvelle; la première scène de la première partie est entièrement refaite, et la scène finale de la troisième partie considérablement changée.

Beaucoup de lecteurs trouveront étrange, peut-être, qu'un homme soit presque toute sa vie occupé d'une seule idée artistique, ou du moins se retourne vers elle si souvent. Très probablement, j'ai dû me laisser guider par cet instinct : qu'il vaut mieux faire une seule chose, mais en y consacrant « toutes ses forces ».

LES DEUX MONDES

TRAGÉDIE

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE I

Sur une des collines de Rome, la porte d'entrée du palais de *Decius*, le maître d'un célèbre patricien romain du temps de Néron. De chaque côté de la porte un esclave est attaché à une chaîne : le vieux *Job* et un jeune homme, *Dace*. *Job* reste adossé contre le mur. *Gète*, du même âge que *Dace*, s'approche de celui-ci : après avoir regardé de tous côtés, il s'assoit près de *Dace*. Toute leur conversation se passe en chuchotant ; leur humeur est mystérieuse.

GÈTE

Dort-il, le patriarche ?

DACE

Chut ! tais-toi ! Il se peut qu'il sommeille un peu, peut-être pas. Pendant la nuit il lui est arrivé un miracle : il a vu Dieu.

GÈTE

Comment, il a vu Dieu, lui ?

DACE

Il l'a raconté, mais il était bien faible, on le comprenait avec peine. Peut-être une heure entière resta-t-il prosterné comme s'il était mort. J'avais grand'peur. Je tâchais de le réveiller. Il n'entendit pas.

GÈTE

Il a vu Dieu ! s'il est donné toutefois à quelqu'un de voir Dieu, c'est bien à lui ! Y a-t-il donc quelqu'un qu'il aurait offensé même d'une parole ? Voilà pour qui j'aurais donné ma vie, comprends-tu, en souffrant, en torturé!...

DACE

Et sais-tu pourquoi il est enchaîné ?

GÈTE

Non.

DACE

Autrefois, vois-tu, il avait tous les honneurs dans la maison. On ne le forçait de faire aucun travail. Le maître causait avec lui. Seul ce Davus le détestait et parfois il le battait. Il y avait chez nous un garçon : il le vit, saisit un couteau et pour cette fois ç'aurait été bien la fin de Davus... et qui donc, penses-tu, l'a sauvé ? Job, le vieux lui-même.

GÈTE

Oh, mon Dieu! mon Dieu!

DACE

Oui, il le retint et l'empêcha. Mais Davus « Ceci — cria-t-il — c'est ton œuvre, tu les rassembles et tu les troubles, tu les pervertis, mais chez moi le jugement est court. » Eh bien, le garçon fut jeté aux murènes, dans l'étang, et le vieux rivé à la chaîne.

GÈTE (ayant réfléchi)

Et qui sait? Le garçon maintenant est au paradis! tout de même il a donné sa vie pour son prochain! Voilà ce qui m'arrive parfois. Comme si j'avais un ennemi... je le sauve, tantôt du feu tantôt de l'eau et il s'étonne de moi; alors je lui explique qu'elle est ainsi, la loi du Christ: «Aime ton prochain», et tout ça me paraît si vrai... j'explique et je brûle, je pleure même.

(Silence.)

DACE

Rêves-tu de la maison, parfois?

GÈTE

Bien plus rarement.

DAGE

Quant à moi, j'en rêve souvent. Ainsi je vis une fois qu'on établissait un camp en face de chez nous, sur l'autre rive du Danube ; j'entendais un bruit bizarre et des hennissements. Ensuite, une autre fois je rêve qu'on est de retour d'une guerre, qu'on a amené des captifs et qu'on se dispose à les immoler aux dieux. Alors je me suis mis à supplier de ne pas leur faire de mal. Je blasphémais fort contre les idoles, et tous se mirent à crier contre moi ; on me saisit, on me traîne... on veut me tuer — et moi je prie pour eux... Le vieux Job alors aussi se rouvre là...

(On entend le claquement d'un fouet. Gète se lève et regarde en bas de la montagne ; il revient essoufflé.)

GÈTE

On apporte Davus... on court, bien qu'en montant!

(Il secoue Job.)

Mon père! réveille-toi! C'est Davus! (Il s'enfuit.)

(Dix esclaves accourent en portant un brancard en or, et le déposent devant la porte. Quand ils se sont arrêtés, deux d'entre eux tombent sans connaissance, les autres respirent avec peine. Du brancard sort le gros majordome de Decius : *Davus*.)

DAVUS (en détendant son bras qui tient le fouet)

Les vilains ! J'ai tout de même mal à l'épaule
 Aujourd'hui leur seigneur veut bien mourir, et ils
 ne peuvent même pas presser leur pas ! (Il regarde
 les esclaves tombés.) Ils sont crevés, les chiens ! ils
 deviennent faibles ! (En donnant un coup de fouet à Dace
 Qu'as-tu à regarder ? ouvre ! (Aux porteurs, en s'apercevant
 qu'ils veulent ramasser les esclaves tombés.) Laissez-les donc
 en manque-t-il?... Allez, vous tous, en avant
 courez ! frappez dans la grande planche dix fois
 ensuite attendez un peu — qu'on frappe encore
 dix fois. Attendez encore un instant — qu'on
 frappe encore dix autres fois ! Une fête pour tout
 Rome !... Eh bien, qu'attendez-vous ?

(Les esclaves courent ; Davus leur crie :)

Que tout le monde sorte de ses trous ! qu'on
 coure tous à la besogne, toute la cour, que tout
 le monde soit habillé et proprement lavé. Que je
 n'oublie rien de rien... Bien, ce n'est pas pour
 la première fois que nous régalaons Rome ; même
 les Césars étaient satisfaits ! — Un chœur, des
 danses — c'est pour commencer ; des fleurs à
 chaque changement de plats, une lutte de gla-
 diateurs — pour la fin. (Se retournant vers les esclaves.) Que
 de ceux-là quelqu'un ne fasse une bévue !...

Je ne comprends pas bien, qu'a-t-il mon
 peuple ? ils sont bien trop tranquilles, bien trop

patients... On ne vole plus du tout!... tout marche bien... mais ils sont taciturnes, ils chuchotent toujours... On voit des gens qui se glissent tout le temps auprès de ces chiens... oh ! nous sommes sur un volcan ! Ça sent Spartacus, oui, Spartacus !

(Il s'en va par la porte.)

DACE (ayant fermé la porte aux esclaves tombés)

Pstt ! Asiatique ! Bourivoï ! ils n'entendent pas.

(Parait Lyda, une jeune femme, vêtue d'une tunique de couleur sombre, ouverte d'un voile blanc, qui lui descend très bas sur le visage ; elle est suivie par plusieurs chrétiens.)

LYDA (en voyant les cadavres)

Qu'est-ce ? le sang coule... portez-les en bas, auprès des malades.

(Plusieurs personnes les emportent.)

DACE

Ils ne vivront plus !... pauvre Bourivoï... on nous a pris ensemble et amenés ici...

JOB (avec un chagrin résigné ; en général il parle avec douceur)

Ils ont fait leur temps de souffrance et se sont présentés devant Dieu ; et maintenant ils sont devant lui... Le Très Haut à son jugement tiendra compte de leur douceur !

DACE

Et voilà... dans cette même nuit, comparait aussi leur maître et il les rencontrera... hautain, grand, inaccessible pour nous; il regardera de la géhenne ardente vers le radieux paradis vers ses esclaves!...

JOB

Ne devance pas le jugement du Seigneur.

LYDA

A propos du maître, qu'as-tu dit ?

DACE

Mais il paraît qu'aujourd'hui il veut mourir..

LYDA

Il est donc malade ?

DACE

Non, Davus disait comme quoi il meurt aujourd'hui.

LYDA (à part)

Dieu ! je ne le sauverai donc pas!...

DACE

On invite tout Rome à la fête. Et Davus se émène à cause de ça.

LYDA

Decius se meurt ! Lui, Decius ! mais en lui se meurt Rome entière, dans les siècles de ses racines enfoncée. Et pourrai-je l'ébranler de mes faibles mains, moi, une femme ?

Oh ! non, non, non !... Folle que je suis ! et tu es fait un vœu... (A Job.) Mon père, peut-il croire ?

JOB

Le Seigneur est tout-puissant. Il ordonnera et la montagne marchera.

LYDA

Mais c'est le bien, c'est la vérité qu'il cherchait !

JOB

Ayez pitié de tous, Seigneur ! Donnez la force à tous de surmonter le fardeau de l'orgueil et de reconnaître où est le jour, où est la nuit.

LYDA

Je viens auprès de toi, mon père ; voici de quoi il s'agit : Je suis chargée par Marcellus d'annon-

cer que le décret pourra paraître aujourd'hui même : déclarant que demain matin nous nous présentions devant les autorités ; que nous nous prosternions, comme devant Dieu, devant la statue de César — sinon — la mort. Pour délibérer sur la décision à prendre, Marcellus nous appelle tous dans les catacombes, en conseil.

DACE (enthousiasmé)

Ta vision !

LYDA

On posera à chacun une question : qui es-tu chrétien ? tu réponds oui, et on te destine, ou pour les animaux, ou pour le feu ; et tout de suite on nous met tous à la torture, pour arracher dans la souffrance la confirmation de tout ce dont on nous accuse.

DACE

Voilà la raison de la vision des anges !

LYDA (à Job)

De quoi, mon père, parle-t-il ?

DACE

Cette nuit, il avait une révélation d'En-Haut.

JOB

La signification des visions est cachée. Je doute qu'il soit convenable de parler de ces mystères; mais encore il se peut que le Seigneur dans une vision nous annonce sa volonté!...

Oui! il m'arrive aujourd'hui si bien quelque chose que, maintenant encore, je ne suis comme pas moi-même... Je restais là et au-dessus de moi — le temps allait à la quatrième heure — j'entends soudainement une voix : « Lève-toi » ; et comme si on m'eût ravi vers la hauteur, mais seulement l'esprit, le corps restait prosterné par terre, comme un vêtement ôté ; je l'ai vu : pâle, comme mort, sans mouvement... Je m'étonnais en moi-même, et levant mon regard vers le ciel, qui s'ouvrait comme un nuage, je vis : Quelqu'un siégeant sur un trône, entouré d'une lumière intense, émanant de Lui dans l'espace, comme d'un soleil.

Des armées innombrables, dans un brouillard radieux, sont tout autour rangées, étincelantes de glaives et de cuirasses, prêtes au combat. Plus bas, dans l'air, étaient des anges aux ailes déployées, avec des glaives aux mains... et il parlait : « Ayez soin des âmes de ceux qui ne se sont pas prosternés devant les idoles, qui n'ont pas reculé devant la mort terrible », et vivement les légions des anges, en secouant avec bruit leurs ailes, se dirigèrent vers la terre et se précipitèrent

dans l'espace... Je me baissai pour les voir
 mais le nuage se referma aussitôt et tout disparut... Il faisait noir autour de moi, tout me pesait
 j'étais épouvanté ! j'ouvris péniblement les yeux
 — tout, comme avant — le portique, la maison
 la chaîne, tout était là... le jour pointait à peine.

UN VIEILLARD (avec vénération)

C'est pour ses œuvres que le Seigneur a ravi
 ton âme vers les cieux... Peut-être il prévient par
 toi qu'Il vient lui-même juger et en donne un
 témoignage.

JOB

Quand le Seigneur viendra ? personne ne le
 sait... le monde le verra soudainement dans un clin
 d'œil, comme un éclair : il jaillira de l'Orient et
 tout d'un coup enflammera le ciel jusqu'à la limite
 de l'Occident...

LYDA

... Maintenant adieu, mon père ; je vais chez les
 autres.

JOB

Annonce à tous.

DACE (à Lyda)

Demain nous nous rencontrerons peut-être aux
 sons des trompes... le jour du jugement.

LYDA (fait quelques pas, puis s'arrête)

Leurs cœurs se réjouissent... Oui! Mais mon
me est encore tourmentée par le vœu que je
n'ai pas accompli... (Elle se retourne vers le palais de Decius.)
Oh! Decius, Decius... Mon Dieu, est-il possible qu'au
moment où il se trouve maintenant, au-dessus du
précipice, tu ne lui jettes ton rayon du firmament
toilé sur la voie obscure qu'il a parcourue!

SCÈNE II

Une salle des thermes. Decius, riche patricien romain, se repose après bain, entouré de ses clients. Plus loin, près de l'arc d'entrée, une foule d'esclaves. *Juvénal*, jeune homme, après un coup d'œil jeté dans la salle, entre précipitamment.

JUVÉNAL

Ah, Decius ! pour un instant ! (A un signe de Decius les clients et les esclaves s'éloignent.) Est-il possible que ce soit vrai ?

DÉCIUS

Je regrette une chose ! j'y pensais déjà depuis longtemps, mais je remettais toujours l'exécution et j'ai procuré à César l'honneur de m'y avoir fait penser ! voilà ce qui me vexé ! Je sais qu'il me suffit de dire un mot — c'est pour cela que l'impudent eunuque Mirtil s'est invité à mon souper, il m'embrasse, il me cajole comme un tendre ami et sur tous les tons il me glisse des allusions — tu n'as qu'à dire un mot et tout de suite tout sera oublié ! Mais il ne nous surprendra pas, j'espère à l'improviste.

JUVÉNAL

Et tout l'orage vient de là... de sa déclamation tu n'étais pas touché ?

DECIUS

Ça dépend ! A la lecture, trois personnes, rien que par leur présence dans la salle, Pomponius, Ruffus et moi — le gênaient. Il s'écria : « Trois morts ! » et sortit, nous lançant son rouleau... Eh bien ! la parole de César — c'est une loi ! Rome est en lui !... Sur les lieux, en m'en allant, j'ai invité au festival la société... Mais tout de suite il se ravisa : des exécutions, des meurtres, des tortures... Rome s'est à peine reposée ; partout on cite les paroles ultimes de Sénèque ; on chuchote comment mourrait Pison ou Lucius, même un murmure a passé dans les rangs des prétoriens ; — et il envoie chez nous suppôt après suppôt avec une allusion ou un conseil. Ruffus et Pomponius, eux, ils se sont excusés ; nous — nous nous taisons... Si tu veux, toute l'anecdote est là.

JUVÉNAL

Dans quel temps vivons-nous !... De la vie et de la mort, le prix de tout est perdu !

DECIUS (indifféremment, moitié plaisantant)

Qu'est-elle la vie ? du néant et au néant passa un papillon, ayant brillé un moment au soleil !... l'homme, comme tel, que signifie-t-il dans le monde ? qui a besoin de lui ? Son temps fini, un

autre s'asseoit à son couvert, à la fête... (S'animant to à coup.) Mais pour nous, pour les anciens Romains pour les familles dont la vie s'est fusée avec Rome, dont les ancêtres pour Rome étaient des pères, et dont l'esprit se transmet de génération en génération et maintient Rome, elle ne va plus cette comparaison!... A Rome maintenant s'est amassée de tout l'univers toute sorte de racaille

Dans les fauteuils curules siègent, ou peu s'en faut, des esclaves d'hier et avec un doigt sale ils penchent où ils veulent les balances du sort.. Nous nous sommes éloignés de cette canaille misérable et nous vivons humblement dans les provinces, dans les champs. Vers Rome tant qu'elle est entre leurs mains nous regardons du dehors. en étrangers, ou comme des Spartiates sobres regardent des serfs soûlés. Nous attendons et tout notre souci c'est que l'ancien esprit des pères apparaisse demander des comptes dans le palais des Césars, de temps en temps. Pour que, auprès du trône profané, il apparaisse en juge suprême, en spectre menaçant de Caton, — ce spectre toutes les fois se dresse, frappe à toutes les portes, et un nouveau suicide s'accomplit parmi nous !

JUVÉNAL

Suicide, glaive, poison ! et c'est là des meilleurs des hommes la grandeur et la gloire maintenant !

Que peut-il faire ici avec sa pauvre muse, le poète ? On ne sait plus où l'on est ! On perd presque la notion de ce qu'il faut appeler le bien ou le mal !

DECIUS

Oui, je vous plains !... Sur votre lyre, du monde rien ne peut souffler pour qu'avec un accord sonore au monde elle puisse résonner !... Chez des sauvages scythes et teutons j'ai vu des fêtes de nuit : au milieu de sombres repaires sylvestres, ils allument leurs feux, s'asseoient autour, dans un vallon, en ronde, boivent leurs hydromels, et au milieu chante le barde. Leurs airs sont sauvages, pour nous, ma foi, désagréables ; mais quelle puissance dans leur langage simple, comme le geste est majestueux et compréhensible ! Et qui fut là plus poète — le barde ou son auditoire ? Mais cette nuit, dans le bois, avec les feux et le clair de lune à travers le feuillage, et dans une anxiété fébrile ce monde hérissé tout autour, tout — même leurs dieux, qui passent en ouragan, écoutant aussi des cimes, — tout respirait dans ces chants flamboyants. Mais le poète versait dans son vers ce que la foule lui donnait... Et vous ? où vous traînera-t-on ? que vous diront vos auditeurs ? Quel noble but vous indiqueront-ils ? que verseront-ils dans vos chants ?

JUVÉNAL

Et Rome fut ainsi autrefois ! un chant pareil vivait en elle ! Elle chantait Virginie, les faits de Coriolan, de Cincinnatus !... Oh ! Decius, devant moi-même comme devant toi — pourquoi serais-je hypocrite ? Mais je n'ai presque plus foi en Rome !

DECIVS

Celui qui croit en la raison ne peut ne pas avoir foi en Rome !... Athènes : en elle nous est apparu le soleil de l'art : son génie, avec le jeune Macédonien, coula à travers les peuples du monde, portant, avec le glaive, le ciseau et la lyre. Rome a tout embrassé comme la raison humaine : elle a donné au monde des lois et a unifié le monde. Il en passe sur elle des nuages, mais la raison veille, l'esprit puissant ne s'endort pas... Et s'il advient un philosophe, la lumière jaillira du trône et la loi de César sera la loi de la raison. Reviendra, c'est bien possible, l'âge d'or. Ton domaine est la satire. Souviens-toi bien que la satire est la fille de la raison. Les coups frappent devant les yeux du monde. Pour que le monde reconnaisse tes droits, tu dois te placer très haut : c'est quand la corde est solidement faite que la flèche porte bien. Voilà ce que, prenant congé de toi, je puis te dire !

(Au signe de Decius, les esclaves et les clients s'approchent et le revêtent de la toge de dessus.)

JUVÉNAL (méditant)

Terrible conscience! En quoi, où est-elle cette
nauteur? Dans l'âme bouillonne l'indignation et
plus bas, ô dieux — c'est le vide...

SECONDE PARTIE

DANS LES CATACOMBES

Une grande salle dans les catacombes. A droite et à gauche, les entrées des passages souterrains intérieurs ; à côté d'eux, des lampes. Le long des murs plusieurs niches pour les tombeaux et, au-dessus d'elles, des inscriptions. Au fond de la scène, un escalier creusé dans le rocher. Au tournant de cet escalier, à la moitié de sa hauteur, est assise *Didime*, une petite fille aveugle ; près d'elle, une lampe et des cierges. Au fond de la scène, près du mur où se trouve l'escalier, un groupe considérable de différents personnages, des pèlerins et surtout des esclaves, qui écoutent Job.

DIDIME (en entendant le pas de deux arrivants, en chantonnant)

Moi, petite aveugle, je vous offre, à vous qui voyez, une petite lumière, une petite lumière.

UN DES PASSANTS

Nous allons auprès du vieux Job..... Dieu soit avec toi, Didime !

DIDIME

Avec vous aussi !

(Les deux passants descendent l'escalier et se joignent au groupe des écoutants.)

DIDIME (à elle-même, en chantonnant)

Elle m'est inutile la lumière de la terre ! tout
s'éclaire de la lumière céleste... une petite étin-
nelle dans mon cœur...

L'UN DU GROUPE DES ÉCOUTANTS

Et après les femmes, aux disciples Il apparut,
le jour ?

JOB

Oui, vers le soir. Quand elles accoururent au-
près des disciples et racontèrent ce qu'elles ont
vu, tous considérèrent cela comme une rêverie. Sur
ceci deux d'entre eux, Cléophas et Luc, allèrent à
Emmaüs. Le chemin passait par un endroit désert.
Ils marchaient seuls, quand subitement apparaît
entre eux un troisième qui leur demande : de quoi
vous se désolent et pourquoi ils pleurent. Ils s'éton-
naient : comment ne sait-il pas, étant à Jérusalem,
que Jésus, le prophète, fut crucifié ? Et il causa
avec eux de ces événements, et il leur était doux
de l'écouter, et à ses paroles leurs cœurs brûlaient.
La nuit commençait à tomber. Ils s'approchent
de la maison et désirent rester encore avec lui, et
il leur prie qu'avec eux dans la maison il entre
aussi. On a allumé un flambeau, on apporte le
pain et le vin. En prenant le pain, il leva les

yeux en haut en le rompant et rendit grâces : à même moment, comme si leurs yeux s'étaient ouverts, ils reconnurent tous les deux que c'était Lui-même, qui avait marché avec eux, qui parlait avec eux, qui était à table et faisait tout comme ils l'ont vu faire, et leur esprit bondit. — « Ravis! » voulaient-ils s'écrier et se jeter vers Lui, quand tout à coup, à leurs regards, il devint invisible.....

DIDIME (en haut)

Moi, petite aveugle, je vous offre, à vous que voyez, une petite lumière, une petite lumière.

(Deux jeunes gens, GLAUCUS et EUMÉNE, s'approchent d'elle prennent des cierges.)

EUMÉNE

D'ici nous ne pouvons plus avancer sans lumière.

GLAUCUS (montrant la fillette)

Elle est aveugle ?

EUMÉNE

Oui. Mais par tous les chemins, en observant des signes à elle, ici comme par la ville, partout elle passera seule...

GLAUCUS

Et à nous, qui voyons, elle distribue la lumière !

EUMÈNE (en s'approchant de l'avant-scène)

Oui, mais c'est une simple coïncidence... tu vois, ici, nous avons un asile pour les pèlerins, leur premier repos. Ils arrivent de loin, d'Occident, de l'Orient, de l'Afrique. Ils apportent des nouvelles de toutes les églises, de tous les coins, de toute la terre. Autour des hôtes il y a toujours conversation.

GLAUCUS

Ici une aveugle distribuant la lumière !... à l'entrée un vieillard dans des chaînes, les bras, les épaules couverts de plaies, mais son esprit plane dans les cieux et sur ses lèvres des paroles pleines d'amour ! — tout ça c'est comme un songe merveilleux !

EUMÈNE

Le patriarche ! retourne-toi, le voici ! Quand les hommes finissent leur labeur, quand de la lourde chaîne il est relevé, — tous sont ici ! tous, comme sur des fleurs mielleuses les abeilles, accourent entendre ses paroles... Il a lu les anciens livres hébreux, il est lui-même de l'Orient, il

fut chef de quelques peuples araméens, leurs langues se ressemblent ; autrefois il vivait en ro-
 plein de projets orgueilleux, et puis la défaite
 la perte de tout ! Prisonnier, vendu, il traîne ses
 jours en esclave ; — eh bien — il dit que de
 l'existence la douceur il l'a connue seulement ici
 par la grâce du Seigneur ; que c'est ici qu'il a goûté
 et compris la joie d'un aveugle recouvrant la
 vue ; que dans les chaînes, sur une couche dure
 il a retrouvé ce qui nous est plus cher que le
 sceptre et la couronne et toutes les richesses du
 monde : — Dieu et la voie vers Lui ! Depuis
 comme un voyageur, la nuit, au seuil d'une maison
 éclairée, son regard ne se détourne pas de ces
 magnificences et il trouve dans leur contempla-
 tion ce repos, cette force, ce calme par lesquels
 involontairement il domine et entraîne tout avec
 soi, dans les hauteurs où il séjourne...

GLAUCUS

N'y est-elle pas tout entière, la doctrine du
 Christ, Eumène ? Tout n'est-il pas dans la seule
 prière « Notre Père », dans la prière du règne de
 Dieu sur la terre ? Si nous pouvions tous com-
 prendre du Père la sainte perfection, et que nous
 puissions tous nous en bien pénétrer, la vie
 deviendrait une félicité éternelle et le monde
 serait un paradis terrestre ! Que nous fassions

oujours sa volonté et le mal disparaîtrait pour toujours... Non seulement on oublierait le nom du châtiment, mais même du jugement!

EUMÈNE

Ah! Glaucus, par la raison on le comprend, et on voit de merveilleux exemples; mais brusquement on n'a plus de force, plus de foi, et on hésite et on attend comme devant un précipice — ou le salut, ou un faux pas — et la chute! Le patriarche Job est devant nous comme exemple... Mais... vois-tu, Glaucus, tout mon être est dédoublé! un doute m'inquiète: conseille-moi. A demain est fixé mon mariage et peut-être pour demain même le décret de César! Peut-être mes craintes ne sont pas à propos; mais je frémis malgré moi à l'idée que je conduirai ma fiancée non pas devant l'autel, mais devant le bourreau, et si alors je lisais dans ses yeux un effroi ou un reproche involontaire — je faillirais... voilà ma crainte! elle m'opresse et j'en souffre!

Si jeune, presque une enfant... J'entre, hier, la tristesse dans l'âme. En plaisantant avec ses amies, elle se dépêche d'achever sa parure nuptiale; et elle voulait encore que je décidasse une discussion entre elles à propos d'une couture!... Puis une autre fois: le jour déclinait et toute la famille était réunie au jardin; deux colombes au-dessus

de nous s'élevaient en cercle, toujours plus haut dans l'azur des cieux; elle suit du regard, n'osant pas respirer; comme une étincelle brillante, toujours s'affaiblissant, leur trace disparaissait dans l'azur... Elle me serre fortement la main et murmure en souriant : c'est nous!... Quel ravissement et quelle douleur en même temps j'ai éprouvés à ce moment... Que lui répondis-je ? Je ne sais plus... Excuse-moi, Glaucus ! au moins par un aveu je me suis soulagé le cœur...

GLAUCUS

Je te comprends; mais je doute que tu n'aies pas tort devant elle. Je suis redevable à une femme de toute ma vie nouvelle, que j'appelle ainsi depuis que j'ai connu le Christ. Ma mère m'a élevé en mollesse, en me choyant. De cette opulence je me suis après trouvé l'esclave, mais de la même opulence je jouissais en esclavage : mon maître était Mécène; poète, artiste, c'est moi qui fus plutôt son despote, et il était content d'exécuter tous mes caprices, étant fier seulement des droits sur moi. Ainsi je ne connaissais pas d'obstacles à mes passions depuis l'enfance : toujours entouré d'une foule d'amis, rien ne trouvait grâce devant nous partout où nous apparaissions. Tout d'un coup je m'enflamai d'une passion — oui ! pour une femme mariée... Souvent je la voyais

passer couverte d'un voile... un petit enfant se tient parfois à son bras... J'invente de suite un stratagème : la faire sortir de la maison, l'enlever et la rompre. J'ai composé mon discours et triomphant l'avance, mes amis en embuscade, je pénètre dans la maison et que vois-je ? sur des tapis épais elle, un enfant sur le bras, un autre lui embrasse le cou, un troisième derrière l'épaule, à ses côtés, à ses pieds, tout autour, des enfants rians, et elle sourit, ceinte de cette vivante couronne de figures enfantines ; tous à l'instant se sont serrés contre elle. Toute confuse : « Qui es-tu ? pourquoi l'élan d'une âme qui régnait ici sans méfiance, dans le mystère et dans le calme de sa sainteté, est-il troublé par ta présence?... » Tous les calculs, tous les mensonges avec lesquels je suis entré chez elle se brisèrent. Que des enfants, excepté deux, les autres étaient des orphelins, que c'était une maison chrétienne, je le savais avant. Je restai là comme pétrifié par la honte... Eumène, voilà ce que je veux dire : Il me semble que dans ta fiancée, encore jeune fille, doit rayonner la même mère future et la même providence pour ses prochains, que me fut l'autre plus tard... C'est à mon tour de m'excuser, je t'ai retenu.

(Ils s'en vont, ayant allumé les cierges. Pendant ce temps descend de l'escalier un vieillard aveugle conduit par un petit garçon.)

L'AVEUGLE (au garçon)

Ici on nous rassemblera et le décret sera déclaré !

Enfin!... Enfin mon jour arrive... je l'ai vu de tout près, moi-même... Nous nous sommes attachés en route et nous arrivâmes juste quand Pilate l'amenait devant le peuple... Je me souviens de ce regard, les paupières un peu baissées, de toute l'image — je voyais alors — comme si elle s'était empreinte dans mon cœur — et pour toujours.. Deux torches aux côtés -- et Lui-même ceint d'une couronne d'épines... Je suis devenu aveugle, tout s'est obscurci dans ma mémoire... Lui comme vivant seul est resté... (Il s'arrête et écoute la voix de Job.)

JOB

Ne convoite pas les biens de la terre! tu as accumulé des richesses et tu les as cachées; ta pensée sera toujours avec eux, où que tu sois! Ne ramasse des trésors que pour la vie éternelle...

L'AVEUGLE

Ah! Job est ici!... allons auprès de lui! Oh! quel homme sublime! (Il se joint au groupe de Job.)

(D'une galerie de droite sort Lyda, en conduisant par la main une femme âgée, Menippa; elle la fait asseoir sur un banc.)

LYDA

Repose-toi, assieds-toi par ici! Tu es si fatiguée, si faible...

(Plusieurs enfants descendent l'escalier; une femme est avec eux. Lyda s'approche d'eux, les rajuste, les caresse.)

MENIPPA (seule)

J'ai tout vu, tout regardé — ce n'est pas à Rome... toujours rien ! où maintenant ? où ? dans quel pays encore ? pas même une trace ? (A Lyda qui vient vers elle.) Comme on est bien chez vous ! Vous êtes tous si bons, si bienveillants ! Ces grottes... ces voûtes... ces figures — tout est calme, paisible... Je serais bien restée chez vous...

LYDA

Eh bien ! à la bonne heure ! (Indiquant les enfants.) Et ceux-là sont « les enfants de Dieu », nous les appelons ainsi, — ils ont été ramassés sur des places, dans des terrains vagues... qui les abandonne ? qui sont-ils ? personne ne le sait ; nous les appelons donc enfants de Dieu !

MENIPPA (ayant frémi avec force)

Les misérables ! un animal, même un animal n'abandonne pas ses enfants !

(Par l'escalier on apporte sur un brancard un blessé.)

LYDA (aux porteurs)

Chez moi !

UN PORTEUR

Il est déjà pansé. Les blessures ne sont pas profondes. Il fut apporté sans connaissance.

MENIPPA (s'élance vers le blessé, le regarde et revient attristée. Les enfants pendant ce temps sont emmenés.)

Toujours rien ! ce n'est pas lui ! hélas ! (Retournant sa place.) Et peut-être ainsi, inanimé il fut ramassé. et sauvé. (A Lyda.) Non, je n'ai plus la force, je ne puis plus dissimuler — mon âme doit s'ouvrir devant toi : je vous ai trompés !... Je ne suis pas chrétienne... De Milet je suis native. J'y ai passé toute ma vie et voilà dix ans que j'erre par les pays étrangers... Je cherche mon fils... Autrefois nous vivions avec splendeur, en opulence... Survint une guerre... des ennemis... mon mari mourut... et mon fils fut vendu en esclavage pour des dettes !... Il était savant, jouait de la lyre, savait composer des hexamètres... Une fois son maître lui ordonna de chanter à une fête en l'honneur d'Aphrodite. Il refusa ! Pourquoi — je n'en sais rien ! On disait que les chrétiens l'ont corrompu... Tous se levèrent contre lui, la populace s'en est mêlée — les mœurs sont ainsi chez nous !

Des clameurs, des insultes et un gémissement j'accours et je vois une trace sanglante, sa tunique déchirée, et lui a disparu !... Les uns criaient qu'il fût tué, et son corps traîné dans la mer d'autres — qu'il fût emporté par quelqu'un. Est-il vivant ? ne l'est-il pas ?..... je languis, ne trouvant pas un instant de repos..... Je me trouvais une fois dans un port. Une foule de gens ! on

arge des marchandises, on crie! Subitement un
atelot s'est arrêté devant moi! « Il vit », mur-
ura-t-il et disparut. Il vit!... Mais où le cher-
ner? Je suis partie au hasard, parfois par terre,
parfois par mer, j'ai cheminé jusqu'à Rome et
ici... ici je t'ai rencontrée, j'ai regardé chez
vous..... que faire maintenant?

LYDA

Le malheureux! mais espère, aie foi : il y a un
Dieu!

MENIPPA (à elle-même)

Six ans devant mes yeux la tunique déchirée ;
à la place, une mare de sang — et lui s'éloi-
gnant dans le chemin! et de nouveau l'espoir
m'entraînait, et je marchai... Oh, oui! Je puis
dire que de mes larmes j'ai arrosé le long chemin...

LYDA

Reste avec nous : nous le retrouverons peut-
être. Dis comment il s'appelle : nous en parlerons
aux anciens... Crois-moi, Dieu nous mène par des
voies inconnues pour nous et tu le retrouveras là
où tu l'espères le moins!... et le chemin arrosé de
larmes — il le voit... Le Christ Lui-même l'a
passé...

MENIPPA

Tu es une bonne âme... (S'écartant d'elle subitement.)
Et s'il est... mort?

LYDA

Mort... O Dieu!... à elle étrangère à la révélation, que lui dirai-je?... que lui seront mes paroles (Elle désigne une jeune femme, Camille, entrée auparavant avec deux enfants, un garçon de huit à dix ans et un autre de quatre, et qui s'est arrêtée devant un tombeau dans le mur.) Regarde, voilà une mère avec deux enfants, une veuve. Dans ce tombeau se trouvent les cendres de leur père... tu vois, elle a soulevé l'enfant pour qu'il embrasse la pierre... Vois comme elle regarde, comme son sourire est clair!... Elle s'est penchée vers l'aîné... chut... écoute... Elle parle...

CAMILLE (à son fils)

Souviens-toi donc : dans cette niche sont les restes sacrés de votre père. Il fut déchiré par les lions, et maintenant son âme est au ciel et il nous admire quand nous agissons bien et respectons Dieu, sinon il pleure... Il peut arriver que Dieu vous prendra aussi maman : nous allons vous admirer avec lui, ensemble, des hauteurs azurées... Regarde bien et souviens-toi : ce passage, une croix et à côté se trouve l'inscription... (Elle s'appuie contre la pierre, la tête sur les mains et murmure :) Cher !

LE GARÇON (lisant l'inscription)

« Je vous attends, je vous attends. »

CAMILLE (en se levant vivement et essuyant une larme
s'adresse au tombeau)

Oh, pardonne-moi! malgré moi mes forces
te trahissent. (Elle se met à genoux avec les enfants.) Prie
pour nous, que nous arrivions auprès de toi, à tra-
vers toutes les épreuves mondaines, les vanités
et les peines, aussi purs que toi! Pour que tu nous
rencontres là où il n'y a ni larmes, ni soupirs, ni
sighissements, en jubilant, en te réjouissant de
nous de toute ton âme...

MENIPPA

C'est avec *lui* qu'elle parle?...

LYDA

Il est au ciel! il les voit et les entend... Veux-
tu la reconnaître?

MENIPPA (émue, à voix basse et avec curiosité)

Oh, oui!

LYDA

Camille! voici une mère malheureuse, il suffit
pour toi pour que tu t'intéresses à elle...

CAMILLE (tendant la main à Menippa)

Mais qui donc est heureux ici ? Mon bonheur c'est mes enfants. Je ne vis que par eux... Quant au bonheur des autres, c'est Lyda, qui par la Providence est envoyée pour tous les misérables comme un bon ange consolateur...

LYDA (avec effroi et étonnement)

Camille, que dis-tu, que dis-tu ?

CAMILLE

A peine apprend-elle que quelque part on souffre, elle y va tout de suite, sans se demander si c'est l'un des siens ou un étranger.

LYDA (vivement, avec reproche)

Camille !

CAMILLE

Toute son existence est vouée au prochain. Mon Dieu ! Et les enfants, les pauvres, les malades...

LYDA (à Menippa, brusquement)

Ne la crois pas !

CAMILLE

Toute sa journée se passe en soucis, comme la
Marie vigilante... (Lyda s'éloigne, sa figure exprime les signes
d'une inquiétude intérieure.) Si tu la voyais au milieu des
prisonniers, parmi les martyrs, dans la prison
où des centaines de malheureux tâchent de tou-
cher ses vêtements, ses doigts, d'entendre ses pa-
rolles... (Lyda s'affaisse sur le banc, couvrant de ses mains sa figure
tout lui rend grâce, tout la bénit... (On entend les san-
lots de Lyda.) Mais, mon Dieu, elle pleure. (A Lyda avec
inquiétude et intérêt.) Qu'as-tu ?

LYDA

Laisse-moi !

MENIPPA (bas à Camille)

Allons-nous-en !

CAMILLE

Mais qu'as-tu donc ?

LYDA (avec impatience)

Laisse-moi !

CAMILLE

Je ne sais pas... qu'ai-je...

LYDA (presque en désespoir)

Va-t'en... je t'en supplie...

MENIPPA (à Camille, bas)

Elle aussi a son chagrin...

CAMILLE

Lyda n'a pas de chagrin *à elle* !

MENIPPA

A elle ou à autrui, qui le sait ? laissons-la seule pleurer à son aise.

LYDA (seule, assise sur le banc)

L'esprit m'a abandonnée... Que lui pouvais-je dire ? Je n'avais plus ni larmes, ni paroles — l'âme reste muette, — ce qui brûlait en elle — s'éteint... L'obscurité l'a envahie et y grandit toujours ! Deux mots : Decius meurt, vibrent en elle... Decius !... Je n'aperçois que lui dans le passé... lui seul n'est pas compris, lui seul comme un Titan reste au-dessus de ce néant... mais qu'est-ce qui m'attire vers lui ? *L'autre* monde est déjà voué à la perdition, et à celui qui a la tête la plus haute est destiné le coup du premier éclair de la colère divine... Par quoi donc suis-je attirée vers

... ?... l'amour ? Oui, l'amour, mais pour lequel tout est possible : — verser tout son sang, franchir des mers, mouvoir des montagnes. Dieu lui indique les voies : peut-être m'a-t-il choisie pour faire un miracle — et me l'ordonne et m'enverra la force — et l'accomplira... Il ne s'agit point du vase où il a versé de l'eau vivante pour désaltérer un voyageur accablé de soif ardente...

(Tombant à genoux.) Oh ! toi qui pénètres de tes hauteurs et dans la profondeur des ondes et dans la profondeur des cœurs ! tu vois que dans le mien les passions de la terre n'ont pas de place ! Donne-moi, ô Tout-Puissant, que je détruise son orgueil ! que son âme soumise je sauve et t'apporte comme un offrande... (Elle se lève un peu calmée, mais continue d'un ton saccadé.) Mais le temps presse : à aujourd'hui cette fête imminente !... le trouver là et attendre. Écrire à Marcellus : « un vieil ami et sûr », comme l'appelait toujours Decius... Ira-t-il, Marcellus ? pour sauver — oh, il ira ! (Elle sort une tablette et écrit. Pendant ce temps on entend les paroles de Job.)

JOB

Et Jésus lui répondit : « Il est dit : tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. »

UN JEUNE HOMME (descendu précipitamment par l'escalier, remet à Lyda une tablette)

De la part de Marcellus.

LYDA (prend la tablette et lui remet la sienne)

En échange, rends à Marcellus.

(Pendant ce temps la salle se remplissait toujours de chrétiens. Les uns se joignaient au groupe de Job, les autres se groupaient dans différents endroits de la salle, parmi eux Glaucus. D'autres se plaçaient sur les bancs le long des murs. Pausanius se trouve parmi eux.)

LYDA (ayant lu la lettre, s'adresse aux assistants)

Marcellus nous écrit — il vous prie — « que
« les frères ne me reprochent pas de tarder ; j'at-
« tends et j'arriverai à l'heure même qu'on déclara
« rera le décret nous concernant... » (Elle s'en va par
l'escalier.)

UN DES JEUNES GENS

Et encore ce n'est pas décidé !...

UN AUTRE

Peut-être qu'on révoquera la décision !

GLAUCUS

Que la volonté de Dieu soit faite ! (S'animant.) Mais pourquoi nous persécute-t-on ? Pourquoi cet acharnement ? je ne puis le comprendre ! Pourquoi le Christ leur inspire-t-il la haine ? Lui rendant à César le denier, pardonnant l'ennemi, portant sa croix avec résignation, enseignant d'aimer, d'aimer sans peur et sans calcul, et d'être parfaits dans ce

monde comme est parfait le Père Céleste ! (Après une pause.) Et tout de même ils viendront vers lui. Le mal et le mensonge tomberont. Le riche et le pauvre, le simple et le savant, tous y viendront. Les chemins de tous les points de la terre les amèneront tous vers le Christ. La douleur humaine, les chagrins, toutes les tortures de l'esprit, les sources de larmes brûlantes, tout recevra le Christ dans son cœur, tout disparaîtra dans cette mer sans limite !... (Près du groupe de ces jeunes gens est assis sur un banc Pausanius. Il répond aux dernières paroles.)

PAUSANIUS (sombre, avec un désespoir grandissant)

Béat soit celui qui est venu lui-même au Christ, voyant sa beauté et sa pureté, comme une vierge dans les bras du fiancé ; mais toi, vers qui il est descendu lui-même pour te sauver dans un naufrage des vagues bouillonnantes — oh ! le salut te sera peut-être plus pénible que la mort dans les vagues... Dans ton âme toutes les plaies anciennes brûlent comme des feux et tu entends une voix d'en haut : « Celui qui portera ma Croix — est à toi », mais tu sais qu'avec des mains pures il la porta... et les tiennes sont couvertes de sang et une malédiction pèse sur toi... (Il baisse la tête sur sa poitrine. Les jeunes gens gardent un silence respectueux, regardant Pausanius avec compassion et perplexité. Au milieu du silence on entend la voix de Job.)

JOB

En vérité, je vous dirai : Pleure à qui il dira : n'es ni chaud ni froid. L'amour — est le feu — cœur — l'or ; ayant passé par le feu il devient clair et pur...

(Pendant ce temps EUMÈNE et ARCADIUS entrent et s'arrêtent près de Pausanius, qui reste sombre, la tête baissée.)

EUMÈNE (continuant la conversation)

Souvent j'ai pensé à toi ; je te savais malheureux. Ma mère m'a baptisé quand j'avais douze ans ; je pensais donc que dans ton sort la paix et la consolation étaient chez nous, dans l'enseignement de Jésus — et je vois — tu viens ici ! — Arcadius, raconte-moi donc comment s'est faite cette conversion ?

ARCADIUS

Comment répondre à ta question ? L'homme en venant au monde, certes ne sait pas ce qu'il fut avant ! J'étais aveugle et j'ai recouvré la vue j'étais sourd et j'ai entendu. Je ne connaissais que le corps seul, et j'ai senti l'esprit immortel, l'âme vivante. Dans les autres j'ai aperçu une âme pareille et tout s'est éclairci devant moi. Et tous, quoique différents, ont leurs destinées, devant le Père Céleste sont tous ses enfants bien

imés... (Un silence.) L'obscurité est dans le passé. Que couvre-t-elle? qu'elle le cache pour toujours, morte, muette!... (Il soupire.) Oui! le cœur parfois s'endolorit, mais en se souvenant... (Il coupe ses paroles percevant Pausanius, recule et le regarde avec terreur.) Dieu!... C'est lui! c'est lui! (Sa main sur la poitrine.) Comme le cœur bat... lui... venu aussi au Christ... pourquoi? pourquoi?... j'hésite... par quoi suis-je troublé? (S'étant maîtrisé, il fait quelques pas vers Pausanius.) Pausanius, c'est toi?

PAUSANIUS (en frémissant)

Arcadius! O Dieu! (Il regarde Arcadius et, n'osant pas prendre la main tendue à lui, s'affaisse lentement sur ses genoux. Les autres gens font place autour d'eux.) Ton persécuteur, celui qui a causé ta perte...

ARCADIUS (tâchant de le soulever)

Oublions tout ce qui s'est accompli là, dans la nuit!

PAUSANIUS (embrassant ses genoux)

Oh! que mon âme a langui...

ARCADIUS

Que le repos et la paix soient en elle!...

PAUSANIUS

Les années se suivaient, mais je vis toujours en celle où, comme un ami, je suis entré dans ta maison et en sortis après comme un assassin!

ARCADIUS

Laisse !

PAUSANIUS

Laisse-moi parler ! Euphémie...

ARCADIUS (avec douleur)

Non ! ne parle pas...

PAUSANIUS

Ombre sainte... elle suppliait...

ARCADIUS

Tais-toi !

PAUSANIUS (avec force)

Son dernier mot fut : sois maudit !

ARCADIUS (vivement)

Non, comme moi, elle a pardonné !

PAUSANIUS

Comme toi... Et toi... tu as pardonné... pardonné... tu me regardes et tu pleures...

ARCADIUS

De joie : j'ai vaincu moi-même, moi-même Pausanius ! (Il l'embrasse et le mène dans le fond de la salle.)

(La scène se remplit toujours. Menippa et Camille se trouvent à l'avant scène.)

CAMILLE

Mon mari me disait parfois : — ce n'est pas nous qui élevons les enfants, mais les enfants châtient notre éducation ! — En leur présence le père ne fera pas, ne dira pas quelque chose sans regarder devant soi : tu jettes une semence ! Elle produira ce qui dans le cœur de l'enfant tombera ! Oh, ma chérie ! c'est avec l'enfant qu'on apprend à connaître Dieu... s'il est malade que fais-tu alors ? il brûle, il languit, il t'écrase l'âme et tu ne connais plus ni le jour, ni la nuit ! tes sens se pétrifient, tu observes s'il soupire, s'il bouge, toute en lui ! enfin tu n'en peux plus ! en ramassant ce qui te reste de forces, tu les concentres toutes dans un mot : Sauve-le, sauve-le ! et tu te prosternes devant Celui qui peut tout...

MENIPPA

Terrible ! terrible ! oh ! je le connais, je le connais. J'ai compris ! et tout m'est devenu si clair maintenant !... Comme tu m'es devenue chère ! et tout ce que tu dis je le comprends, et ta parole est si douce... Ah ! mon muguet aromatique, ma violette tendre ! (Elle l'embrasse.) Depuis longtemps déjà je pense à votre Dieu ! à tous les dieux, à leurs autels, que je rencontre sur mon chemin, je porte au moins une fleur. Ainsi je me trouvais

dans un temple chrétien, sur une montagne, en Thessalie. D'abord j'ai eu peur : des cierges, l'obscurité; un prêtre parlant à une foule de fidèles. Et j'entendis qu'il dit distinctement ces mots : « Notre Dieu est le Dieu de tous les souffrants ! » Et comme si quelque chose dans mon cœur a tressailli, je me suis prosternée et je me suis mise à prier ce Dieu, mais je ne pus que pleurer. Tout à coup j'entends : « A Rome est ton chemin, là tu trouveras tout. » Je levai mes yeux juste en face de moi se trouvait un vieillard, mais à l'instant même il disparut. Je voyais que tous sortaient, j'allai vers la sortie, j'ai laissé passer tout devant moi, le vieux n'y était pas ! Au lever du jour, je me suis mise en route, sur un vaisseau, à Rome, et toujours j'entends : « Le Dieu des souffrants te le rendra ! » J'attends... et comme à un miracle je me prépare... que faire maintenant? je ne sais plus...

LYDA (ayant vivement descendu l'escalier)

Marcellus arrive... Le décret est promulgué!

(Mouvement général.)

JOB (descendu de sa place un peu plus tôt, presque au centre du demi-cercle de tous les assistants)

Ce jour, le plus glorieux des jours ! Nous, l'Eglise visible, nous entrerons dans les rangs de l'Eglise

invisible et nous nous confondrons avec elle dans
 une clameur commune : « Seigneur notre Dieu,
 sois béni ! »

LE VIEILLARD AVEUGLE

Seigneur notre Dieu, sois béni ! Que tout ce qui
 est vivant le proclame.

TOUS (inclinant leur tête vers Job)

Seigneur notre Dieu, sois béni !

(Après un moment de silence recueilli, pendant lequel le cercle se
 ferme autour de Job, entre les autres s'engagent des conversations à
 voix basse.)

DIDIME

Préparez vos lampes, le fiancé est proche !

(Menippa observe anxieusement les arrivants et les assistants ; Camille
 se trouve non loin d'elle, près du tombeau de son mari, serrant les
 enfants contre elle.)

EUMÈNE (ayant aperçu parmi les femmes Agnès
 vêtue d'un vêtement nuptial)

Agnès !... en vêtement nuptial !...

AGNÈS

C'est donc pour aujourd'hui notre mariage,
 Eumène, aux cieux... et je suis fiancée...

EUMÈNE (avec exaltation)

Agnès ! tu me sauves !...

PAUSANIUS

A présent l'âme n'a plus peur de se trouver en face de Lui !

GLAUCUS (aux jeunes gens, avec exaltation)

Savoir — que dans un instant l'âme s'élance à travers un océan de rayons vers le Père ! Qu'est-elle, la mort, pour un chrétien — aux yeux de tous se trouve le Christ ! Regrettera-t-on de quitter la demeure de la douleur et des larmes ? savoir que dans un instant je franchirai vers le Père de tout la limite déjà atteinte ! Et l'âme a déjà conscience que l'enveloppe corporelle, comme d'un léger rideau, la sépare à peine des cieux ! Et ce rideau tombera...

MENIPPA (le regardant attentivement, s'élance vers lui, avec un cri)

Glaucus, mon fils, Glaucus !

GLAUCUS

Mère ! tu vis ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

MENIPPA

Le voilà mon inspiré, mon fils racheté par la souffrance. Le voici !... (Cherchant de son regard Camille. Camille ! le voici...

(Elle le prend par la main, mais s'arrête brusquement.) Mais comment es-tu ici ?... Chrétien ?

GLAUCUS

Et toi ?

MENIPPA (se souvenant)

Dieu de tous les souffrants ! (Elle tombe à genoux.)

(Plusieurs personnes descendent précipitamment l'escalier en communiquant à droite et à gauche : « Marcellus, Marcellus », et tous se transmettent ce nom. Tous se disposent en demi-cercle en laissant de la place pour Marcellus. Il se montre en haut de l'escalier.)

MARCELLUS (descendant l'escalier, s'arrête à la troisième ou deuxième marche)

La bénédiction de Dieu et la paix soient avec vous, mes frères !... (Tous répondent à voix basse : « Amen » !)

Dieu nous appelle à présent à la glorification de son amour, de ses munificences, au témoignage devant le monde que Lui est l'esprit, que Lui seul de la terre et du ciel est le tout-puissant souverain, que la gloire est à Lui, et non aux idoles, que l'idole quelle qu'elle soit est l'œuvre d'une main mortelle. Allons devant César. Par Dieu il est constitué roi des peuples. Dieu nous a commandé de le servir dans tout ce par quoi il peut être glorifié sur la terre, et élevé — par la victoire sur l'injustice, par la gloire de la défense des faibles, par le triomphe, même du glaive et d'un châtimement sanglant de la force sauvage, de l'ennemi du royaume à lui confié ; — le servir de tout notre cœur, jusqu'à nos dernières forces, sans men-

songe, sans aucune perfidie. Tout ce qui est terrestre, tout notre sang, tout notre avoir, notre science — nous sommes prêts à les porter avec un esprit joyeux aux pieds de son trône. Mais même pour que nous puissions le servir, pour que notre vœu ne soit pas un mensonge, nous devons conserver notre âme pure, attentive seulement au jugement de Dieu, dans ce qui est à Dieu, ce qui reste éternellement et en quoi tous les hommes et César lui-même, devront rendre compte devant son jugement. — César nous ordonne : le reconnaître dieu et rendre à son idole l'hommage qui ne convient qu'à une divinité; la mort attend les désobéissants... Que notre conseil décide ce qu'il faut faire. Notre corps est à César. Notre esprit n'appartient qu'à Dieu !

UN DES PATRIARCHES

Deux décisions ne sont pas possibles. — Y aller ! Comme le Christ ne met point de joug sur l'âme — elle a sa raison et sa volonté... Que d'après sa vérité intime (en s'adressant à l'assemblée) chacun décide lui-même. (Mouvement respectueux général.)

DES VOIX (bas, comme si chacun parlait avec soi-même
le regard vers le ciel)

Y aller, aller vers le Père Céleste ! Dans la demeure des saints ! De la prison vers la lumière... y aller, y aller !

LE VIEILLARD AVEUGLE

Le contempler dans sa gloire!

PAUSANIUS

Déposer à ses pieds tous les accablements de
me!...

GLAUCUS

Disparaître dans la vision de la beauté incalculable... (Silence. Les regards de tous se dirigent vers Marcellus.)

MARCELLUS

Ainsi la prochaine aurore sera la dernière pour
ous dans le monde, et la première là!...

JOB (avec conviction)

O Toi, siégeant dans l'éther, dans la lumière éternelle, avec le Père glorifié et transcendant par amour de la croix érigée par Toi! Toi, pasteur nous ayant ramassés dans un troupeau, agneau par agneau : tu les as abreuvés d'une eau vivante et leur as donné une nourriture abondante... quand et où que ce soit résonnera ton cor nous appelant, où sont ces limites, où sont ces barrières, ces emparts, où est le mur, ce fossé, ce mont qui les empêcheront de s'élaner à ton appel? Oh! lumière nous éclairant du ciel, lumière vraie, lumière inextinguible, la vie et le salut c'est toi!

LE VIEILLARD AVEUGLE

Gloire à Toi, qui as vaincu le monde !

(Tous, avec des cierges allumés, se mettent à genoux. Pendant que le rideau baisse, on entend le chant des matines.)

TROISIÈME PARTIE

ne salle de fête au palais de Decius, séparée par un arc du jardin. Il fait nuit. La salle est éclairée par des candélabres et des lampes suspendues. Trois longues tables, avec des couchettes. Des invités sont couchés, les autres se promènent dans la salle, puis reprennent leur place à table et en général se groupent librement, en rapport avec la situation du moment. A l'une des tables se trouve Decius. Des esclaves apportent et remportent des plats. Un chœur de chanteurs, des flûtes, des lyres. Des danseuses.

CHŒUR

Saisissez, saisissez au vol les heures de jouissance ! Pressez-vous, pressez-vous de vivre cet instant ! Comme les insectes au soleil, dans l'éther, les essaims se tournent et étincellent, nous, les heures, nous brillons un instant dans le monde, — profitez-en, attrapez-nous, sinon nous nous envolons ! (Les danseuses s'éloignent.)

CLAUDIUS (jeune patricien, aux danseuses qui viennent de passer devant lui)

Nous vous attraperons bien !... mais en attendant « jouissons de ce que nous avons sous la main », c'est ainsi que la sagesse nous enseigne. Et devant nous se trouvent la corne d'abondance et le fleuve d'oubli de toutes les sciences naturelles ! Je

suis venu ici au flair : les odeurs seules vous crie
à un mille : « C'est par ici, passant. »

LELIUS (un autre jeune patricien)

C'est dommage, on a beau se donner du ma
mais on ne mangera pas pour deux !

CLAUDIUS

Oh ! deux doigts dans la bouche et on peut re
commencer ! Mais quand toute la Rome féminine
fera irruption ici, ce n'est qu'alors que com
mencera la vraie orgie !... (Il déclame :) « Les me
dégouèteront, le vin seul ne trahit pas ! Chloé a
bras, ou Daphné — qu'importe ! les flûtes ! le
trompettes ! Bruit et vacarme, des chants, de
dances ! Tout à l'envers ! Tourbillon dans la tête
et dans les sentiments et chaos tout autour ! »

LELIUS

Ce brave Decius ! mais c'est dommage qu'il ne
meure qu'une fois !

CLAUDIUS

Et mon vieux père, ma désolation, mon déses-
poir — il prospère ! A un dîner il en mange trois,
et avec un astrologue, jusqu'à l'aube, compose
toujours des horoscopes !... Il a peur de la mort !
Je ne cesse de lui répéter que c'est la mort qui a

eur de lui... Ce n'est pas chez les Barbares qu'un
 ieillard va traîner ainsi : ils immolent leurs
 ères avec pompe, devant les dieux et devant tout
 e peuple, et les vieux considèrent cela comme un
 rand honneur !

LELIUS

Ici, ce sont les vieux qui font les lois et là, il
 paraît que ce n'est pas eux ! (On rit.)

ALLUS (Un avocat, qui se promène avec un autre avocat, Hipparque.
 En s'arrêtant près du Grand-Prêtre et en désignant de sa main toute
 la société, il termine leur entretien par une tirade enflée.)

Regardez combien nous sommes : je suis Gau-
 bis, voilà un Suève, tu es Thessalien, celui-ci
 vient de l'Égypte, l'autre est un Syrien... mais
 qu'avons-nous donc de commun avec l'Égypte,
 avec la Gaule, des pays où nous aurions grandi
 en sauvages sans la gloire de Rome !... Nous ayant
 fondus dans un bloc par sa langue, par sa loi, par sa
 liberté, Rome a rendu le monde habitable au genre
 humain ! Et quoique nous soyons tous de na-
 tions différentes, étant les citoyens du monde
 nous considérons l'univers comme notre patrie.

HIPPARQUE (d'un ton de rhéteur à effet)

La concorde s'est établie dans le monde dont le
 centre est César. De lui ont jailli des rayons vers
 toutes les fins de la terre, et là où ils ont passé ont

apparu le commerce, la toge, le cirque et le tribunal, et éternelles courent à travers les déserts les voies romaines !

LE GRAND-PRÊTRE ENNIUS (vieux, se retournant vers les deux avocats, avec persuasion, à haute voix pour être entendu de tous. Les jeunes patriciens Claudius et Lelius s'approchent du cercle.)

Tout a l'air bien, au premier coup d'œil, mais voilà le mal : les dieux s'en vont ! Partout les oracles se taisent ! A Delphes, par exemple : on introduit par force la Pythie dans le sanctuaire elle se tait, pâlit, la sueur coule abondamment sur son front ; tous attendent, quand tout à coup elle se précipite de la grotte avec un cri terrible et meurt en tombant ! La foi dans les dieux a diminué et les dieux nous quittent, nous abandonnant aux hasards du sort. (Les rhéteurs sourient.)

GALLUS (ironique)

D'autres sont déjà morts !

LE GRAND-PRÊTRE

Le jour et l'heure sont notés dans les annales de la ville : Sous Auguste, vers sa fin, un vaisseau marchait en mer quand un calme plat se fit, et les marins attendaient le vent devant un îlot quelconque. Subitement, dans l'espace de la mer et des cieux, de la petite île se fit entendre une voix qui fit tout trembler — et les nuages et la surface

eaux ; comme en chœur cent mille trompettes
cuivre résonnèrent ensemble et proclamèrent
monde : « Le grand Pan est mort... » Et la
ix se répéta trois fois. J'ai entendu moi-même
marin en témoigner : Tibère l'a appelé et j'ai
tuellement inscrit ce fait dans les annales du
uple romain.

GALLUS

Ce ne sont pas les dieux qui abandonnent le
monde, mais les superstitions...

CLAUDIUS (à ses amis)

J'aime ça ; à peine la fête s'anime-t-elle, qu'on
spute... (Apercevant des esclaves qui apportent des faisans rôtis.)
reste, les faisans arrivent et les ennemis se
sent! (Chacun reprend sa place.)

LELIUS

Il existe tout de même des faits, qui vous
routent complètement...

CLAUDIUS (l'interrompant)

Comment donc ! par exemple, les dettes.

LELIUS

Il est arrivé chez nous la semaine dernière...

CLAUDIUS (se levant et désignant en riant Lelius)

Tu as porté une offrande la semaine dernière et tu t'en es caché ! avoue-le.

LES JEUNES PATRICIENS (riant)

Non ! est-il possible !

CLAUDIUS

On raconte que c'était un chevreau...

LELIUS (confus)

Ma mère m'a envoyé... Ecoutez donc ce que vais vous raconter. Comme vous savez, dans le jardin, chez nous existe une grotte. Une magnifique salle de festin y est installée, et l'autre jour, j'y régalais quelqu'un...

CLAUDIUS

Ah ! Dionée. Et demain à mon tour je fais fête avec elle ! (Il déclame.) « Donnez-moi le myrte de Cypride ! A quoi me servent les guirlandes de fleurs ! »

LELIUS (ne faisant pas attention à Claudius)

Nous y restons, et tout à coup nous entendons un gémissement. D'où venait-il ? en s'approchant toujours, il semblait sortir de sous terre...

CLAUDIUS (déclame)

Pluton bat Proserpine et Proserpine gémit. »

LES JEUNES PATRICIENS

Ah, ce Claudius ! Il est insupportable aujourd'hui ! Mais tais-toi donc ! Les derniers temps on ne fait que raconter avoir entendu tantôt un gémissement, tantôt des chants, tantôt avoir vu apparaître un fantôme.

LELIUS

Vous n'ignorez pas qu'autrefois on enterrait les morts dans les caveaux souterrains, et qu'on a creusé des passages d'un caveau à l'autre...

CLAUDIUS (mystérieusement)

Donc cela signifie que...

TOUS

Quoi donc ?

CLAUDIUS (après un silence, quasi sérieux)

Hum ! nos ancêtres...

LELIUS

Tu tournes tout en ridicule !

CLAUDIUS

Je ne plaisante pas ! je n'aime pas qu'on se moque des ancêtres ; j'en ai même peur moi-

même : c'étaient des aspics pareils à ce Fabius, squelette, ce crâne nu. Voilà qu'il ouvre de grands yeux sur les candélabres ! Il va voler à quelque chose, l'anthropophage ! Il soupire toujours après le droit ancien, en vertu duquel il aurait pu me prendre comme esclave...

(A une autre table, Fabius, membre d'une des plus anciennes familles romaines, parle à son voisin le questeur *Térence*.)

FABIUS

Comprends : moi, Fabius, je n'ai pas de place au Sénat. Et qui siège là ? L'Ibère, le Grec, l'Illyrien, le Britte ! Les sénateurs — que sont-ils devenus ? Dans la débauche leur raison a sombré, ils délibèrent dans des séances spéciales sur la signification des songes de César ! L'idée de Rome que peut-elle éveiller en eux ? Ils ne pensent qu'à se chauffer à la caisse de l'État ! Et regarde — dans les légions, qui sont les tribuns ? tous des nôtres. Et à la cour... eux !... En courbettes et flatte-ries ils sont passés maîtres !... Oui, ainsi, et la questure et la préture, tout est pour eux !... Ensuite les avocats : pour ton propre argent tu seras pillé, de sorte que tu leur rendras encore ce qui te reste pour qu'ils te lâchent.

(A la table principale : Decius ayant à ses côtés le philosophe *Haridem* et le vieux proconsul Publius, sans dents, chauve, zézayant ; ensuite le sénateur *Aspicus*, d'une mine sombre, d'un âge moyen, et un jeune patricien, *Cornélius*, frisé, richement vêtu.)

PUBLIUS

Ah, Lesbie !... elle nous recevait à sa toilette !... Quelle gorge ! Même si elle le cachait — ça se voit qu'elle est une fille des rois !... nous n'osions pas respirer... nous étions trois... assis devant elle... c'était plaisant... oui !

DECIUS

Vraiment le tableau est très curieux !

PUBLIUS

Malheur ! Certainement elle se paie notre tête ! Tantôt elle tend son pied pour que nous l'embrassions et le retire dès que nous nous jetons dessus...

(Tous écoutent en souriant.)

LE SÉNATEUR ASPICIUS

Et à combien la représentation ?

PUBLIUS (avec simplicité)

N'en parlons pas ! je pense déjà à demander une province pour me remettre ! C'est elle encore qui m'aidera...

DECIUS (à Haridem)

Il y avait une autre femme parmi nous. Te souviens-tu de l'ode de Sapho : « Devant la prêtresse d'Apollon ne t'enorgueillis pas, ne te vante pas de la beauté de ton visage, de ton sein, de la

« soie de tes nattes, de l'éclat de tes vêtements
 « Tu mourras, et à l'instant tout mourra avec
 « ta beauté. Sur la terre, l'oubli balaiera ta trace
 « — comme le vent!

« Tu t'anéantiras dans l'obscurité des précipices
 « infernaux sans fond, dans le nombre des âmes,
 « qui, comme toi, ne furent pas éclairées par l'ins-
 « piration. »

Voilà ce qu'aurait pu dire à Lesbie — tu as deviné qui — Lyda!

HARIDEM

Oh ! Lyda, c'est tout autre chose ! mais que devient-elle ? On l'a tout à fait perdue de vue !

DECIUS

Oui ! toujours comme une étoile sans asile, toute sa vie elle s'agitait au milieu du chaos ! Maintes fois du haut du rocher de Leucade elle voulait se précipiter. Après on la voit avec un prêtre d'Isis : elle évoque les ombres des morts ; après de nouveau elle brille à Athènes, à Rome...

HARIDEM

Connais-tu une improvisation qu'à Athènes on lui a dite à une fête ? « Des champs verdoyants, dans le domaine pâle des ombres s'envola une fois Psyché, à ceux qui ont cessé de vivre apportant un souffle de vie et de bonheur. Les ombres se

ressent autour d'elle — et elles ont peur que le soleil d'un rayon ne regarde dans leurs ténèbres éternelles, qu'elle ne le voie et ne les quitte tout de suite, se précipitant dans le clair rayon. »

DECIUS

Psyché !... Ça lui va...

(*Cynique* entre, une massue à la main; sur les épaules, par-dessus ses vêtements, une peau de bête comme Héraclès. Il s'arrête au milieu de la salle et en désignant Decius de son doigt.)

CYNIQUE

Ah ! te voilà !

VOIX DIVERSES

Perdue, la fête joyeuse ! Il s'est donc faufilé ?

CYNIQUE

Ami ! De mourir tu as l'intention et tu n'as pas songé à m'inviter pour voir la représentation ! En voilà un bouquet autour de toi ! Sénateurs, mes hommages ! Philosophes — mon salut ! (Il salue en se moquant.) Sans moi, tout de même le bouquet n'est pas complet : du milieu la rose principale manque ! Il ne va pas plus loin que moi, l'esprit humain ! Ayant fait son cercle il est arrivé à son point de départ, et il n'a plus où avancer.

DECIUS

Je t'en prie, prends place.

CYNIQUE (en s'asseyant sur la couchette du frisé Cornelius)

Mon cher ami, retire tes pieds! que je m'assoie
n'importe comment, pourvu que je mange.

CORNELIUS

Assieds-toi; je ne proteste pas.

CYNIQUE

C'aurait été en vain! Je m'assieds.

DECIUS (aux esclaves)

Une couchette!

FABIUS

Quel cochon!

CYNIQUE (ayant pris place sur la couchette de Cornelius, saisit un
faisan entier et le mange, le déchirant avec ses mains)

A Néron j'ai dit qu'il n'y a que deux hommes
au monde : lui et moi. Le reste — ça ne compte
pas, c'est rien du tout! Ce que nous voulons
nous le prenons, et nous ne respectons rien! Il
a compris tout de suite que c'était là la vraie
liberté! Tout le reste est mensonge. (A Haridem.) Eh
bien, qu'as-tu à faire des grimaces? tout est men-
songe. Sois heureux de ce que t'a donné la na-
ture! Tu es né nu et nu tu mourras! Dans la
nature, dans cette coupe commune, il n'y a pas

l'écrivez : le mien et le vôtre. Prends-y ce que tu veux, tout t'appartient, ce qui a frappé ton œil ! Et pour que les gens ne te mordent pas — mords toi-même !... Tout est là !... Regardez-les donc : ils ont entassé des idées, des sublimités, des raffinements et n'en peuvent plus ! Ils se sont découragés et se promènent la langue dehors ! Néron vous corrigera ! Il vous arrangera d'après Diogène ! lui-même prendra une massue, brûlera les villes et vous chassera tous dans les forêts.

DECIUS (en riant)

Et qu'arrivera-t-il après ?

CYNIQUE

Il n'y aura rien du tout... surtout il n'y aura plus de philosophes !

CLAUDIUS (au milieu d'un rire général)

Il n'y aura plus de dettes, c'est encore plus important !

UN PRÊTEUR DE PROVINCE (Il se trouve à la même table que Fabius ; à son voisin TERENCE)

Dis-moi, mon ami, je suis étranger ici, j'habite au fond de la province... qui est ce particulier avec la massue, qui de César nous a parlé ?

LE QUESTEUR TERENCE

Avec la massue ? Je ne sais qui de cet animal nous a fait cadeau ! Il est possible que ce soit un

esclave évadé! mais il n'a pas de signe sur la gueule! Il aboie çomme un chien contre tous! à peine arrivé à Rome, il s'est faufilé auprès de César, et César fut enchanté de lui! il ne lui dit que « toi et moi » et César fut ravi! Il lui ordonna de porter une massue, ce qui a effrayé et surpris tout le monde!

FABIUS

Il a commencé déjà à nous arranger d'après Diogène! Ce n'est pas par hasard que Rome a brûlé!

LE QUESTEUR TÉRENCE

Heureusement qu'il aime à construire : c'est grâce à cette passion que l'on put l'en détourner! Mais depuis cet animal se gausse à tort et à travers, nous insulte, boit et mange...

FABIUS

Et vous verrez qu'il sera au Sénat, comme cet imbécile, par exemple, Mirtil... (Il se tait subitement en voyant entrer l'eunuque Mirtil, vêtu d'un vêtement étincelant, avec une couronne sur la tête. Publius et Haridem lui offrent leurs places. Il accepte la place de Publius, qui va s'asseoir plus bas. Une couchette est aussi servie à Cynique, qui parfois circule autour des tables en prenant les plats par-dessus les têtes des convives.)

HARIDEM

La santé de César?

MIRTI

Les dieux soient loués — le soleil brille !

LE PRÉTEUR DE PROVINCE (à Tére

Qui est-ce ?

LE QUESTEUR TÉRENCE

Chut ! plus bas ! si à ta peau tu tiens ! L'eunuque
irtil, chantre et mime. Mais voilà comment sont
s choses :

L'univers est aux pieds de César, et César lui-
ême est aux pieds de Mirtil.

LE PRÉTEUR DE PROVINCE

C'est cela...

LE QUESTEUR TÉRENCE

Oui, oui, c'est cela, le genre neutre.

MIRTI

Aujourd'hui fut présenté à César le projet de
palais. Tout l'édifice est doré ; il est situé sur une
montagne, entouré d'une forêt entière de colonnes,
rien que du marbre blanc, c'est admirable ! à l'in-
térieur : à chaque pas un ébahissement ! Prenons la
salles de fêtes : d'en haut elle sera aspergée de par-
fums. Les murs sont des miroirs. Le plafond
s'ouvrira et subitement, au milieu de la fête, d'en
haut des fleurs tomberont sur vous.

VOIX DIVERSES

Oh, charmant : tout à coup — des fleurs !

CYNIQUE

Et si toute la salle, avec les convives, on renplissait de fleurs ? Une fin aromatique ! Souffle ça César, chanteur !

FABIUS

Il lui donnera cette idée, la canaille !

MIRTIL (en riant)

Une drôle de combinaison !... Ah ! ce che César ! Depuis trois jours il est dans un ravissement : de Delphes l'autre jour fut apporté ce merveilleux Apollon, et César passe tout son temps devant lui !... Même la nuit il s'est levé pour l regarder à la lueur des flambeaux.

LE GRAND-PRÊTRE ENNIUS (bas, aux avocats)

Comme je disais — ainsi il arrive : Pythie déjà est morte ! Prendre au temple et dans une salle d'orgie transporter un dieu !...

LE SÉNATEUR ASPICIUS (en quittant sa place, s'assoit près de Deciu et lui parle à voix basse)

Je suis comme dans une obscurité profonde ! Comprends donc le César Néron : comment réunit-il dans son esprit et le Cynique et l'Apollon ?

DECIUS (le regarde en souriant et déclame sans répondre à sa question)

« Le dieu de Delphes ! il a connu la main toute-puissante de Rome ! » Quand je l'ai vu pour la première fois à Delphes, des vagues de fumée d'encens précieux remplissaient le temple comme un nuage d'or. Des rayons tombaient sur sa précieuse statue ; il semblait voler sur les nuages, et devant lui fuyaient dans le lointain sans limites, poursuivis de ses flèches radieuses, les titans de l'obscurité !...

CORNELIUS

C'est de l'Hellade le génie : sur les terres que tu as accompli son voyage et a jeté chez nous, dans la sévère Rome, un rayon qui nous a fait des hommes.

FABIUS (de sa place, haut)

Des hommes ou non, seulement nous avons essayé d'être des Romains !

CORNELIUS

Mais nous avons appris, au moins, que jusqu'alors nous étions des animaux !

FABIUS

Mais nous vainquions les ennemis ! la défaite, comprends, nous vient des Grecs !...

CORNELIUS

Autrefois on ne mangeait que de l'épeautre, du froment et du fromage !...

FABIUS

Mais, en revanche, nous avons Brutus, Coriolan ! On ne changeait pas la nuit en jour... c'est répugnant de les entendre même ! Oh ! terrible siècle ! (A Decius.) Dis-moi, homme sage, qui vaut mieux, le Romain ou le Grec ?

CYNIQUE (qui pendant la conversation précédente restait couché sur sa peau de bête étalée par terre)

Attends ! Je trancherai la question par un problème : un sot bavard sur le cou d'un sot de l'espèce des simples est assis et fait courir le simple, et tous les deux se dirigent vers un fossé. Qui est le plus intelligent?... (Tous rient d'un rire forcé.)
Une discussion bruyante s'établit entre le grand-prêtre et l'avocat.)

LE GRAND-PRÊTRE ENNIUS (criant)

La philosophie en est cause !

GALLUS

Vaines alarmes !

LE GRAND-PRÊTRE

Ça vient des nouvelles croyances !

GALLUS

Le parricide, le fourbe, — de nouvelles croyances! mais lesquelles par exemple?

LE GRAND-PRÊTRE

Il y en a tant! de la Chaldée, de la Perse, de la Judée! Adonis, Mithra! Les esclaves même ont un dieu à eux, libérateur de toute autorité et de tous les fers — le Christ, l'universel, voyez-vous, Sauveur!

PUBLIUS

Ils ont aussi une discussion; et à propos de quoi? Je suis amateur de discussions savantes!

GALLUS

Toujours de l'impiété et d'un dieu nouveau que se sont découvert les esclaves et qu'ils appellent le Christ.

PUBLIUS

Ah, les chrétiens! oui, j'en ai connaissance, je les connais... On disait qu'ils avaient brûlé Rome?

LE GRAND-PRÊTRE

On en a saisi alors plusieurs sur la place avec du feu!

LE SÉNATEUR ASPICIUS

Ils vivent toujours isolément, et cela seul inspire la méfiance : ils se dérobent à toutes les fonctions et ne reconnaissent ni César, ni l'État de Rome!

LE GRAND-PRÊTRE (hors de lui)

En faisant leurs sacrifices ils boivent du sang humain !

LE SÉNATEUR ASPICIUS

On ne devrait pas les tolérer! ils sont trop dangereux! Nous tolérons beaucoup de sectes mauvaises, mais celle-là...

DECIUS (riant)

Voilà une crainte vaine! Ce sont donc des habitants des cieux ?

GALLUS (à Hipparque)

Figure-toi ! jamais un chrétien ne m'a confié un procès !

HIPPARQUE

Oui, oui, mais pourquoi ?

FABIUS

Eh bien, ceux-là sont encore pires que les Grecs ! Ceux-là travaillent dans les ténèbres, comme des

sources dans la terre, et fourrent toutes sortes de chimères dans la tête des esclaves...

MIRTIU (se levant de sa place et d'un geste calmant le mouvement général)

Permettez ! les mesures sont déjà prises ! il est prescrit : dans les villes et ici, que demain même tous se présentent devant les questeurs et qu'ils s'inclinent devant la statue de César, reconnaissant ici même sa divinité, comme elle est reconnue par l'univers. S'ils protestent — les uns iront au cirque, où ils seront traqués des bêtes, aux autres on mettra des chemises enduites de résine, on leur enfoncera des torches dans le gosier, on les attachera aux pieux, on les allumera et César, dans un char somptueux, entre leurs corps flamboyants, fera une promenade nocturne dans sa capitale !

LE GRAND-PRÊTRE

Les dieux lui rendront tout cela au centuple...

FABIUS

C'est très bien ! je voudrais bien savoir à qui est cette idée ?

LE QUESTEUR TÉRENCE

Mais sans doute à lui, à Mirtil ! il s'y connaît pour amuser Rome !

MIRTIL

En tout il y en aura ici, à Rome, cent mille !
 Dans d'autres provinces des millions...

VOIX DIVERSES

Dieu ! qu'on les condamne donc tous à la mort !
 qu'on les arrache avec leur racine !

HARIDEM (se lève et soulève sa coupe)

Reconnaissance à celui qui veille pour nous !
 La santé de César ! (Les esclaves versent du vin dans les coupes)

CLAMEUR GÉNÉRALE (tous se lèvent)

Vive César !

CYNIQUE (couché par terre, se lève aussi)

Lui et moi ! qu'on arrache les autres avec leur
 racine !

(Il arrache la coupe des mains de Fabius et boit ; Fabius, derrière son
 dos, lui montre le poing.)

FABIUS (aux jeunes gens)

Vous auriez dû le faire boire jusqu'à ne plus
 tenir debout.

(Les jeunes gens attirent vers eux Cynique et le font boire.)

MIRTIL (douceux, à Decius)

Tu ne ris pas, tu ne bois pas et ne considères
 pas nos mesures comme nécessaires à Rome ?

DECIUS

Des mesures inutiles ! brûler d'inoffensifs
 éveurs !

MIRTIL

Comment, d'inoffensifs ? (Les désignant tous.) Et la voix
 u peuple ! (Lesbie entre, habillée en reine orientale ; elle est suivie
 plusieurs femmes et d'une foule d'esclaves d'Éthiopie.)

CLAUDIUS

Metella ! Tullia ! venez auprès de nous !

CYNIQUE

Evan ! Evohé ! chair vivante ! à nous ! à nous !

(Les femmes se joignent aux jeunes gens. Lesbie va directement vers
 Decius. En même temps, du côté opposé, apparaissent Lyda et Marcel-
 s, qui se placent au fond de la scène, masqués par les esclaves.)

LESBIE

Mon héros, bonjour ! je suis enchantée que tu
 e sois pas encore mort. Oui ! précipitamment j'ai
 olé jusqu'ici parce qu'il faut que je te parle !

DECIUS (aux esclaves)

Eh ! Eh ! une couchette !

LESBIE

Nous pouvons partager, si vous permettez, la
 ôtre. Reste là !

DECIUS

Esclave de l'éternelle Beauté, j'attends tes ordres !

LESBIE (en s'asseyant à ses pieds)

Avant tout, dis-moi à quelle coupe il ne faut pas toucher ?

DECIUS

A celle-ci, qui vient de mon grand-père.

LESBIE

Depuis longtemps elle est au monde ! En or... avec une louve sur le couvercle... pas grande... et le poison — de la cuisine de Locuste ?

DECIUS

Non, mon grand-père l'a rapporté de l'Orient un Parthe lui en a fait cadeau.

LESBIE

Tu ne me tenteras pas avec ! je veux vivre (Haut, afin que tous entendent.) Je viens directement de chez César ! (Mouvement général. Publius qui s'est levé, sa coupe à la main, pour complimenter Lesbie, se dépêche de se rasseoir à sa place)

FABIUS

Vois donc : Mirtil est comme mordu par un ser

ent... et elle le regarde comme Phébus regarde Python...

LESBIE

J'ai eu le bonheur d'entendre pour la première fois son chant... je ne connais rien de pareil ! Je me pâmais et même j'ai pleuré, oui, moi... Oui ! et on dit que je ne pleure jamais !... Comme il tient la lyre ! Comme il lève son regard au ciel — un Apollon ! — Certes, Romains, vous êtes courageux ! au monde vous avez imposé votre loi, mais je dirai que devant l'art vous êtes des barbares ! Rome ne vaut pas de pareils artistes ! Excuse-moi, mais avec ton sentiment du beau, toi seul aurais pu l'apprécier ! Il le sait...

DECIUS

Ce n'est pas à cause de ça que tu me veux gronder ?

LESBIE

Eh ! c'est un peu aussi pour ça...

LE QUESTEUR TÉRENCE (au préteur de province).

Tu t'es complètement effondré.

LE PRÉTEUR DE PROVINCE

Quelle beauté !... je n'espérais de ma vie en rencontrer une pareille ! Une patricienne ?

LE QUESTEUR TÉRENCE

Non, elle possède une autre généalogie ; d'origine massilienne, le père était Gaulois et la mère une Grecque. Il était danseur. Ayant entraîné sa fille par toutes les villes, il la vendit ensuite aux prêtres d'Isis. Avec leur bande elle a erré dans presque tous les pays de la terre ; elle vint à Athènes, ayant sauté un peu partout avec son tambourin et en bandelettes d'or. Là elle prit congé des prêtres et apparut parmi nous, comme une petite fille charmante des rois du Pont — et on la croit. Elle a la stature et la mine hautaine d'une reine. Deux lions sont attachés à la porte de son palais. Vois, comme elle regarde : la tête penchée en arrière, les cils comme des flèches, elle foudroie de son regard ! Et le profil ?

LE PRÉTEUR DE PROVINCE

Tête de Médée ! les nattes sont posées autour du front comme des serpents entortillés !

LE QUESTEUR TÉRENCE

Oui, des serpents!... Aussitôt qu'elle a dit arriver auprès de nous de chez César, mon cœur, mon ami, s'est serré. Il me semblait voir que des serpents rampent déjà à Rome, que les fontaines jettent du poison et que, sous son regard irrésistible, tout tombe autour d'elle et meurt !

LE PRÉTEUR DE PROVINCE

Une telle beauté...

(On entend des sons de fanfares. Mouvement général.)

VOIX DIVERSES

Eh ! on annonce les gladiateurs ! Il y aura un combat, un combat !...

CYNIQUE (au milieu de la salle)

Ah ! du sang, du sang ! la bête s'est réveillée. Et ils ne veulent pas vivre d'après Diogène !...

TOUS

Place ! Place !

(Les gladiateurs entrent. Deux à deux ils passent devant Decius, le saluent et se rangent ensuite en ordre au fond de la salle. Les esclaves poussent les couchettes pour faire de la place au combat. Decius et Lesbie gardent leurs places.)

LESBIE

Voilà qui est d'un goût romain ! C'est votre gloire et votre honneur, Romains ! Oui... Oui, j'aime ça. Tu en tiens beaucoup ? Je m'y connais : j'en achète moi-même, je les nourris, je les dresse et je les vends. Ça rapporte beaucoup !

DECIUS

Deux cent pour cent ?

LESBIE

Si peu !

(Deux gladiateurs sortent au milieu de la salle.)

LESBIE

Les hommes ne sont pas mal. Celui-ci, c'est un Gaulois, l'autre un Suève. Je tiens pour le Gaulois, et toi — pour le Suève ?

(Les gladiateurs s'avancent l'un vers l'autre, le Gaulois avec un glaive, le Suève avec une massue. Les coups tombent sur les boucliers.)

LESBIE (suivant le combat)

Perdu ! Ah non ! il s'est effacé ! Ce Suève est trop gras... Du reste, il est bon pour la massue. Le Gaulois, au contraire, est libre de ses mouvements et adroit, maigre et vif comme un lion de Libye !

(Le Suève porte un coup terrible ; le Gaulois laisse tomber son bouclier.)

DECIUS

Eh bien — tu as perdu !

(Le Suève lève de nouveau sa massue. Lesbie se met debout sur la couchette. Decius regarde, s'étant soulevé sur un coude.)

LYDA (sourdement)

Et Decius regarde !...

(Le Gaulois s'efface et le coup du Suève tombe sur le sol. Le Gaulois lui enfonce vivement son court glaive entre les côtes. Le Suève tombe.)

LESBIE

J'ai deviné ! Victoire ! (Elle applaudit et tous applaudissent avec elle. Le Gaulois, ayant mis le pied sur le Suève, interroge du regard Lesbie.)

LESBIE

Eh bien ! finis-en ! *Væ victis !*

TOUS CRIENT

Finis-en ! Finis-en !

(Le Gaulois poignarde le Suève sous la gorge.)

LESBIE (saute de la couchette, accourt vers le Suève et regarde la plaie. Les autres jeunes femmes et jeunes gens l'entourent)

Le coup est merveilleux ! (A Decius, désignant le Gaulois.)
Tu me le donnes, Decius ?

DECIUS

Prends-les tous !...

CYNIQUE (chancelant, s'approche et pousse avec le pied le mort)

Une bête de race !

TULLIA

Il ne doit pas être loin du Styx en ce moment, et voilà donc pour la traversée. (Elle met au mort une pièce de monnaie dans la bouche. Tous rient. A Decius.) Quoi, maintenant ? Le combat général ?...

LESBIE (retournant à sa place)

Non ! c'est assez ! Je n'ai pas le temps ! Verse moi du vin. Je meurs de soif. Je serais content de regarder ça toute la nuit, jusqu'au jour ! Maintenant passons aux affaires. Voici ce qu'il me faut d'abord félicite-moi d'une victoire!... Elle m'a coûté beaucoup de travail — mais sans travail — pas de fruits ! Il me suffit maintenant de dire le mot : « Fais-moi cadeau de Decius ! » et tu vivras...

DECIUS (avec indignation)

Tais-toi, n'y pense pas... c'est impossible.

LESBIE

Ne t'emporte pas. Tout m'est permis. Ecoute : dans deux — trois jours — j'ai réfléchi à tout — j'arrange une fête comme on n'en a pas vu, avec combat, un genre de jeux olympiens — des chanteurs et des courses... Assurément César aura toutes les couronnes... Mon cher, vraiment nous vivons dans un siècle merveilleux ! L'ayant compris l'homme peut atteindre à tout, pourvu qu'il ait assez de force et d'esprit. Et toi — tu pourrais atteindre une telle hauteur, une telle gloire!... Je connais les hommes, et je lis dans l'avenir comme Pythie. Tu dois vivre.

DECIUS

Et dans la vie n'aimer que toi!

LESBIE

Oui, oui, une alliance. Quant au but, c'est à l'oreille seulement que je te le puis souffler ; le but : « César Decius », et ce n'est nullement difficile, il ne s'agit que de savoir s'y prendre. Tu es riche et tu me donneras des moyens...

DECIUS (à demi moqueur)

O Circé ! tout, tout pour ton regard royal !

LESBIE (offensée)

L'entêtement, Decius, même chez les enfants, ne vaut rien... (En voyant Publius qui s'approche d'elle, une coupe à la main.) Mais congédie-moi donc tous ces imbéciles ! Restons seuls tous deux et je saurai te persuader...

DECIUS

Assez ! tout ce que je possède est à toi, mais à la condition de ne pas m'empêcher de mourir...

LESBIE (confuse)

Comment comprendre ?

DECIUS (dans le plus grand courroux)

Oui ! ne pas m'empêcher !... Et dire à Néron ce qu'en ramassant mes forces, de la tombe, en face du monde entier, je veux lui crier ! Qu'il sache qu'avec ses légions d'esclaves, il ne brisera pas en nous l'esprit des pères. Il est César, mais il oublie que cet esprit en sa personne ne considère que soi-même comme divinité, qu'il n'est César qu'autant qu'il est rempli lui-même de cet esprit !...

(Stupeur générale. Tous se tiennent cois sur leurs places.)

LESBIE (s'étant levée de sa place pendant le discours de Decius, le regarde avec frayeur, après avec colère ; enfin, en prenant un air de commandement.)

Mais poignardez-le donc, au nom de César !

(Tous, hésitants, se lèvent de leurs places.)

DECIUS

C'est inutile ! peine perdue... (Se maîtrisant complètement, à Davus.) Holà ! Davus ! qu'on leur ouvre les galeries, tous les magasins, tous les musées, qu'on leur ouvre tous les trésors, les caves remplies d'or ! Prenez et dispersez la villa même, pierre par pierre, si cela vous plaît !... (Silence général ; un bruit sourd et joyeux passe sur la foule.)

LE QUESTEUR TÉRENCE

Ouf !

FABIUS (bas à son voisin)

Il nous donne tout ?

GALLUS (en saisissant un encrier à sa ceinture, bas à Hipparque)

Ne fera-t-on pas un acte ? *Donantis mens ne mutata sit ?*

HIPPARQUE

Mais non ! Ici c'est : *jus primi occupantis !*

DAVUS (en soulevant un trousseau de clefs, à tous)

Vraiment ! vous l'ordonnez ?

LE SÉNATEUR ASPICIUS (d'un air sombre)

Comment tout cela finira-t-il ? (Il s'en va, la tête baissée.)

FABIUS (contemplant les tables)

Et tout ça, les vases, les coupes ?...

HARIDEM (à côté de lui, prenant une coupe)

Voilà une chose d'un goût exquis, des colombes qui s'embrassent...

FABIUS (lui arrachant la coupe)

Donne-moi ça. Autant en profiter nous-mêmes !

PUBLIUS (prend de la vaisselle diverse)

Oui, oui ! un petit cadeau pour mes petites filles !...

LE GRAND-PRÊTRE (bas)

Moi, pour les dieux!

(A leur suite, tous, excepté Lesbie et Cynique, qui, complètement éni-
vrés, restent couchés sur une couchette, s'emparent des vases, coupes, etc..
On renverse plusieurs candélabres.)

LESBIE (qui, immobile, regardait Decius, avec dépit)

Ah! Decius!... (Aux Ethiopiens, en désignant la foule.)

Livrez-moi passage! (A Davus, le laissant passer devant
elle.)

Avance! (Les Ethiopiens bousculent la foule.)

CLAUDIUS (ayant laissé passer Lesbie, revient en courant au milieu de
la salle, suivi de jeunes gens et de femmes, en brandissant un énorme
vase en or.)

Decius, tu es un dieu!

TOUTE LA FOULE

Un dieu! un dieu! (Ils se sauvent en renversant les derniers
candélabres.)

DECIUS

Cent fois malédiction sur vous! Comment
ai-je pu, avec cette foule insatiable, respirer le
même air!

CYNIQUE (inconsciemment entraîné par le mouvement général
essaye de se lever, mais retombe sur la couchette en criant)

Maître! quand tu seras en train de mourir, ré-
veille-moi! C'est curieux!... Tout va bien! holà,
vous autres, à nous, vous, les femelles! Tullia...

(Il s'endort.)

DECIUS

Encore une fois, soyez maudits !

La salle reste avec les meubles et les candélabres renversés, éclairée seulement d'en haut par des lampes suspendues. Decius s'affaisse sur sa chaise, en s'accoudant sur la table, devant la coupe d'or, et parle en la regardant.)

Eh bien ! finissons la « représentation », comme l'autre. (Il prend la coupe ; Lyda et Marcellus s'approchent de lui.)

DECIUS

Ce n'est pas la force de la volonté qu'il nous faut pour rompre la vie, mais le dégoût, oui, le dégoût de la vie !... (D'un mouvement brusque, il soulève la coupe pour boire.)

LYDA (se jetant vers lui et le retenant)

Arrête, arrête, Decius !...

DECIUS (reposant vivement la coupe)

Lyda... toi !... Marcellus...

LYDA (retenant avec peine ses sanglots)

Malheureux ! tu vois... tu vois ce que vous avez révoqué votre sagesse ! Tu es le meilleur de tous, donc une coupe de poison !

DECIUS

C'est triste ! oui ! (Lui tendant la main.) Mais où est donc l'issue, mon philosophe chéri, où est l'issue ?

Du reste, s'il y en avait même une, la consolation ne serait pas grande : il est trop tard!...

LYDA

Il n'est jamais trop tard ! Un seul moment, un seul moment suffit pour voir subitement la lumière, comprendre tout ! Que faire après ? que de commencer... tu la verras tout seul alors involontairement. Ayant vu la lumière, personne ne veut plus retourner dans les ténèbres !

DECIUS (regardant fixement Lyda)

Mais, dis-moi, qu'as-tu, Lyda ? Tu es comme des flammes ! Quel accoutrement ! Une simple chlamyde, un large voile... Comme brillent tes yeux !... Mais où donc te cachais-tu ? La dernière fois, tu passas devant moi, à l'hippodrome, en course folle dans un char doré, conduisant toi-même les chevaux et tu te retournas vers moi... De joie, de roses, tu brillais en me faisant don d'un sourire !

LYDA

J'ai pu me sauver de ce gouffre ! Je n'y retournerais que pour toi seul !... Oh ! ton âme, je le savais, se débat en vain en cherchant le rivage... Combien de fois je venais vers toi t'indiquer le salut !...

DECIUS (étonné)

Tu m'apportais le salut, Lyda ? Tu l'as trouvé ?

LYDA

Connais-tu les chrétiens ?

DECIUS (perplexe)

Le salut pour moi, dans les chrétiens ? Je connais leur doctrine et maintes fois j'ai entendu leurs prédicateurs, maigres, hâlés, pieds nus. Il y en a beaucoup à Rome... je me souviens bien d'un ; bizarre était son accent oriental, son geste impétueux, mais de son pathos sauvage il foudroyait... Je me rappelle que c'était en dehors de Rome... Le soleil se couchait, et d'un geste il indiquait Rome... Lui-même était sur une montagne... un front ouvert et haut... une foule autour... nous approchâmes, à cheval, revenant d'une promenade... « Serpent aux yeux innombrables, clamait-il, le monde terrestre, en l'enlaçant tu l'as étranglé et sur les sept collines, ici, à Rome, tu reposes ta tête ceinte d'une couronne d'or... » Je me retournai : l'éclat du coucher du soleil, toute la ville éternelle, l'étincellement des feux, le palais doré des Césars, les aqueducs, les villas... Un serpent — c'était une magnifique comparaison ! Il entendait la débauche, la décadence, la corruption des

mœurs, il parlait par apologue, mais il nous vivement impressionnés. Du reste, il comptait parmi les citoyens romains...

LYDA (vivement)

C'était Paul !

DECIUS

Tu connais leurs noms ?

LYDA

Je suis chrétienne !

DECIUS

Comment ? Depuis quand ?

LYDA

Une fois qu'on a trouvé la vérité, qu'importe comment ! Ecoute... Au cirque, un jour, parmi les malheureux désignés au supplice, se trouvait seule — les mains jointes sur la poitrine, regardant sans frayeur la bête et tout autour d'elle nous et César, sans colère — une vierge d'une beauté merveilleuse... Et tout à coup, levant ses yeux vers quelqu'un, en haut, elle agita sa main, sourit et regarda comme vers une mère qui aurait pu regarder une fiancée... Un vacarme, des cris retentirent alors... Mais déjà les hommes me

parurent sauvages... je partis... Dès lors, trois nuits de suite m'apparaissait cette vierge, au même regard doux, et répétant les mêmes paroles : « Va et console ma mère »... et je suis allée... j'ai tout appris... et là, dans les larmes douces et pures, j'ai tout trouvé, tout ce que je cherchais et j'ai compris — ce qu'est le Christ...

DECIUS (s'effaçant devant l'impression)

Une vision... Marcellus, crois-tu qu'à Brutus l'ombre de César apparaissait un matin, le jour du combat de Pharsale ?

MARCELLUS

A l'assassin ? c'est possible... je ne sais pas... Mais je comprends la vision qu'a eue Paul... il chevauchait à Damas, par un désert, plein de colère sauvage contre les chrétiens, se proposant de les exterminer tous, quand subitement il vit une grande lueur et entendit une voix sortant d'elle : « Pourquoi me persécutes-tu, Paul, Paul ? » Le Christ était devant lui... et Paul, arrivé à Damas, se rendit, non auprès des ennemis, mais auprès des amis du Christ. La même légende existe à propos de moi. Chacun de nous doit passer par le chemin de Paul ; éprouver, comme lui, pendant son voyage, sa conscience par l'implacable vérité, se regarder soi-même et découvrir en soi le Christ.

DECIUS (stupéfait, presque effrayé)

Dieux! Toi! toi, Romain, toi, sévère patricien
ayant passé ta vie au camp, dans les combats..
Oui, toi... Mais de cette Rome de Néron, souviens
toi, tu disais toi-même qu'avec deux ou trois lé-
gions tu la.....

MARCELLUS (ferme et tranquille)

Oui, je pensais que la victoire était assurée
Mais Paul fut amené sous bonne garde au camp
devant moi. Il a décidé de mon sort! Une conver-
sation d'une seule nuit... je restai devant lui
anéanti, écrasé comme un ver...

DECIUS (de plus en plus effrayé)

Est-ce la colère qui parle en toi, ou le déses-
poir?

MARCELLUS

Oui! oui! j'ai passé par là : même, du poison j'en
portais toujours avec moi... (Avec une profonde conviction.)
J'ai compris que ce n'était pas un dieu, qui fut
pour nous l'objet du culte dans le temple, mais le
temple même! En établissant l'ordre parmi les
hommes, le but de la vie, le leur avons-nous mon-
tré? Nous-mêmes n'y voyons que le hasard fatal

ainsi est Rome : tout ce qu'elle construit, elle le construit sur du sable marin ; la vague viendra et emportera l'édifice et tous ceux qui d'elle attendent la vie...

DECIUS (l'interrompant avec vivacité)

Oh ! la Rome des hétaires, du bouffon, du mime, elle est abjecte, elle tombera ! mais en ce qui porte le nom de Rome, il y a, vois-tu, quelque chose de plus élevé : le testament de tout ce qu'ont vécu les siècles ! En elle se trouve l'idée de ce qui m'a levé au-dessus des hommes et des dieux ! En elle, du feu de Prométhée brille la flamme inextinguible ! C'est l'étendard à jamais érigé par moi dans les limites de l'éternité même, en symbole de la victoire ; c'est ma raison, devant qui s'est ouvert tout le mystère de l'existence ! Anéantir cette Rome, personne ne le peut, personne ne peut me jeter en bas de cette hauteur !

MARCELLUS (avec amertume, puis sévère)

Et te voici — seul — devant la foule, sur cette hauteur, étranger à tous, tu t'admires toi-même, et avec une coupe de poison, tu regardes si ta pose est belle !... Ta raison est donc une force bien enéchante, quand, pour se tenir sur la hauteur, il lui fallut prendre comme piédestal des millions de prochains...

DECIUS (au plus haut degré de la passion)

Des millions de prochains... que me sont-ils ces prochains?... Tu parles d'esclaves ! vaines rêveries de ces penseurs ! Les esclaves, même vêtus de pourpre, me font horreur ! Comment ? Parce que dans ces temps où les éléments luttèrent entre eux, en un désordre orageux, la terre, parmi des monstres et des animaux, parmi des griffons et des chimères ailées, vomit de ses entrailles aussi des hommes, cruels, sauvages et velus — je dois en eux considérer des frères ? Mais celui-là, qui, le premier, a su leur imposer le joug, aussitôt il est devenu plus grand qu'eux tous, — comme le pouvoir, comme la raison ! Celui qui méprisa leurs superstitions et s'éleva, d'une idée téméraire, vers les demeures de leurs dieux piteux, devint lui-même pour eux un dieu et il a le droit de regarder de sa hauteur comment, pleines d'une terreur aveugle, barbotent en bas, dans la poussière, toutes ces taupes obscures !... Oui ! s'il y a une âme dans l'univers, une divinité, elle est en moi ! Et s'il lui faut absolument, pour se manifester dans toute sa grandeur, s'il lui faut faire périr des milliers d'êtres stupides, ne pensant pas, aveugles — qu'ils périssent !... tel est leur destin. Même l'esclavage pour eux est un bonheur ! Ce n'est que du jour où il fut réduit en esclavage que, pour le monde, l'esclave est devenu quelque chose.

(Il marche avec agitation.)

MARCELLUS (avec amertume et sévèrement)

Je connais tout cela ! c'est ainsi que nous enseignait notre fameuse raison ! Elle qui nous dit elle-même : « je suis la vérité », et qui, sans le soutien du glaive, pâlit et tremble ! Néron aussi est persuadé que la vérité est avec lui ! Le grand-prêtre et Cynique aussi... Pourquoi donc ta raison, à toi, est-elle la meilleure, ô sage ?

LYDA (regardant Decius avec effroi)

Son âme est sombre comme la nuit ! Il n'aime personne ! C'est leur orgueil romain... il assombrit leur raison et les perd ! (Elle pleure hystériquement.)

DECIUS (s'arrêtant devant-elle)

Pourquoi des larmes ?... Cesse... (La regardant attentivement.) Mais, Lyda, comme tu es changée ! Oh ! comme tu es devenue belle...

LYDA (après un grand effort, d'une voix sincère et s'animant toujours plus)

Moi, Decius ?... J'ai renoncé depuis longtemps à tout ce qui est terrestre ! tu ne peux embrasser d'un regard le monde et t'élever à ma hauteur pour comprendre cette beauté, cette perfection, devant laquelle n'est que néant ton impitoyable et pauvre monde où l'idole, pour toi, est toi-

même ! Oui, Decius, l'orgueil t'a aveuglé ! L'âme, dans les chaînes terrestres, a oublié sa source, qui est, ô Decius, aux cieux ! Les paroles du Christ nous pénètrent l'âme subitement, parce qu'elles nous la font se ressouvenir et nous la rendent... la mort alors n'est que la fin de cette séparation ! la sortie triomphale de cette prison ! et tu acceptes tout, la mort et la torture, pour t'élancer des ténèbres vers la lumière !... Ah, Decius ! le monde n'est qu'un supplice ! Et une fois que tu auras découvert le chemin vers la lumière — tu ne connaîtras qu'un désir — l'indiquer à tous — les sauver tous !...

DECIUS

Tu es déjà comme en dehors du monde, Lyda ! Où t'es-tu envolée ? je te perds de vue... De la terre, arrachée, tu aurais volé parmi les étoiles et retourné vers nous sur la terre, encore toute couverte de leur poussière dorée... (Riant.) Tu ne t'attendais pas à ce que moi-même je deviendrais poète devant toi !...

LYDA

Il plaisante !

DECIUS

Laissons ce délire... Excuse-moi, Marcellus, — mais il n'est permis qu'aux enfants de se bercer de rêves pareils...

LYDA (avec une nouvelle animation)

Délire, dis-tu ? mais Rome et le monde sont déjà leins de ce délire ! Nous nous trouvons maintenant sur une frontière et dans Rome maintenant existe une autre Rome ! Ici — cette Rome, elle est déjà pareille à une ombre, à un mirage... le jour est proche où il se dissipera et on verra la Rome nouvelle...

(Au loin on entend des chants, et au fond du jardin se montrent les chrétiens passant lentement dans l'éclat des cierges.)

CHANT DES CHRÉTIENS

« Oh ! sereine et claire, oh ! limpide lumière matinale, tu nous conduis vers l'éternelle lumière, vers le jour infini... »

DECIUS

Qu'est cela ?

LYDA (solemnellement)

La nouvelle Rome ! Oui ! ici, chez vous, des fêtes joyeuses, et là, en dessous, sous terre, dans les catacombes, les chrétiens prient pour vous à toute heure et implorent le Tout-Puissant de leur donner des forces pour vous sauver...

DECIUS

Les chrétiens — la nouvelle Rome ? Mais peut-il raisonnablement exister deux Romes ! Deux

raisons ! Deux vérités ! Deux puissances ! Deux divinités !...

MARCELLUS

Et de celle qui est mensongère, inévitable est la perdition ! qu'on nous brûle !...

DECIUS (avec impétuosité)

Est-il vrai que vous êtes des millions ?

MARCELLUS (indécis)

... Nous l'ignorons...

DECIUS

Tu connais le décret ?

MARCELLUS (indiquant les chrétiens qui passent)

Nous l'exécutons, comme tu peux le voir...

DECIUS

Ils vont à la mort ?

LYDA

Qu'importe la mort !

DECIUS (sombre, regardant les chrétiens)

A mes yeux je ne crois ! Aller au supplice et chanter des hymnes et regarder dans la gueule d'une bête affamée sans frémir... Et qui ? des esclaves !...

(Presque en délire.) Mais qui êtes-vous donc ? qui êtes-

ous? Marcellus, en construisant ta Rome nouvelle, comprends, tu détruis la Rome de nos pères! la création de leurs œuvres! le travail des siècles! Rome, comme le ciel d'une voûte solide ayant embrassé la terre, aux peuples, à tous ces milliers de tribus sauvages, incapables de rien créer, vivant dans une confusion de langages, elle a donné sa langue et sa loi! Cette Rome-là, cet édifice, tu la trahis et tu la livres... à qui? A ceux qui n'étaient bons qu'au transport, comme les bêtes de somme, de la terre et des pierres, de ce qu'un mulet m'aurait transporté! Les esclaves!... Marcellus, mais où sommes-nous, où sommes-nous? Mais pour eux ces pierres sont muettes! ce qui est un déshonneur pour nous — pour eux n'est pas un déshonneur! (En montrant les statues.) Devant ces mâles, ils n'ont pas pleuré en baissant les yeux de honte! Et tout d'un coup, sans tradition quelconque, sans liens avec le passé, comme des troupeaux d'animaux pour qui la nourriture est l'unique but de l'existence, ils viendront ici! Où est le frein pour leurs passions sauvages? qui les retiendra? Tout va crouler! Le Panthéon et le Capitole seront envahis par d'affreuses végétations!

LYDA

L'image visible du monde est passagère, Decius.
Le Christ n'est pas venu pour perdre le monde,

mais pour le régénérer par une parole de paix dans l'amour et la vérité...

MARCELLUS

Lui inspirer la vie !

DECIUS (à Marcellus, avec mépris)

Misérable ! (Regardant la coupe et le poison.) Oh ! il est terrible de mourir maintenant ! Jusqu'à présent étais-je le jouet du destin ? Je combattais les ennemis, pendant que l'ennemi le plus terrible rongeaît les colonnes du temple qui nous renferme tous ! J'évoquais les ombres des ancêtres contre l'océan du mal, obstinément, et au milieu de ses vagues furieuses, je restais debout, en symbole vivant de reproche et de malédiction, invincible, inébranlable...

CYNIQUE (se réveillant)

Maître, es-tu mort ?

MARCELLUS

Voilà ta Rome qui t'appelle. Précipite-toi vite dans ses bras... qu'importe que ce bonhomme, dans son essor, ne voie plus que le manger ? D'une même mère vous êtes la progéniture ; du même arbre vous êtes les fruits !

(Pendant ce temps, il a fait presque complètement jour. Les chrétiens, toujours en plus grand nombre, continuent de passer au loin, au chant des hymnes. Un groupe d'esclaves de Decius s'en détachent et ils s'arrêtent

à l'entrée de la salle; ensuite, après le discours de Marcellus, ils entrent dans la salle, précédés de Job. Marcellus et Lyda font quelques pas vers eux et les regardent avec vénération. Decius recule à l'autre bout de la scène. Cynique se joint à lui et écoute.)

HYMNE DES CHRÉTIENS

« Oh ! sereine et claire, limpide lumière matinale, tu nous conduis vers l'éternelle lumière, vers le jour infini... »

MARCELLUS

Eh bien, Decius ! il est temps... avec les miens je m'en vais... adieu... (Il veut partir, mais revient et dit à Decius, en désignant les chrétiens :) Tu vois — ce sont tous des âmes vivantes — chacun a son esprit à lui, mais tous d'un même amour, comme d'un soleil les profondeurs des ondes, ils sont éclairés !... il n'y a pas de chefs ici ! Ce ne sont plus les hommes qui accomplissent les actes ! Pour tous, comme à de simples instruments, les buts sont cachés ! Sans glaives, nous allons vers une victoire certaine ! Comprends que la parole nous est donnée d'en haut ! C'est l'esprit de Dieu qui passe sur l'univers comme un certain ouragan... Ce qui était lumière recule à l'ombre ! tous les soleils s'éteignent ! Un nouveau jour, un nouveau soleil se lève. Tout ce qui existait fuit comme une ombre. Homme orgueilleux, te cramponnant à l'ombre, te plaît-il de disparaître avec elle dans l'obscurité des tombeaux, dans ton

orgueil insensé? T'étant constitué juge au-dessus de l'univers, jamais donc ne reconnaîtras-tu les paroles de la Justice divine?

DECIUS (à Marcellus, fermement et expressivement)

Mon juge, c'est moi ! tout ce qui fait ma raison et puissante et claire, tout m'a donné Rome ; que tous les dieux à la fois et avec eux tous les peuples s'élancent contre moi, je ne leur céderai pas et je devance leur provocation... (Il prend la coupe ; Lyda se jette vers lui, mais il la repousse.)

Arrière ! (A Cynique.) Et toi, cours et crie à tous les Romains : que les ennemis sont dans vos murs, et que je meurs à mon poste pour Rome ! pour Rome l'éternelle ! (Il vide la coupe.)

LYDA (en se couvrant de ses mains la figure, tombe à genoux)

Dieu ! Je n'ai pas eu assez de foi !

DECIUS (en voyant les chrétiens qui sont entrés)

Loin de moi !

JOB

Dieu tout-puissant ! pardonne-lui ses péchés volontaires et involontaires ! (S'approchant de Decius.) Et toi, maître, pardonne-nous, si nous sommes des coupables devant toi !

DECIUS (sévère)

Que vous faut-il ?

LYDA

Tes esclaves vont à la mort et prient, Decius, que Dieu te pardonne et que tu les pardonnes aussi !

(Decius se détourne vivement d'eux.)

CYNIQUE

Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont tous ? Et ils ne sont, ma foi, point fourbes, et ne mystifient pas ! Allez donc... en voilà qui se créent des embarras !... Tous des importants ! (Il s'en va.)

DECIUS (se penchant sur la couchette)

Et si tous nous jugeaient ainsi, Marcellus ?

LYDA (avec passion)

Il n'y aura qu'un jugement divin ! Toi, Decius, tu aimais ce que tu connaissais ; tu connaissais Rome ! et tu l'aimais beaucoup, tu t'es sacrifié, tu as souffert... Oh ! ton sacrifice, Dieu saura l'apprécier !

DECIUS (avec haine)

Lyda ! je vous aurais persécutés, si je vivais encore ! je vous aurais fait déchirer par des bêtes féroces, je n'en aurais pas laissé un seul vivant !

LYDA (avec des larmes)

Tu nous aurais persécutés tant que tu n'aurais pas compris, tant que tu n'aurais pas vu comme Paul ! Il y avait de la droiture en toi. Tu te serais voué à la rédemption de tous les maux que tu as faits ! tu aurais appris à pardonner... Oui!... à pardonner ! De la chrétienté le dogme, non, pas le dogme — la vie ! — c'est le pardon, le pardon continuel, l'éternel pardon!...

DECIUS (se soulevant et regardant fixement Lyda)

Pas la même!... pas la même!... qui donc es-tu ? Vision ! donne-moi la main... (Avec effroi.) Une lumière autour de toi ! Qu'est-ce ? Quoi ? (Il tombe et meurt.)

LYDA (s'agenouillant devant lui)

Il était le seul qui me fût encore cher dans le monde!...

MARCELLUS (regardant Decius)

Fils du siècle ! la lumière était devant toi... Tu ne l'as pas vue !

(Le soleil éclaire complètement la scène.)

MARCELLUS

Déjà le soleil ! Le voici, le voici notre jour !

LYDA (se levant)

A Toi, maintenant, Seigneur, toute, toute à Toi !

JOB

Gloire à Toi, à Toi qui nous as montré la lumière !

(Ils se joignent aux chrétiens et s'en vont avec eux au chant de l'hymne : *Oh ! sereine et claire...* Le rideau tombe.)

1872-1881.

BRINEGUILDE

POÈME

DÉDICACE

A J. M.

Qu'il soit tout en sang, mon poème ; que l'image de Brineguilde soit terrible, mais à travers son casque et sa cuirasse un cœur tendre luit, et si tu éclairais son âme par le saint baptême ; si tu ouvrais les voies tracées par le Christ à ses hautes aspirations, elle nous aurait manifesté cette image de la beauté et de la force d'âme, que tu nous as réalisée par l'amour et l'éternel sacrifice de toi-même.

A. N. MAÏKOFF.

PERSONNAGES

GUDRUNE, la femme de Sigurd tué.

BRINEGUILDE, femme de Gunar, frère de Gudrune.

MEDDY,

GUERMUNDE,

GUERVARDE,

URLUNDE la Belle,

L'ANCIENNE GUILDE.

}
}
}

Reines.

Au temps des légendes mythiques scandinaves de l'Edda l'ainée.

Sigurd, mort, est couché sur un lit de parade ; tout son corps, depuis la tête, est recouvert d'un voile d'or ; à sa tête brûle un flambeau et à ses pieds, pâle, le regard fixe, est assise Gudrune. Les cinq reines sur les marches du lit sont assises tout autour. Seule, l'ancienne Guilde a un siège élevé. Elles sont arrivées de tous côtés à la terrible nouvelle. Des guerriers en casques d'acier entourent leur cercle. Plus loin se pressent les anciens, la cour et les serfs. Dans la salle, on entend le murmure et le bruit de la foule dans la cour.

Le matin Sigurd était parti à la chasse avec ses beaux-frères. Presque aussitôt on l'a rapporté à la maison, tout ensanglanté. Le sang coulait de dix grandes blessures.

Brineguilde entre dans la salle, en ouvrant largement la porte. Son vêtement de zibeline et ses cheveux sont pleins de poussière neigeuse. Le froid, derrière elle, pénétra par la vaste porte. La flamme du flambeau de tous côtés s'agita, en fumant. Le voile d'or de Sigurd tressaillit en étincelant. Les ayant tous regardés, sans rien

dire, elle s'en va dans un coin. Elle écoute en regardant fixement ce qu'on dit autour d'elle

Près de Gudrune, à ses pieds, se trouvait Meddy.

Le chagrin est d'autrui — mais elle a le cœur sensible !

Ayant doucement touché de la main les genoux de Gudrune,

Elle dit : « Chère ! C'est navrant de te regarder !

Comme si tu étais changée en pierre ! Prononce au moins une parole ! A peine tu respires, et encore chaque fois tu tressailles !

Je le sais, ma colombe ! ton chagrin est lourd !

Une lumière claire était dans ton âme — la nuit noire s'y est installée !

Petite fleur de clairière — chacun te foulera !

Petit sapin au bord de la forêt — chacun t'offensera !

Ma biche aux yeux doux ! Ma gazelle !

Cela se comprend, qu'il t'est pénible de vivre toute seule !

Courait-il dans les montagnes ton cerf ? — tu le suivais ! Buvait-il dans le ruisseau ? déjà tu sautes et gambades tout autour ! Si cela ne dépendait que de ma volonté — je t'aurais emportée ! Je t'aurais choyée dans mon château... Il fait si terrible et sombre ici ! »

Gudrune, silencieuse, pour toute réponse, doucement de sa main froide écarta de ses genoux la main de son amie.

Guermunde parla : « Bien vrai, tu ferais mieux de pleurer !

Ça soulage, de pleurer d'un seul coup le chagrin amer !

Pour le premier chagrin tu trouveras encore beaucoup de larmes.

Mais quand d'autres douleurs viendront :

On serait contente d'en avoir — mais il n'y en aura plus !

Sécheront à jamais toutes les sources vivantes du cœur !

Quant à moi — j'ai enterré deux époux bien-aimés ! Tous mes cinq fils sont tombés dans un seul combat!...

Par une nuit orageuse je les ai cherchés parmi les cadavres.

Et je les ai retrouvés tous. J'ai chargé la barque de leurs corps, et, en voguant, près d'eux je restais sans paroles, sans larmes. Je pensais : Que me reste-t-il maintenant ? Pourquoi continuerai-je de vivre ?

Mais tu vois — je vis. Deux petits-fils me restaient : je les élève. Je mène ma maison, le peuple, tout comme avant.

En folsting je rassemble les doyens. Je les juge.

Si l'ennemi vient par mer ou par terre — je le rencontre moi-même. En avant de tous marche mon char ou mon navire... J'ai juré de transmettre aux petits-fils la couronne paternelle, n'ayant cassé dans mes mains féminines un seul créneau.

Agis donc de la sorte, car il te reste une fille. »

Guervarde parla : « Et moi donc ? Combien n'ai-je pas souffert !

Nous avons un royaume, une armée, et une gloire !

Dans la maison — une grande famille, toujours des hôtes, des fêtes ! Sur le rivage on ne voyait pas la fin de nos vaisseaux, pareils aux monstres marins innombrables, sortis des profondeurs des ondes, et couchés au soleil sur le sable, en dressant haut leurs têtes aux gueules de dragons !

Maintenant le chardon et la bruyère y poussent. Les Alains y ont passé ! Tout est brûlé ! On tuait les uns, on emmenait les autres en esclavage !

Moi — la reine — je me suis trouvée dans la foule des esclaves !

On nous chassait d'une place à l'autre, affamées, pieds nus...

Le kagan me prit comme femme. Chez lui, à ses fêtes, je remplissais de vin les crânes de mon père, de mon mari, de mes trois frères, tous les

cinq, qu'ils ont montés en coupes. Et, avec un salut, je les présentais aux convives ! Eh bien ! je m'y suis habituée ! Même au kagan je me fis ! Aussi entourée d'honneurs, je vivais comme une reine... nous recevions des rois...

Mais un jour le kagan fut empoisonné... par un Grec quelconque...

Puis il vint une armée... César lui-même... tout s'enfuit !

Je me cachais dans les marécages, dans les bois, je pensais que la mort était venue — mais je me suis trouvée ici.

Et encore j'ai trouvé un mari, encore une fois je suis reine, — pour la troisième fois ! Tu es jeune encore : qu'as-tu donc à te désoler ?

Quant au mari — attends — tu en trouveras un qui sera encore mieux ! Crois-moi, je le sais — chacun est cher à sa façon !

J'ai pleuré même le sauvage Alain. »

Comme si elle ne voit rien, n'entend rien, Gudrune reste silencieuse.

Le regard errant devant elle, — rien ne colore sa figure.

Urlunde — la belle — parla : « Un an j'ai vécu avec mon premier mari, Gudrune ; après sa mort, je pensais : tout est fini ! Cela ne vaut plus la peine de vivre.

Je me suis jetée même sur son bûcher : à peine les gens ont-ils pu me retenir ! Toute une

année je fus comme morte : je pleurais, sans manger et sans boire.

Mais j'ai rencontré Otten — et je devrais avoir honte de l'avouer — j'ai honte, mais à vous, souveraines, je l'avoue :

J'ai rencontré Otten — et mon cœur s'alluma sans en demander la permission ! Je ne sais pas ce qui m'attend, mais grâce aux dieux, de leurs dons je suis couverte comme de fleurs !

Mes enfants sont beaux ! L'aîné manie déjà le gouvernail, connaît tous les agrès, quand et comment dresser la voile, de sorte que déjà on l'appelle le louveteau de la mer !

Connaissons-nous notre destin ? A peine est-on née, les Nornes ont déjà noué le nœud de notre sort pour toujours, et il n'est pas en notre pouvoir ni de le délier, ni de le renouer ! »

Après elle, désira parler l'ancienne Guilde : avidement toutes les âmes se suspendirent à ses lèvres.

Partout on ramassait ses paroles comme des perles :

« Dans les vieux temps les larmes nous étaient imputées à déshonneur.

Quand on se mariait, on savait que la fin du mari était notre fin.

Quand tu allais sur sa couche, tu pensais : ainsi tu le suivras au bûcher.

Je vis presque depuis cent ans. Eh bien ! la vie m'était-elle une joie ?

Il y a déjà quarante ans qu'en mer mon roi est parti.

A sa recherche j'ai envoyé des courriers : ils retournaient sans nouvelles. J'ai érigé une tour sur le dernier rocher ; je reste tout le jour dans la tourelle et les gardes en haut.

Que sa voile se montre : Je la reconnâtrai parmi cent...

J'ai un vieux devin et une femme prophétesse, Valka la sorcière : elle habite une grotte au-dessus de la Guelle¹. Un étroit passage existe dans la grotte, et, par une fenêtre qui donne dans la Guelle, elle voit les ombres de tous les pénitents. Le mien ne s'y trouve pas encore, dit-elle.

Le devin Snorro observe le Walhalla². Odin lui apparaissait.

Il connaît des herbes ; il les brûle et tombe évanoui...

Son esprit monte alors jusqu'au Walhalla ; en se cachant là, il regarde la foule des dieux.

Il a vu le clair Baldour, Bragy le chanteur, Frigue, Odin, assis autour d'une haute table.

Les ombres combattent, se pourchassant sur de blancs coursiers, et les femmes, tout autour, les admirent.

Mon roi, mon roi Olaf, non plus n'y est pas !

Ainsi dans les trois royaumes je le guette.

1. La Guelle : l'Enfer.

2. Le Walhalla, le Paradis des Scandinaves.

Dès qu'il apparaîtra, je le saurai, et tout de suite je le rejoindrai. La barque remplie de résine inflammable est toujours prête, mon costume de reine, la couronne. Vite je me parerai, je me mettrai dans la barque, je gagnerai le large, et, entonnant le chant nuptial, j'allumerai la résine; et comme une colombe je me précipiterai à sa poursuite! »

La devine s'est tue : la flamme s'est éteinte.

Silencieusement les reines inclinèrent leur tête devant elle.

Avec un salut profond, Meddy seule osa parler :

« Maintenant, Madame, il n'y en a pas beaucoup de pareilles à toi! Nous est-il possible de vivre avec une telle foi et une telle patience! Le mari part...

Pendant des années on reste sans nouvelles.

On attend, on vit — orpheline — ni épouse ni veuve.

On attend, en lui brodant des ornements, en dessinant avec de la soie ses faits et ses prouesses : on tient ferme, on patiente en mettant une couture près d'une autre. Mais ensuite une larme tombe sur le travail. On reste toute sa vie sur le nid, et lui, il s'envole, et parfois il s'envole si loin, qu'on a peur qu'il ait tout oublié! »

Silencieuse, Brineguilde restait à l'ombre sur un banc. Depuis longtemps elle n'entendait plus les sages discours des reines. Tout à coup elle se

leva et monta sur l'estrade près de Sigurd, rejeta la pelisse de sa ferme épaule sur le bras, le voile blanc descendit de sa tête, vivement elle secoua ses nattes noires en arrière.

Sa robe était en or ; à sa ceinture pendait un poignard ; un anneau d'or descendait sur son front.

Elle arracha de la tête et de la poitrine de Sigurd le voile et découvrit dix plaies béantes. A l'instant Gudrune bondit et s'écria, d'un tel cri, que ses cris résonnèrent dans les vases forgés qui, sur des planches, le long du mur, étaient rangés. Son cœur fut percé comme d'un glaive par le regard triomphant des yeux menaçants de Brinegilde.

Alors les paroles, comme un fleuve, débordèrent chez Gudrune :

« Va-t'en, détestable ! Cache-toi, va-t'en de chez nous !

Tu n'apportes avec toi que du chagrin et des larmes !

Ce sang, c'est ton œuvre ! ce sang innocent !

Au sang dès ton enfance tu t'es habituée comme au doux hydromel. Alain sauvage, mais point fille devais-tu naître ! De quoi est-il coupable, Sigurd devant toi, dis-le ? Est-ce parce que parmi les maris il brillait comme un soleil ? Est-ce parce que sa gloire fit le tour du monde ? Tu voyais que, quand il sortait avec moi, tous nous faisaient place, nous regardant avec joie. Toi seule, tu nous

regardais comme un sombre nuage ! En été quand ils partaient pour la guerre, je ne voulais pas qu'avec ses frères Sigurd s'en allât.

Je tremblais sur lui comme sur un petit enfant

Trois jours et trois nuits je le suppliai de rester, et il m'aurait cédé, s'il n'eût vu ton regard, tes lèvres serrées, ton mépris, ton sourire moqueur !

Quand il monta sur son cheval, je tombai sans connaissance. Te souviens-tu de quel rire méchant tu partis ? Sa mort déjà tu la voulais, tu la cherchais depuis longtemps ! Réjouis-toi, le voici !.. C'est ton œuvre, à toi ! Tu diras : J'étais chez moi ! Mais tes yeux seuls suffirent, tu tues d'un regard, tu peux te métamorphoser en ours, en aigle. On raconte donc qu'autrefois tu étais Walkyrie ! Attends que ses frères arrivent, on rassemblera les anciens, et alors tu sauras si Sigurd était aimé par son peuple ! »

Pour interrompre son discours, Brinegilde essaya de parler :

« Tais-toi ! » s'écria Gudrune, « laisse-moi tranquille un instant, laisse-moi pour qu'au moins une dernière fois je le puisse regarder. Ah ! Mesdames, amer est mon sort !

Aussitôt que j'y pense... aujourd'hui encore avec le jour il s'est levé, il marchait sur la pointe des pieds, seul il s'est équipé ; doucement il s'approchait de la porte pour ne pas me réveiller. Je restais en feignant de dormir. Mais je voyais tout

je me taisais, et au moment où il allait sortir, vite je me levai, je l'ai embrassé; il me prit dans ses bras et comme un enfant me recoucha et partit en riant.

Et là-dessus, je ne l'ai plus revu!

Je me suis levée et suis sortie dans la cour — quand tout à coup je vois son cheval Grani accourir seul : Où est ton maître? lui demandai-je encore en plaisantant. Le cheval s'effondra par terre — des larmes coulèrent de ses yeux — avec des larmes, il pleurait — et toujours je ne comprenais pas encore! Puis, je vois qu'on l'apporte! Que suis-je alors devenue? Encore maintenant je ne puis retrouver mon esprit! Où suis-je? De quelle hauteur suis-je tombée? Tu voulais voir mes larmes, vipère! Réjouis-toi! Tu en auras assez pour toute ta vie! Bois-les, serpent, dessèche mon cœur! Voyez comme elle s'est parée! De l'or, de l'ambre, des bijoux... On dirait que ce n'est pas la mort qui est dans notre maison, mais une noce!

Oh! mon pauvre, mon pauvre! » Et en joignant ses mains, à haute voix, elle se mit à sangloter et tomba sur la couche funèbre en rapprochant des genoux de Sigurd sa joue ardente.

Les cinq reines sentirent leurs cœurs se serrer. De temps en temps elles jettent sur Brinegilde un regard oblique. Mornes, les gardes regardent en s'appuyant sur les boucliers. Dans la

foule, on entendait les sanglots des femmes. Doucement Brinegilde répond à Gudrune :

« Écoute, Gudrune. Maudis-moi maintenant autant que tu veux, verse sur moi toute la colère que tu as dans l'âme. Autrefois... hier encore... ta voix, ton nom bouleversaient mon sang, me voilaient le regard, il me semblait que je t'aurais déchirée tout de suite !

Mais avec un frein de fer je retenais mon esprit en me serrant les mains, je les coupais avec les ongles. Aujourd'hui, je te répondrai tranquille sans colère.

Aujourd'hui, quand Sigurd tué fut apporté, pour la première fois je voulais respirer à pleine poitrine!... Je suis partie dans les montagnes, et là je me suis promenée dans les neiges; là je chantais à mon aise le chant de la victoire — je chantais comme un enfant, je chantais aux blanche aurores en m'amusant de leurs reflets roses sur les hauteurs des montagnes!... « La petite Walkyrie », déjà m'appelait-on alors. — Plus tard « Walkyrie la terrible » on me surnomma... Oui, j'ai abandonné la quenouille, j'ai mis une cuirasse et un casque, en Walkyrie terrible! C'est vrai — dans les combats j'apparaissais : mon glaive, à qui je voulais, donnait la victoire!

Ah! ces années — c'était mon âge d'or! Comme un aigle je vivais dans une hauteur inaccessible. Les petites créatures, qui vivent dans les trous

ans la terre, dans des querelles mesquines — je ne les connaissais pas, je ne les voyais pas!... Ah! Pourquoi ont-ils voulu que je me marie!...

Nous avions un manoir — mon salut, pensais-je était là! Un manoir — sur une montagne, même en été couverte de neige. On n'avait qu'à lever le pont-levis et ce manoir n'avait plus d'accès.

Le royaume de l'éternel hiver. Seule fleurit là, dans la neige fondante, une fleur d'un instant, une famille de violettes. Tout autour — le bruit des ruisseaux — les tonnerres des cataractes, partout au-dessus d'eux des arcs-en-ciel dans la poussière diamantée, le ciel bleu — et le monde infini tout autour!

J'ai dit aux miens que je me retire là. Que le téméraire qui saura me trouver étant dans ce manoir, que lui seul sera mon mari. Là-dessus, je partis.

Combien de jours se passèrent là? — je ne sais pas — je ne m'en souviens pas... Un jour, j'ouvris les yeux... était-ce un dieu lumineux, né dans le pur éther ou dans l'impérissable aurore, ou un mortel merveilleux, d'une beauté à moi inconnue? Un héros se trouva devant moi... Un casque d'or — lui-même étonné et joyeux — avec le glaive baissé... Lui, ce héros — il est ici!... Le voici — mort — c'est Sigurd!

Ses cheveux, continuait-elle en touchant de sa

main Sigurd, ses cheveux tombaient en boucle sur ses épaules...

Ses joues pâles brûlaient alors d'incarnat...

Sa bouche serrée — mais avec la lèvre supérieure relevée,

Comme elle répondait alors à l'étonnement de ses yeux au regard clair, qui brillait et caressait en même temps!

Dans un moment, nos cœurs s'embrasèrent d'une même flamme; ces bracelets, sur ses bras — vous les voyez — ces trois — en or jaune — ils sont à moi! Ces trois sur mes bras sont à lui! Sa place, devant la face des cieux, nous nous fiançâmes nous nous jurâmes l'amour éternel, pour la vie pour la mort! »

Tous, en levant sur elle leurs yeux, l'écoutaient étonnés :

Seule Gudrune baissait son regard confus.

En se maîtrisant avec peine, l'autre reprit :

« Vous le saviez, toi Gudrune et ta mère, à qui était Sigurd! Vous saviez qu'il allait envoyer me demander en mariage! L'avez-vous abreuvé d'un poison quelconque au festin, où lui avez-vous endormi la mémoire par un sortilège? mais le jour même la tendre mère fiança avec lui Gudrune!

Eh bien! avez-vous réfléchi à ce qu'alors je devais devenir? De ma vie, de mon cœur, avez-vous pitié alors? Avez-vous mesuré l'abîme où vous l'avez enfoncé, le précipice, où dans la nuit ét...

nelle il n'y a ni soleil ni étoiles, où seule parfois souffle de l'enfer une flamme brûlante, où on n'entend que gémissements et malédictions, les tortures de l'amour profané, de l'amour pur comme le ciel? Quand tu le cajolais de ta basse passion, en étouffant en lui l'esprit divin par une honteuse mollesse, en tâchant d'endormir par des caresses de chatte son héroïsme, as-tu pensé qu'ici, tout près, à côté de toi, se trouvait celle dont par une imposture vous aviez volé l'honneur et le droit, celle pour qui l'amour est un sacrifice et un devoir? Oui, tu y pensais! mais tu jugeais par toi-même :

« Elle s'y fera! Si ce n'est pas celui-là, elle en aimera bien un autre, pas plus bas d'origine, aussi beau et aussi un roi de la mer. » — Mais l'âme, malheureuse, pourrais-tu jamais la comprendre, l'âme, cette lumière céleste, qui nous luit dans les cieux, qui nous donne l'accès dans leur cercle joyeux, dans le Walhalla!

Ecoutez tous maintenant. Oui! c'est mon œuvre! J'ai tout calculé, je l'ai menée jusqu'à la fin. Je me fis demander par Gunar en mariage; comme bru, je suis entrée dans leur maison, dans leur famille.

Je me suis mise à susciter la jalousie entre mon mari et ses frères. Contre Sigurd, je leur ai monté la tête; je leur prédisais un avenir pénible et déshonorant, ne cessant de leur répéter que Sigurd

serait seul roi ici ; que Gudrune ne laisserait pas en repos son mari, même qu'elle nous ferait tous pérorir, qu'elle nous pousserait tous dans la misère.

Il est dit dans les runes : Contre Sigurd, le glaive de Sigurd. Il me fallait me procurer ce glaive. La nuit, quand vous dormiez, je me glissai furtivement dans votre chambrette.

La lune t'éclairait, tu dormais sur sa poitrine.

Au-dessus de vous, haut sur le mur, le glaive était suspendu. Je t'ai enjambée pour l'atteindre et l'idée : « Si ce n'est pas toi que je tuerai ? » me vint, mais à l'instant je la chassai comme un bourdon ! C'était la nuit d'hier et à l'aurore ce glaive a déjà fait son œuvre — par les mains de Gunar ! Oui, c'est Gunar, et tous ses frères avec lui. eux tous je les ai incités et je les ai amenés à ma volonté... Je leur ai fait un hachis de foie de loup avec des morceaux de serpents ; dans leur boisson j'ai versé du fiel de crapaud ; ils mangèrent et burent toute la nuit, et devinrent tout à fait féroces ! »

Terrifiée, contre Urlunde, Meddy se pressait de son épaule. Curieuses, Guerverde et Guermunde attendent la fin. La voyante Guilde demeure toute tremblante, dardant sur Brineguilde son regard de faucon. Doucement sanglotait Gudrune en se couvrant la figure. C'est à elle que Brineguilde adressa les dernières paroles :

« Ecoute. Je n'ai plus dans mon cœur de haine

contre toi. Tout ce qui oppressait mon âme est fondu comme la neige : elle est légère et joyeuse, comme alors sur la montagne, dans le manoir, quand je vis Sigurd. Même, pour te consoler, je peux te le dire... mon regard maintenant perçoit loin dans l'avenir... Que de sang!... que de sang!... Dans du sang périra toute votre famille. Etly vengera Sigurd... et toi... tu trouveras dans le vengeur ton bonheur... tu nous oublieras... Parfois comme en rêve tu penseras, comme si ton esprit s'était envolé dans un royaume fabuleux où tout lui serait étranger, où tout l'oppresserait, comme ces montagnes éternelles ; tu penseras à ces hommes, à leurs images et à leurs passions — et ton âme frémira, comme un navigateur timide se trouvant sur l'Océan dans un canot fragile — et tu désireras retourner au plus vite chez toi, à la maison, près de ton mari, tes enfants, tes esclaves, ta quenouille.

Les premiers temps, mon image sera terrible pour toi ! je te paraîtrai une cruelle et froide Walkyrie. Mais le nouveau bonheur te réconciliera avec moi. Ce bonheur, diras-tu, jamais elle n'aurait pu le donner, ni à elle-même, ni à un autre, et tu diras la vérité ! Il n'est pas d'ici mon bonheur ! Mon bonheur est sans envergure, mon bonheur sans limite est avec lui ! »

En montrant d'un geste plein d'autorité Sigurd, elle s'alluma d'un triomphe éclatant, et comme si

elle perçait de son regard la profondeur des cieux, lentement, d'une voix ferme, elle dit encore :

« Les dieux de leur trône nous regardent déjà.

Les Walkyries s'élancent à la rencontre d'une nouvelle sœur, en honneur d'un héros les héros frappent leurs glaives contre les boucliers. On prépare dans le Walhalla le festin nuptial. » Et s'adressant aux esclaves : « Donnez-moi la couronne. » Comme pour un festin, sans hâte elle la mit. Elle posa ses genoux sur la couche de Sigurd et dit ces paroles : « Comme dernière volonté, je veux que vous me brûliez sur le même bûcher que Sigurd. »

Ayant délié les agrafes de sa robe, elle découvrit sa poitrine, et de la main ayant tâté son cœur, elle ajusta entre ses côtes la pointe du couteau. De la main droite elle frappa, avec force puis, ayant chancelé, elle tomba sur la poitrine de Sigurd.

Meddy et Urlunde s'écrièrent. Gudrune regarda, en ouvrant largement ses beaux yeux pleins d'effroi, comme si de sa pensée elle était impuissante à embrasser tout ce qui se passait. L'ancienne Guilde, se dressant avec impétuosité sur son fauteuil, et secouant les mèches blanches de ses cheveux, seule, en joignant les mains vers le ciel, s'écria dans une sainte extase : « Gloire, Brine-gilde, à toi, gloire à toi, qui as trouvé un mari pour l'éternité, pour une vie inséparable ! »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

POÈMES LYRIQUES

Dédicace..... 3

GENRE ANTHOLOGIQUE

L'octave..... 5

Le sommeil..... 6

Sur ce promontoire sauvage..... 7

Dans un cahier oublié..... 8

Tout nourrit dans mon âme..... 9

L'art..... 10

La source de la montagne..... 11

L'épitaphe..... 12

La pensée du poète..... 13

J'aime à passer..... 14

CROQUIS DE ROME

Fortunata..... 15

Dis-moi, as-tu aimé..... 16

PENSÉES DE LA VIE

Les harpes d'Éole..... 18

Comme les légendes..... 19

FANTAISIES

	Pages.
L'os antédiluvien.....	21
Un rêve d'une nuit d'été.....	22

EN LIBERTÉ

Le printemps.....	24
Le champ ondoie de fleurs.....	25
Sous la pluie.....	26
Les sons de la nuit.....	27
Dans la forêt.....	28
Les nuages.....	29
Pan.....	30
Les hirondelles.....	32
Les feuilles d'automne.....	34

DE MON JOURNAL

J'aime quand ta tête.....	35
Sachant maîtriser.....	36
Pareille à une colombe.....	37

VOYAGES

O Océan.....	38
De l'album napolitain.....	39

INTIMITÉ

Le champ.....	40
Nuit de moisson.....	42

EXCELSIOR

L'anachorète.....	43
Les cygnes blancs.....	44
Pourquoi revêtir.....	45

	Pages.
L'œuvre achevée.....	46
A S. A. I. le grand-duc Constantin.....	47
Tout ce qui faisait tressaillir.....	48

AQUARELLES

Les vagues mortes.....	50
L'orpheline.....	51
Au bord de la Marmara.....	52

L'ALBUM D'ANTINOÛS

Un haut palmier.....	53
Seul, sans forces.....	54
Au-dessus d'une rivière.....	54
Il n'y a pas de mort.....	55
Vous vous êtes perdues.....	55
Tu ne vis pas pour la première fois.....	55
Il était prosterné.....	56
Regarde, oh ! regarde.....	57

QUESTION ÉTERNELLE

La liberté pour eux.....	58
--------------------------	----

CROQUIS

Expérience, dis-moi.....	59
Le vin nouveau.....	59
Partout on entend.....	59
La perfection de la forme.....	59
Abandonne au temps.....	60
Mon ami ! les savants.....	60
Tu dis que tu n'as pas d'ennemis.....	60
« O mémoire du cœur, tu es plus forte que la triste mémoire de la raison ! » (Pouchkine.).....	61
O mer ! il existe.....	61
Passant en brouillard.....	63

D'APOLLODORE LE GNOSTIQUE

	Pages.
L'esprit du siècle.....	64
Je crois en la raison.....	64
Des chers qui sont morts.....	64
Ne dis pas.....	65
La Nuit Éternelle.....	63
Épitaphe copiée sur un tombeau.....	66
O lumière douce.....	67
Plus haut, plus haut.....	68
La poésie, c'est le sommet.....	69
Vous êtes en fêtes.....	70
A bas les idéals.....	71
Des gouffres de l'Éternité.....	72
Derniers vers d'Apollon Maïkoff.....	73

POÈMES ÉPIQUES

LES ÉCHOS DE LA VIE

Le Polichinelle.....	77
La grand'mère et le petit-fils.....	89

LES SIÈCLES ET LES PEUPLES

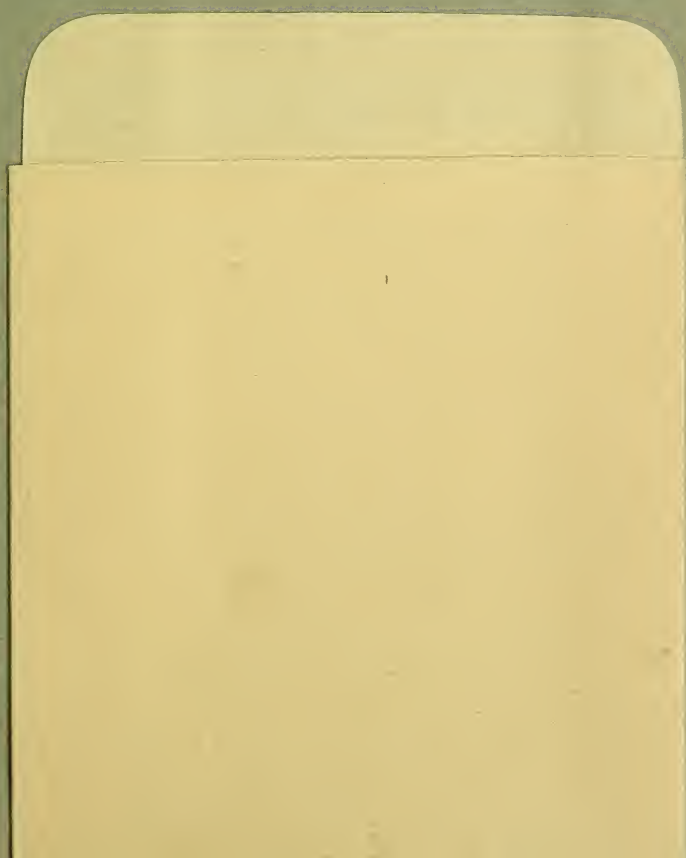
Le concile de Clermont.....	93
Jamais!.....	102
Le rêve du prince Marco.....	108

LES ÉCHOS DE L'HISTOIRE

Qui était-ce ?.....	111
Tableau.....	114
Pendant la guerre de 1877-1878.....	116
Le jubilé de Shakespeare.....	117
A Pouchkine.....	120

POÈMES DRAMATIQUES

	Pages.
Les Trois Morts, <i>drame lyrique</i>	125
Les Deux Mondes, <i>tragédie</i>	151
Brinegilde, <i>poème</i>	259



DUKE UNIVERSITY LIBRARIES
Poesles / Apollon Maikoff : tr
891.71 M219P
D90351652V